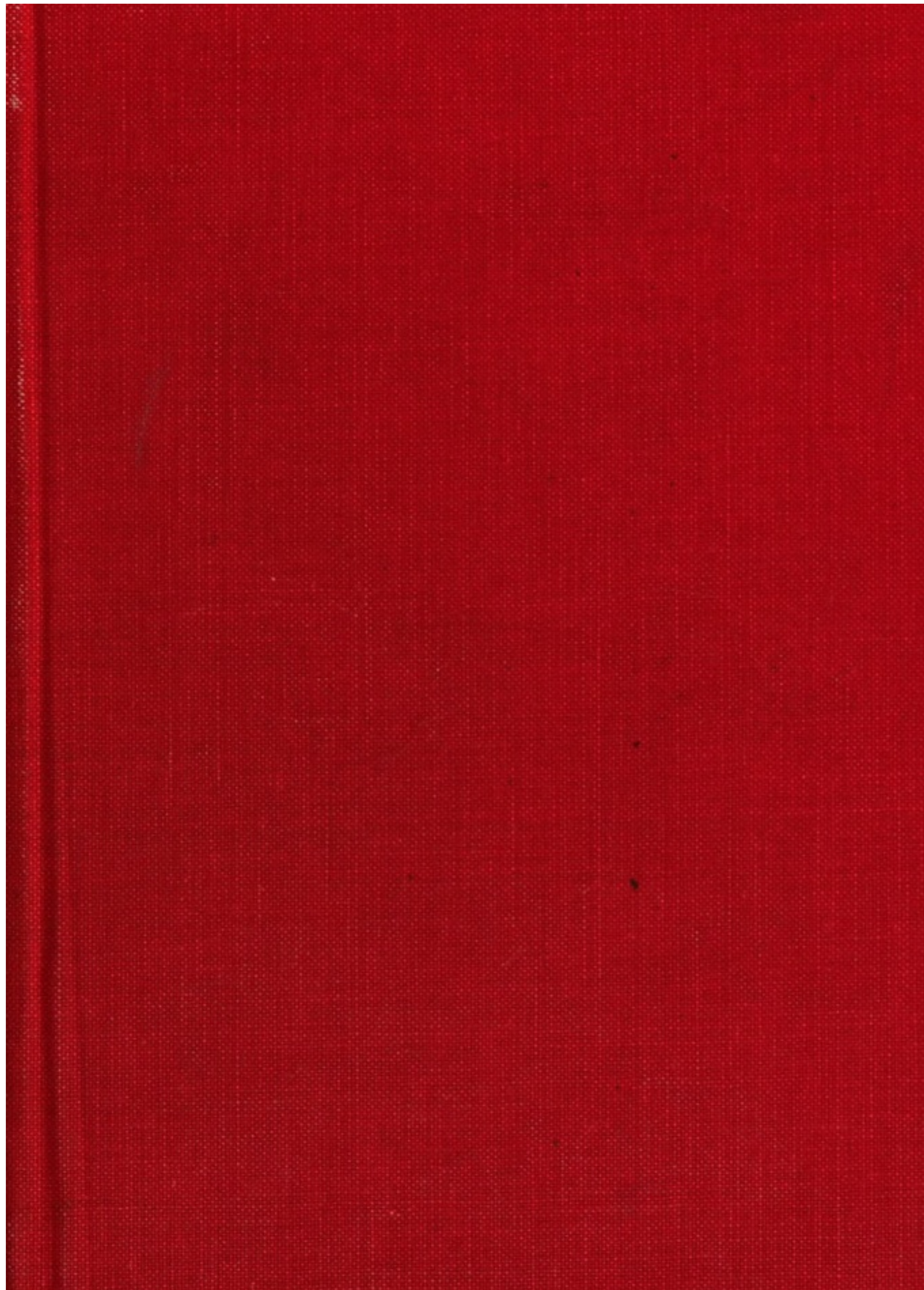


L'ART ET LES ARTIFICES

DE LA BEAUTÉ

OCTAVE UZANNE

L'ART ET LES ARTIFICES
DE
LA BEAUTÉ

Illustrations documentaires

PARIS
FELIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122
et aux Bureaux de “ **Femina** ”

I

LES ARTIFICES DE LA TOILETTE

Les Artificieux apprêts du visage. — La Cosmétique d'autrefois ou Commotique. — Les Secrets de Beauté et les Arts du Fard.

CHAPITRE PREMIER

LES ARTIFICES DE LA TOILETTE

Conférence à mes Contemporaines.

Notre fausse décadence. — Le truquage et l'Hygiène. — L'esthétique du maquillage. — Les fards dans les Saintes Ecritures. — Le maquillage dans la Grèce antique. — Les secrets de Beauté, les emplâtres, les dentifrices, les expédients de toilette des Romaines. — La matinée d'une coquette dans l'ancienne Rome. — La femme du moyen âge et le « *Traité des fardements* » de *Nostradamus*. — Loi anglaise contre les cosmétiques. — Les Arts de Beauté aux XVIIe et XVIIIe siècles. — Les apprêts conservateurs de l'Age Romantique. — Les massages et tatouages contemporains. — La nécessité des stratagèmes et des artifices du visage. — Les beautés qui se fardent en vieillissant sont comparables à des soleils couchants.

Ah ! Mesdames ! pour amusants qu'ils soient, ne prêtez pas une quelconque créance aux prophètes de notre décadence !

Selon ces anémiques de la pensée, ces vilains noircisseurs d'horizons, nos mœurs dépasseraient en scandales, en iniquités et en turpitudes, en impudeurs et en lascivités les périodes les plus lamentables des âges défunts. Le globe aurait subi une révolution, les saisons seraient changées et les tempéraments à jamais affaiblis, que ces néfastes Jéré-

mies ne se montreraient point pessimistes avec plus d'amertume.

Naguère... Ah ! naguère ! l'espèce était plus belle, la constitution plus forte, l'esprit mieux d'aplomb, le cœur plus ouvert et les femmes plus fidèles, moins poupées et aussi plus... nature, nous disent-ils.

Quel tissu d'erreurs ! Mes chères contemporaines, demeurez profondément assurées du contraire.

Notre siècle, il faut le clamer bien haut, gagne considérablement à être comparé de façon méthodique avec les mœurs, usages et coutumes des époques qui l'ont précédé. La vie des races comme celle des individus passe par des alternatives de santé, de maladie, de passion et d'accalmie; mais la nature humaine demeure invariable. C'est pourquoi le philosophe Sénèque écrivait déjà, — il est plaisant de vous le rappeler, — il y a près de dix-neuf cents ans :

« Nos aïeux se sont plaints, nous nous plaignons après eux ; nos descendants se plaindront également après nous ; mais toutes choses n'en resteront pas moins au même point, un peu en deçà, un peu au delà, comme les flots poussés par le flux et le reflux de l'immense Océan. »

Les vieux déblatèrent contre les jeunes, cela les soulage et nous assomme ; les jeunes vieillissent et continuent inconsciemment la tradition des anciens; qu'y pouvons-nous?

Il vous est assurément arrivé souventes fois, — Mesdames et chères auditrices, — d'entendre, au cours de certaines réceptions, quelque coquette hono-

raire réduite au rôle de spectatrice de la vie mondaine dans son fauteuil, s'effondrer en doléances amères sur le luxe du jour et maudire les plâtrages, les fards, les teintures, les cosmétiques dont usent et abusent, s'il fallait l'en croire, nos aimables contemporaines.

Est-ce bien sincère? En vérité, est-ce bien exact?

Notre génération est-elle vraiment si artificieuse, et nos beautés si fallacieuses, si hypocrites et si uniquement dues aux apprêts et à l'art de la cosmétique?

N'en croyez rien... moins que rien. A ce point de vue, je le puis proclamer, toutes vous valez infiniment mieux que votre réputation, vous êtes plus saines, plus nettes, plus propres, moins maquillées que vos aïeules, chères concitoyennes de Paris.

A lire, il est vrai, les stupéfiantes réclames de la parfumerie moderne, dont les miraculeuses annonces s'étalent à grands frais en belles pages de nos journaux, à inspecter ce qui se vend aux rayons spéciaux de nos principaux bazars de coquetterie, on serait tenté de supposer que notre civilisation très esthétique possède, plus qu'aucune autre antérieure, des raffinements subtils pour reculer indéfiniment les bornes de la jeunesse et arrêter les marques du temps. Cependant, tout bien observé, au point de vue surtout de la cosmétique, notre époque est plutôt hostile aux fards, car elle est bien portante et salubre, et jamais peut-être la toilette féminine ne recourut aussi modestement et avec plus de timidité aux expédients et aux artifices de la beauté.

On s'occupe actuellement davantage d'hygiène et de prophylaxie que de carmination du teint et d'art cosmétique.

Le « truquage » existe, cela est indéniable, mais sans aucun excès; la mode qui n'est plus d'ailleurs favorable aux teints éclatants de fraîcheur n'impose plus les roses ni les rouges intenses; l'anémie convient davantage à notre idéalité symbolique; les pâles couleurs ont leur charme; les postiches n'escaladent plus les têtes et ne viennent point masquer les exquises et ensorcelantes mèches frisottées de la nuque; les lèvres ne réclament plus les enduits sensuels et saignants des gras pourpres, luisants et fleuris comme des stigmates. Les yeux qui s'avivent d'antimoine, de khol, de sépia ou de crayon noir ne se voient guère aujourd'hui qu'en Orient sinon au théâtre, ainsi que la céruse, car sur la scène, la nature veut nécessairement être outrée pour demeurer dans la fausse perspective du réel.

Mais on n'exige plus aujourd'hui l'éclatant coloris des Ménades sur les visages, les « yeux de gazelle » ont un côté romantique très démodé et sont allés rejoindre au magasin des vieilleries certaines métaphores hors d'usage telles que *les globes moulés par la main des grâces*, *le teint de lys et de roses*, *les bras d'albâtre* ou *la gorge de neige* dont la Restauration fit un abusif usage.

Il reste donc, à votre passif, aimables Parisiennes, les blancs de baleine, les crèmes à base d'oxyde de zinc, qui maintiennent, du moins le croyez-vous ! la souplesse de la peau, puis aussi les lotions rafraîchissantes et ces fameuses veloutines et poudres de

riz qui apportent sur vos frimousses ou vos espiègles masques ces tons mats et duvetés dont nous ne saurions, quoi qu'on dise, démontrer la nocuité absolue ni réprouver le résultat esthétique.

L'hygiène — que les anciens Grecs célébraient sous le nom d'Hygie, déesse de la santé, et qu'ils faisaient fille d'Esculape et de Lampetie — l'hygiène, cette médecine préventive dont les lois s'élaborent et se précisent chaque jour davantage, a pénétré profondément dans la cosmétique moderne. C'est pourquoi, tout autant, sinon même davantage, que les parfumeurs, les pharmaciens concourent aujourd'hui avec intelligence et zèle aux soins et à l'éclat de la beauté physique sous mille formes antiseptiques, prophylactiques ou reconstituantes.

Il existe indiscutablement parmi vous, Mesdames, quelques exceptions à cette règle de modération. Celles que nous nommons des « vieilles folles », obstinées à ne point vouloir déposer les armes de la jeunesse, et irrémédiablement ridicules sous la teinture et les fards demeurent encore comme des figures caricaturales qui semblent devoir être éternelles. On compte également dans vos rangs quelques beautés, stéréotypées, impassibles, émaillées comme des porcelaines, et qui, semblables à des divinités de cire, promènent leur effigie rigide dans nos salons, aux lumières impitoyables de crudité des lampes électriques. Celles-ci, Mesdames, forment toutefois une infime minorité, et l'on peut dire que la civilisation a conduit progressivement la femme contemporaine vers la simplicité et le naturel.

Déjà, en Angleterre et en Amérique, les nouvelles générations féminines entraînées à l'exercice, sinon aux sports, aux bienfaits du plein air, à l'éclat de la santé conquise par le jeu des muscles et la liberté d'action de la peau, ne réclament d'autres soins que ceux d'une propreté impeccable, à l'aide de bains journaliers, de lotions réitérées, d'attention soutenue pour obtenir la perfection du teint, de la dentition, des mains et de la chevelure.

Cette éducation des Anglo-Saxonnes, qui produit de si remarquables types de beauté saine et consciente, honnête, candide et même déconcertante — (car trop de sérénité sur un visage semble un défi porté à l'amour) — pénètre peu à peu dans notre race latine par les hautes classes sociales qui, volontiers, prennent le ton à Londres, et aussi par le cosmopolitisme qui chaque jour nous envahit davantage. — Vous toutes, Mesdames, vous arrivez peu à peu à négliger les corps gras et les poudres et vous abandonnez les artifices et l' « encabotinage » du visage. Je suis même persuadé qu'une enquête sérieusement faite auprès des principales maisons qui détiennent des secrets de beauté en fioles, en pots, en boîtes et en sachets, amènerait l'aveu que le commerce de la cosmétique périclite, non seulement miné par la concurrence, mais plus sûrement encore par le bon sens des filles d'Eve, décidées à se refaire des tissus et non pas à les oblitérer par des plâtrages mensongers et contraires à la respiration normale de l'épiderme.

On ne peut donc qu'applaudir à cette aurore de régénération, chères sœurs en hygiène, et on doit

accorder des louanges à votre sagesse, alors même que certains féministes décadents — dont je suis, pourquoi ne pas le confesser? — amis de la fraude et de l'imposture dans l'art de la toilette, affichent l'inconcevable faiblesse de déplorer la disparition de certaines peintures en relief et de tels ou tels exquis maquillages de la beauté dont les siècles passés se servirent avec maîtrise.

L'ESTHÉTIQUE DU MAQUILLAGE.

Tout en reconnaissant que l'eau du ciel est le plus favorable et le meilleur des cosmétiques, vous nous permettrez, en effet, de regretter que l'idole faite pour vivre dans le temple de Paphos, ne soit plus, comme elle le fut naguère, la créature hiératique, troublante sous ses enluminures, image incertaine et inconstante de ses propres perfidies, d'autant mieux belle qu'elle demeurait plus perverse et tout à fait en dehors de la nature, savoureuse vierge du mal en éternelle représentation à l'avant-scène de notre humanité assoiffée de décoration et d'attirants mystères.

Pour l'artiste, Mesdames, la femme saine, vaillante et musclée, sûre de ses droits, heureuse de ses devoirs, doit être considérée comme la femme sociale nécessaire, l'amie, le compagnon, l'épouse, la mère. Mais est-ce bien, songez-y, la maîtresse élue de notre vision secrète toujours occupée à adorner, dans le pénombre d'une chapelle mystique, quelque déité païenne, pseudomorphique, illusoire, reine de voluptés trompeuses dont la beauté, ainsi qu'un

philtre de sorcellerie, est d'autant plus captivante et empoisonneuse des sens qu'elle est plus irréelle, plus artificielle, plus prismatique, plus magique et plus complexe.

Les reines d'autrefois, les impératrices de la décadence, les courtisanes qui passaient triomphales sur la Voie sacrée, vêtues de la pourpre tyrienne, les cheveux teints et dorés, les lèvres carminées, les dents rieuses et le visage audacieusement fardé, les yeux lubrifiés par des estompages savants, traitaient la question des artifices de la toilette plus sérieusement que s'il se fut agi de l'honneur et de la vie. Certes, elles n'avaient point tort, car le propre de l'art est de tout embellir, de tout idéaliser, même et surtout la beauté. Toute l'histoire somptuaire est faite de ces extravagances qui plaisent aux visionnaires des époques magnifiques et follement colorées : Babylone, Byzance, Carthage, Rome ou Venise...

Charles Baudelaire a laissé un admirable *Eloge du maquillage* dans ses notes sur *le peintre de la vie moderne* (Constantin Guys). « La femme, dit-il, est bien dans son droit et elle accomplit une espèce de devoir en s'appliquant à paraître magique et surnaturelle; il faut qu'elle étonne, qu'elle charme; idole, elle doit se dorer pour être adorée. Elle doit donc emprunter à tous les arts, les moyens de s'élever au-dessus de la nature pour mieux subjuguer les cœurs et frapper les esprits. Il importe fort peu que la ruse et l'artifice soient connus de tous, si le succès en est certain et l'effet toujours irrésistible. C'est dans ces considérations que l'artiste philosophe

trouvera facilement la légitimation de toutes les pratiques employées dans tous les temps par les femmes pour consolider et diviniser, pour ainsi dire, leur fragile beauté. L'énumération en serait innombrable, mais, pour nous restreindre à ce que notre temps appelle vulgairement maquillage, qui ne voit que l'usage de la poudre de riz, si niaisement anathématisé par les philosophes candides, a pour but et pour résultat de faire disparaître du teint toutes les taches que la nature y a outrageusement semées, et de créer une unité abstraite dans le grain et la couleur de la peau, laquelle unité, comme celle produite par le maillot, rapproche immédiatement l'être humain de la statue, c'est-à-dire d'un être divin et supérieur ? »

« Quant au noir artificiel qui cerne l'œil, continue Baudelaire, et au rouge qui marque la partie supérieure de la joue, bien que l'usage en soit tiré du même principe, du besoin de surpasser la nature, le résultat est fait pour satisfaire à un besoin tout opposé. Le rouge et le noir représentent la vie, une vie surnaturelle et excessive; ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini; le rouge qui enflamme la pommette, augmente encore la clarté de la prunelle et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse. »

Le poète des *Femmes damnées* remarque fort bien d'ailleurs que la peinture du visage ne peut être employée dans le but vulgaire, inavouable, d'imiter la belle nature ou de rivaliser avec la jeu-

nesse. Il entend qu'elle ne saurait qu'ajouter à la laideur, mais il sent en artiste en proclamant que le maquillage peut exaspérer la beauté et apporter des accentuations de divinité païenne à l'harmonie d'une figure parfaite de forme et éclatante d'expression.

Donc, au nom de l'hygiène, Mesdames, accordons, à notre temps la suprématie que notre froide époque est en train d'acquérir, mais constatons également que les institutrices de beauté moderne sont le plus souvent des doctoresses russes ou scandinaves qui apprennent aux mondaines la science des passifs massages du visage et donnent le pas à la médecine sur l'art de tromper la nature. En conséquence, pour mieux vous démontrer, — ô mes vertueuses contemporaines, — que le goût de la cosmétique se meurt et que le luxe des artifices décroît de jour en jour, au même degré peut-être que le culte de la beauté et le goût de la femme idole et prêtresse magicienne, laissez-moi vous ramener hâtivement en arrière à travers l'histoire pour vous y faire entrevoir combien nombreux furent les raffinements, les truquages de la plastique féminine aux diverses phases des civilisations passées.

Une étude des expressions décoratives et de la mise en valeur artistique de l'humaine nature à travers les âges ne serait pas, avouons-le, sans intérêt. — Il y aurait là assurément un curieux ouvrage à entreprendre pour un fervent amoureux de la question, mais si je m'y voulais essayer ici, ce serait un bien lourd pensum pour votre attention, mes légères curieuses, et je ne vous l'imposerai point.

Effleurons tous ces sujets sans appuyer. — Glissons sur la surface glacée des temps, sur la piste congelée de l'histoire. Patinons rapidement à fleur de savoir vers l'autrefois.

LES SAINTES ÉCRITURES ET LES FARDS.

Les philosophes superficiels et désabusés qui nous parlent avec emphase et regrets des vertueuses époques de l'âge d'or et que nous surprenons à évoquer naïvement la simplicité, les charmes ingénus, les grâces naturelles des peuples primitifs, sont vraiment — vous allez en juger — de grands bénêts qui vont à l'envers de la vérité.

Au temps heureux où la terre était un jardin de délices, où les hommes étaient presque, au gré de notre imagination, des créatures célestes, devons-nous supposer que la grande aïeule notre mère primitive à tous, Mesdames, demeurait naturelle et qu'elle avait les candeurs des idylles florianesques! Assurément non. — Qui sait si notre ancestrale Eve ne se fardait pas ! — L'histoire de la pomme pourrait être légendée de façon à nous le faire croire. En tous cas, l'ange déchu Azaliel, d'après l'auteur du Livre d'Enoch, apprit aux filles des hommes l'art

Ève et la pomme fardée.

de se rougir le visage, et les anges, ses frères, à la vue de vierges si belles, s'éprirent d'amour pour elles et, de cette alliance du génie et de la beauté, naquit cette illustre race que l'Ecriture nomme les forts et les puissants.

Le goût de la parure naquit en conséquence avec la femme, et l'art de se farder nous vient de nos plus lointaines aïeules.

L'antimoine, affirme-t-on, est le plus ancien des fards dont il soit fait mention dans l'histoire. Dès la plus haute antiquité on le trouva en grande faveur et c'est assez dire le cas qu'on en faisait que de rappeler que Job donna à une de ses filles le nom de « vase d'antimoine » « *Keren Hapuch* » ce qui équivalait, en quelque sorte, à ce qu'un terme d'argot pourrait exprimer par « boîte à fard ».

Le fard d'antimoine servit longtemps aux Orientales qui affectèrent toujours un goût extrême pour les yeux agrandis et largement fendus. Elles obtenaient cette illusion en se passant tout autour de la paupière une aiguille trempée dans l'extrait d'antimoine. Isaïe, dans le dénombrement précieux qu'il nous a légué des parures des filles de Sion, se garde bien d'omettre ces aiguilles à teinture pour les yeux et la mode en était si répandue que nous lisons dans un des *Livres des Rois* que Jésabel (dont l'éclat emprunté nous fut aussi révélé par Racine) ayant appris l'arrivée de Jéhu à Samarie, se mit les yeux dans l'antimoine, ou, pour parler comme l'Ecriture, se les plongea dans le fard, pour parler à cet usurpateur et se montrer à lui. Le prophète Jérémie, qui était un grand raseur biblique et dont le mot de

« Jérémiades » a vulgarisé l'état d'éternelles doléances, criait aux filles de Judée : « En vain vous vous revêtirez de pourpre, et vous mettrez vos colliers d'or ; en vain vous vous colorerez les yeux d'antimoine, vos amants vous mépriseront. »

Jérémie ne sut convaincre les filles de Judée; le fard continua d'être employé. Tartullien et saint Cyprien déclamèrent plus tard contre cette coutume sans plus d'effet, car aujourd'hui encore les femmes d'Orient se teignent les yeux de khol ou co-ol par tradition, et rien ne saurait les en empêcher, pas plus que de se servir de henné pour leurs ongles et la paume de leurs mains.

On affirme que pour affronter le regard d'Assuérus son royal époux, Esther non seulement se parfuma, comme l'indique formellement la Bible, mais se peignit également la face, et on donne pour raison qu'à cette époque, les Juifs, sans cesse en contact avec les peuples voisins, en avaient adopté certaines habitudes.

S'il faut en croire un savant allemand, M. E. Schulz, l'une des plus vieilles expressions de l'art de l'embellissement fut la peinture du visage à l'aide de couleurs frustes et criardes. On se peignait alors toutes les parties du corps en rouge pour faire peur aux ennemis ; mais ce bariolage, s'il éloignait en les terrorisant les guerriers de la partie adverse, attirait les femmes, ces curieuses éternelles, qui venaient prendre dans le camp hostile leurs premières leçons de maquillage.

Le goût des cosmétiques — si vous voulez bien me suivre — se développe avec le temps; nous le

trouvons dans toute son intensité, se développant en cette surprenante Égypte, si industrieuse, si ingénieuse et si supérieurement douée du sens merveilleux de la décoration. Qui nous dira les mystères infinis que la reine Cléopâtre sut dérober à l'art de rehausser la beauté ? Les fouilles de la nécropole de Memphis, les nouvelles découvertes de Dahchour, nous indiquent suffisamment que



Égypte. — Attributs décoratifs de la femme, d'après une peinture de Thèbes.

jamais, peut-être, la splendeur de l'adornation physique n'alla aussi loin que sous la dynastie des Ramsès, mais les documents nous manquent. Rois, reines, femmes, guerriers, savants, prêtres et sacrificateurs, bœufs, chats, statues de déesses et simples momies, tout se peignait, sous les Sésostris et les Ptolémées, de couleurs vives qui ont résisté aux ravages des siècles. La réputation des Egyptiens dans cette science de la décoration humaine avait traversé les mers, car les impératrices romaines faisaient acheter au poids de l'or, chez les charlatans du temple d'Isis, les mystérieux secrets du « Cosmetikon » qui révélaient les procédés à employer

pour donner aux visages l'éclat de l'or et de l'ivoire.

A Ninive, dans le pays d'Assur, à Babylone, en Chaldée où la polychromie régna en maîtresse, les fards exercèrent longtemps leur puissance despotique et les Assyriennes poussèrent l'amour des cosmétiques jusqu'à se vernir et s'émailler le visage à l'aide d'enduits qui, en se desséchant, obtenaient la consistance, l'éclat et la durée des plus belles laques.

LA COSMÉTIQUE DANS LA GRÈCE ANTIQUE.

Les Grecs, vous ne l'ignorez point, accordaient davantage à la vigueur du corps qu'aux moyens artificiels de la toilette ; toutefois, d'après le cosmétographe allemand cité plus haut, les femmes athéniennes se servaient de cosmétiques blancs et rouges, et les poètes moralistes vont jusqu'à accuser Vénus elle-même de farder son corps divinisé et de donner ainsi le mauvais exemple à toutes celles qui vivaient dans sa dévotion. Selon ces bardes impies, la coquette Aphrodite se serait scandaleusement couverte de colorations factices, de teintures et de poudre, surtout lorsqu'arriva le grand jour du concours des trois déesses et qu'il fallut influencer le jugement du berger Pâris sur le mont Ida. N'est-ce pas indigne d'une immortelle?

Qui aurait cru cela de Vénus?

Ce sont ces épisodes exposés en commérages historiques qui nous montrent les mœurs des temps mythologiques. Ne dois-je pas vous citer également cette anecdote de la vie de Phryné, toute en l'hon-

neur de la belle courtisane, mais qui reste très documentaire sur le sujet des cosmétiques dans le monde classique.

« C'était à un souper offert par le grand Praxitèle à Phryné, son modèle, et aux principales hétaïres d'Athènes. Pour se distraire, les invités se mirent à jouer aux Rois, jeu qui donne au gagnant le pouvoir de faire exécuter par les assistants tous les ordres imaginables sans que ceux-ci puissent s'y soustraire. Phryné gagna, et comme la jalousie de ses rivales l'avait énervée au cours du souper, elle se vengea en vraie femme : on apporta de l'eau fraîche, et son ordre fut que toutes les dames présentes se laveraient le visage en commun. Consternation générale, mais coûte que coûte il fallait obéir, et Phryné la première se plongea gaiement la tête dans l'eau, montrant au sortir de son ablution encore plus de fraîcheur et de beauté qu'auparavant. Mais quelle ne fut pas la confusion de ses compagnes qui, toutes démaquillées, livides ou violacées, apparurent hideuses, ravagées par les rides, car l'eau avait dissous et emporté les masques de céruse et de fard qui dissimulaient, hélas! tant de laideur et d'irrégularités. »

Théophraste nous enseigne que les Grecs appelaient fard ou « fucus » tout ce qui pouvait teindre la chair, tandis que la substance particulière dont les femmes se servaient pour oindre leurs joues de rouge était nommée « rizion », sorte de racine qui était importée de Syrie uniquement à cet usage. Les Latins appelaient cette plante « radicula ».

Le fucus s'additionnait souvent d'un blanc de

céruse, le rizion était un carmin qui ne pouvait être confondu avec le purpurissum, extrait de l'écume de pourpre à l'état d'ébullition.

Les Grecs avaient du reste la vanité de se considérer comme les inventeurs ou les importateurs de la cosmétique. D'après leur mythologie, les secrets de beauté leur seraient venus du ciel, du haut du mont sacré de la Thessalie, par l'entremise de la nymphe Œnone, la célèbre parfumeuse de l'Olympe, qui, en compagnie de ses compagnes Ocyroé, Epione et Aglé, était chargée de rechercher les moyens d'embellir le corps, d'entretenir les grâces et de maintenir longtemps l'aspect de la jeunesse.



Grèce. — La toilette.

Chez ce peuple amoureux de la perfection des formes et de l'éclat des charmes, l'usage des artifices devait évidemment atteindre à des excès véritables, et le sage et austère Solon légiféra en vain contre les parfums, les opiats, les teintures et les fards. On n'en continua pas moins à distiller des huiles et à se composer des masques d'adolescence et de beauté tentatrice. Tandis que la belle Aspasie, cette hétaïre lettrée, livrait à la publicité deux livres de précieuses recettes d'embellissement et de vénusté inventées et employées par elle, Apollonius traitait longuement de l'art des parfums en-

un ouvrage souvent cité par Hippocrate, et il n'est point jusqu'au grand chantre aveugle de l'Iliade qui ne se soit homériquement préoccupé du rôle des senteurs dans quelques-uns de ses superbes récits des prises d'armes en faveur de la belle Hélène.

Criton, médecin célèbre du temps de Trajan, aurait écrit, si l'on en croit Galien qui a pris la peine de citer le contenu de l'ouvrage, un *Traité des Cosmétiques*, lequel n'est pas malheureusement parvenu jusqu'à nous.

Ce traité était divisé en quatre Livres ; le docteur cosmétologue s'était servi, pour le rédiger, des écrits d'Archigène, de la reine Cléopâtre et d'Héraclide de Tarente. Dans le premier livre, il s'occupait des cheveux, de leur conservation, de leur teinture en rouge, des moyens de rendre la peau douce, de conserver l'haleine pure, etc... ; le second livre était consacré à la propreté du corps : il dissertait sur les bains, les parfums, et donnait des recettes pour composer toutes sortes d'odeurs ; le troisième était entièrement dévolu aux taches de rousseur et aux boutons accidentels de l'épiderme ; enfin le quatrième et dernier passait en revue les différentes maladies qui détruisent la beauté et qui sont le résultat de la débauche ou de la négligence.

Il est bien regrettable — n'est-il pas vrai, Mesdames ? — que ce grand traité cosmétologique ne nous ait pas été transmis ; les médecins et les parfumeurs y eussent probablement découvert une fois de plus, parmi tant d'autres redites, la preuve qu'il n'est rien de nouveau sous le soleil.

Dans son livre : *Des Odeurs, des Parfums et des*

Cosmétiques, M. Piesse, le parfumeur de Londres, nous apprend que les Grecs réservaient à chaque partie du corps un arome particulier : la menthe était recommandée pour les bras, l'huile de palmier pour les joues et la poitrine, la marjolaine macérait dans l'huile ou les pommades réservées aux cheveux et aux sourcils ; pour les genoux et le cou, on employait l'essence de lierre terrestre, très utile, disait-on, au cours des orgies ; le coing fournissait une essence utile dans la léthargie et la dyspepsie; enfin le parfum extrait des feuilles de vigne entretenait la lucidité d'esprit, et celui des violettes blanches était favorable à la digestion.

Les parfums aux roses de Pœstum étaient particulièrement estimés; d'ailleurs les senteurs étaient indispensables aux Grecs, à ce point que les boutiques des parfumeurs étaient encombrées tout le jour; on s'y donnait rendez-vous comme on le fait aujourd'hui dans les maisons de thé, dans les cafés ou chez les pâtissiers. C'étaient des endroits de réunion et de menus potins. Quand on se séparait en de fortuites rencontres, on se saluait disant :

« *Venez donc un soir chez le parfumeur. Pourquoi ne vous y voit-on pas plus souvent?*

Étrangeté des modes!

ARTIFICES DE TOILETTE CHEZ LES ROMAINES.

Mais quittons Athènes pour Rome; passons avec votre agrément, Mesdames, au pays des Messaline, des Agrippine et des Faustine, au temps des Césars, parmi les Néron, les Caligula, les Héliogabale,

ces maris de toutes les femmes et ces femmes de tous les maris. Dans un tel centre de corruption les cosmétiques jouaient un rôle omnipotent dans toutes les classes sociales, et il n'est point nécessaire de rappeler le souvenir de Poppée, cette favorite devenue impératrice, que Néron tua, par la suite, d'un coup de pied et qui, aux heures de sa belle maturité, pour alimenter ses bains de lait, traînait partout à sa suite un troupeau de cinq cents ânesses. — Horace, Catulle, Properce, Martial, Juvénal, Pline et tant d'autres nous ont laissé un si grand nombre de citations qu'on en pourrait faire tout un véritable livre; mais nous serons plus modeste et surtout plus sommaire ayant, avant toute chose, le désir de ne vous point fatiguer à l'extrême.

* * *

Un peu d'étymologie tout d'abord :

Le mot « fard », que Ménage fait dériver de « fucus » et que les étymologistes modernes prétendent tirer... par les cheveux, de l'anglo-saxon « fœrbu », de l'ancien allemand « farwa », du danois « farwe », ou de l'irlandais « farvi », vient plus normalement du mot italien « farda » qui veut dire « crachat ». — Ne protestez pas et permettez-moi une explication : les esclaves chargées de la toilette des belles Romaines étaient tenues, en effet, de broyer avec les dents et de diluer avec leur salive le mercure et autres ingrédients qui composaient la pâte tinctoriale que s'appliquaient sur les joues les coquettes pour dissimuler la pâleur de leur visage. Arioste dit, dans une de ses satires :

Voglio che si contenti della faccia;
Non sà ch'ill liscio è fatto col saliva
Delle Gindei ch'll veudon, ne con tempo
Di muschio ancor perde l'odor cattivo.

Lucien, le grand peintre des mœurs antiques qui retrace, non pas des tableaux grecs, mais les usages de ses contemporains, alors sujets de l'Empire sous le règne des Antonins, nous fait assister au petit lever de l'épouse de quelqu'un de ces riches sénateurs romains qui, ayant pillé des royaumes, avaient rempli leur maison et leurs possessions d'Italie d'esclaves des deux sexes arrachés par force des provinces conquises.

Rien n'est plus varié que la scène qu'il évoque à souhait pour notre enseignement.

« Si quelqu'un, dit-il, voyait ces dames au moment où elles se réveillent, il croirait rencontrer un singe ou un babouin, ce que nous considérons comme d'un mauvais augure à notre première sortie. Aussi se renferment-elles alors avec tant de soin qu'il est impossible que l'œil d'un homme puisse pénétrer jusqu'à elles.

« Elles s'entourent d'un cercle d'esclaves et de vieilles complaisantes qui s'empressent à l'envi de faire revivre sur le visage de leur maîtresse les attraits que la nuit a détruits. Se laver les yeux avec de l'eau froide et vaquer gaiement à ses affaires de ménage serait regardé comme une affectation ridicule de nos antiques mœurs. Il faut à présent, avant tout, employer les poudres, les pommades, les teintures. Tout cet attirail ressemble à un cortège : chaque femme de chambre, chaque esclave porte un

des objets nécessaires à la toilette. L'une tient un bassin d'argent, l'autre un vase de nuit, la troisième un pot à eau, d'autres encore le miroir et autant de boîtes qu'il peut y en avoir dans une pharmacie ; et toutes ces boîtes ne contiennent que des choses que l'on ne voudrait laisser voir à personne.

« Dans l'une sont les dents et les drogues pour



La toilette chez les Romaines.

les gencives; dans l'autre « des paupières et des sourcils » et de quoi donner un nouveau crépi à la beauté déchue. Mais c'est surtout à la coiffure que l'on emploie le plus d'art et de temps. Quelques femmes qui ont la manie de changer leurs cheveux noirs en cheveux blonds, ou même en couleur d'or, les frottent avec une pommade qu'elles font ensuite sécher au soleil le plus ardent. D'autres, à qui leurs cheveux noirs plaisent encore, prodiguent la fortune de leur famille pour les oindre avec tous les parfums de l'Arabie heureuse. On fait chauffer des

fers pour avoir des boucles que la nature a refusées, les cheveux doivent tomber sur le front jusqu'aux sourcils, afin que ce siège des folâtres amours ne soit pas trop grand. Ceux de derrière flottent très bas sur les épaules. »

Le tableau de Lucien n'est vraisemblablement



La toilette chez les Grecques.

point trop chargé. Martial nous apparaît moins bénin lorsqu'il s'avise de nous parler de Messaline et qu'il écrit : « Les deux tiers de la Messaline se trouvent enfermés dans des boîtes. Sa table de toilette est composée d'une centaine de mensonges et, lorsqu'elle vit à Rome, ses cheveux ont tant d'éclat qu'ils vont rougir jusqu'aux bords du Rhin. Un homme ne peut pas dire qu'il l'aime, car ce qu'il

aime en elle, ce n'est pas elle; car ce qu'elle est on ne peut pas l'aimer. »

Autre part, le Maître des épigrammes s'en prend à une coquette nommée Gallia, qu'il compare à une boutique ambulante de parfumerie : « Quand tu viens à passer près de nous, dit-il, on suppose que tu précèdes le parfumeur Cosmus ou bien on peut croire que l'on a renversé des vases de parfums. Toutes ces recherches étrangères n'ajoutent rien à tes charmes, ô Gallia! Il ne dépendrait que de moi, si je le voulais, que mon chien ne répande une odeur aussi délicieuse que la tienne. »

Le même Martial se moque également d'autre part de ses contemporaines. Écoutez, je vous prie, cette épigramme en deux lignes :

« Fabulla, dit-il, a peur de la pluie et Sabilla du soleil; l'une craint que l'eau ne délaie son teint et l'autre que la chaleur ne dessèche la couche de céruse qui fait l'éclat de ses joues. »

Pétrone voulant montrer un efféminé, plâtré à la façon d'une vieille coquette, nous fait ce croquis réaliste : « Des ruisseaux de gomme coulaient de son front avec la sueur, la craie était si épaisse dans les rides de ses joues creusées en ornières qu'on aurait dit que c'était un mur que la pluie avait déblanchi. »

Ovide nous a conservé la recette d'une pâte propre à donner de la blancheur à la peau : il y entrait de la farine d'orge et de lentilles, des œufs, de la corne de cerf, des oignons de narcisse, de la gomme et du miel; mais ce qui faisait florès du temps de Poppée, c'était un enduit qu'on s'appli-

quait sur le visage, qui s'y moulait et formait un masque épais que les femmes gardaient à la maison et qu'on appelait le « visage du mari », car les coquettes ne retiraient cet emplâtre que pour recevoir leur amant.

Remarquons que le fard du blanc et du rouge était exclusivement réservé aux femmes de qualité, et les affranchies, ainsi que les courtisanes, du moins sous le règne d'Auguste, n'auraient jamais osé employer des fards rose ou blanc. Elles usaient d'emplâtres d'orge de Lybée mêlés d'orobe, d'œufs et d'autres ingrédients qui leur donnaient le teint plus net que la glace de leur miroir.

Bientôt le fard qui fut le plus à la mode n'était qu'un composé de terre de Chio et de Samos que l'on faisait dissoudre dans du vinaigre. Les dames s'en servaient pour se blanchir la peau ainsi que de la terre de sélineuse qui, une fois dissoute dans de l'eau, devenait d'un blanc de lait et pouvait recrépir les ruines les plus avariées.

M. C. A. Boettiger, dans son ouvrage allemand, publié au début de ce siècle et traduit chez nous en 1813, sous le titre de *Sabine ou Matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du* Ier *siècle de l'ère chrétienne*, nous renseigne plus complaisamment encore sur l'usage des cosmétiques à cette époque :

« Le soir, avant de se coucher, nous conte-t-il, Sabine avait mis sur son visage, suivant la mode de son temps, une pâte faite de pain détrempé dans du lait d'ânesse, invention de l'impératrice Poppée. Cet enduit s'était desséché pendant la nuit, et Sa-

bine, au moment de son réveil, semblait avoir une tête de plâtre couverte de crevasses et de gerçures. Ajoutons à cela que Sabine, en se couchant, avait quitté avec ses autres vêtements quelques parties très essentielles dans l'ensemble d'une figure humaine, comme ses sourcils, ses dents, ses cheveux, etc..., de sorte qu'elle ressemblait plutôt à une tête de squelette qu'au modèle vivant d'une Vénus de Praxitèle.

« A peine arrivée au milieu de ses servantes, que chacune d'elles entre dans les fonctions qui lui sont particulières; toutes cherchent par leur empressement à mériter un regard d'approbation de leur maîtresse. Comme autrefois en Égypte, il y avait des médecins pour chaque partie du corps, le médecin des oreilles, celui pour les pieds, le dentiste, l'oculiste, etc..., qui avaient sur la surface du corps humain leur district spécial dont leurs demi-collègues respectaient scrupuleusement les bornes; il y avait, de même ici, une esclave particulière pour chaque bijou, pour chaque partie de la toilette et de l'habillement, même pour chaque partie du corps qui devait être nettoyée ou parée, et cette esclave n'avait pas autre chose à faire; mais aussi elle devait s'attendre à une punition sévère pour la plus petite négligence. Pour mettre plus d'ordre dans le service, ces esclaves étaient partagées en différentes petites troupes qui arrivaient l'une après l'autre, à mesure que Sabine avait besoin d'elles.

« Viennent d'abord celles qui portent le fard, qui mettent le rouge et le blanc, celles qui peignent les sourcils, celles qui nettoient et posent les dents.

Ces esclaves, quoique nées dans un village du Latium, avaient toutes un nom grec; cette première catégorie, pour être distinguée des coiffeuses et des apprêteuses de teintures, était désignée par le nom de cosmètes. Une de celles-ci, tenant un bassin plein de lait d'ânesse encore chaud, enlevait avec une éponge, doucement, la croûte qui recouvrait le visage de sa maîtresse et qui en propre terme s'appelait « cataplasme ». Une seconde « cosmète » appliquait sur le visage nettoyé le rouge et blanc, mais avant de commencer cette opération elle soufflait sur un miroir de métal qu'elle présentait à Sabine pour que celle-ci sentît si l'odeur de sa salive était saine et parfumée et digne d'imbiber le fard qu'elle broyait à l'intention des joues de la coquette... »

Le bon Boettiger poursuit sa description avec son imperturbable documentation, ne nous fait grâce d'aucun détail, nous montre comment, à l'aide d'une coquille pleine de galène de plomb en poudre délayé dans de l'eau, on peignait et arquait les sourcils, comment on plaçait les dents postiches d'ivoire fixées dans les gencives avec de l'or, et aussi comment on coupait et polissait les ongles bien unis et couleur de chair; tout cela est terriblement long et hérissé de notes en manchettes très ardues, et dont l'abréviation même nous entraînerait bien loin. Ce n'est qu'après une série d'opérations, énervantes pour le simple lecteur, que la noble Sabine quittait son laboratoire pour se rendre dans une autre pièce, où une armée de modistes l'attendait avec des robes et d'autres parures afin d'achever en quelques heures ce supplice cruel, né-

cessaire « au paraître belle ». Ce que ne dit pas Boettiger, c'est que non seulement c'était la mode de se teindre, mais aussi que la loi contraignait à la teinture les femmes galantes, qui ne pouvaient se prostituer en cheveux noirs; il leur fallait se teindre en rouge, en bleu ou en jaune, sinon porter perruque. Se teindre en rouge ou en jaune nous le concevons, mais en *bleu* cela dépasse notre vision — des cheveux bleus, voyez-vous ça !

Horace mentionne trois différentes manières de fards : le minium, le carmin et une substance extraite de certains excréments du crocodile, et ce n'est pas seulement, ajoute-t-il, pour donner pendant la jeunesse une teinte plus avantageuse à la peau, qu'on emploie ces poussières factices, c'est aussi pour masquer sous une légère couche les traces trop véridiques de l'âge.

Tantôt les femmes romaines, surtout celles du quartier de Suburre, cherchaient à se donner à l'aide de craie ou de céruse des aspects maladifs et intéressants, tantôt elles outraient la couleur carminée et apparaissaient rubicondes et presque saignantes avec des tonalités de beefsteak, ce qui faisait dire au véhément Juvénal :

« Cette face empâtée que recouvrent tant de drogues et où s'agglutinent les lèvres des infortunés maris, est-ce un visage ou plutôt n'est-ce qu'une plaie ? »

Quant à l'attirail des boîtes et coquilles à fards à l'aide desquelles, — comme Shakespeare le fait dire à Hamlet, — les femmes gâtent le plus bel ouvrage du créateur, leur nomenclature fournirait ma-

tière à un volume. Il faudrait aussi parler de l'usage des dents postiches d'ivoire fixées sur les gencives avec des armatures d'or et dont l'invention est si ancienne que les lois inscrites sur les douze tables de Rome en font mention, car il était expressément défendu d'ensevelir des corps morts avec de l'or et exception était faite pour les fausses dents montées sur ce métal précieux. Sur certaines momies d'Egypte on retrouve des dents aurifiées et de fausses dents enchâssées dans de l'or.

L'art du dentiste et celui de la prothèse dentaire étaient déjà fort développés à Rome — on a conservé les boniments écrits d'un célèbre charlatan nommé Cascellius qui affirmait son habileté pour l'obturation des dents et la pose des molaires, des canines et des incisives artificielles à l'aide de crochets d'or, — les râteliers complets n'avaient rien à envier aux nôtres et Martial parle d'une certaine Galla qui, le soir, avant de se mettre au lit « enlevait sa mâchoire avec autant de facilité qu'elle retirait sa robe ».

Une autre épigramme dit encore :

« Thaïs a les dents noires, Luconie les montre d'un blanc neigeux. Pourquoi ? C'est que Thaïs possède des dents authentiques et que Luconie découvre les fausses qu'elle a su acquérir. »

Les documents sur l'odontologie et l'art de la prothèse dentaire sont encore assez abondants et montrent que les anciens Romains avaient acquis un grand degré de perfection dans la réparation partielle ou totale de la dentition.

Pour ce qui est des poudres et opiats dentifrices,

leur nombre était considérable; il y avait d'abord le mastic de l'île de Chio, le « mastiche » que l'on délayait avec de la pierre ponce pilée, de l'urine de jeune garçon, de la poussière de marbre. Il était d'usage également de se servir comme cure-dents de parcelles de l'arbre résineux le lentisque ou bien de lames faites de métal d'argent, telles que Pétrone en montre une aux doigts de Trimalcion. Le mastic que l'on mâchait avait pour propriété de blanchir les dents. Quant aux recettes de poudres mentionnées par Nonius, en une assez longue nomenclature, elles ne diffèrent guère de nos combinaisons actuelles, si curieux que cela paraisse. Tout se retrouve.

Un ouvrage entier suffirait à peine pour vous dénombrer, attentives auditrices, d'après les historiens et les poètes, les artifices des dames romaines; arrivons donc sans plus tarder aux temps modernes, et ne nous inquiétons pas de savoir si les Romaines étaient tributaires des Gaulois pour leurs secrets de beauté, comme on l'a prétendu, et même évitons-nous de rechercher si la fée Mélusine et Merlin l'enchanteur contribuèrent, en cueillant des plantes dans leurs bois sacrés, à apporter de nouvelles recettes dans la cosmétique des temps anciens.

Nous n'avons point le temps — convenez-en — de faire l'école buissonnière dans ces petits sentiers épineux de l'histoire.

Je dois toutefois mentionner que les dames romaines eurent grand soin de leur corps et que leur propreté peut être donnée en exemple. Elles usèrent de bains fréquents dans des baignoires d'argent

ou des piscines et y demeuraient une bonne demi-heure. Elles ajoutaient à l'eau des parfums d'huile de jasmin ou de farine de lupin, et il faut bien constater que cela se rapproche assez de nos sels de Pennès ou de notre ordinaire sachet de son adoucissant.

Au sortir du bain, le peignoir était usité sous le nom de *sindon* et la friction était appliquée à l'aide d'une brosse vigoureuse en métal, désignée *strigile* (qui peut se traduire par étrille).

Venait alors le pédicure qui se servait du *forfex* pour opérer son travail, puis un léger repos, enfin la coiffeuse... En vérité je vous le dis, les siècles ont passé et qu'y a-t-il qui puisse distinguer une patricienne du temps d'Auguste d'une contemporaine du commencement du XX[e] siècle? Les procédés de coquetterie et de soins corporels ne diffèrent pour ainsi dire point — peut-être davantage d'hygiène et d'antiseptie... mais pour le reste!...

LES FARDEMENTS DANS L'HISTOIRE.

Clotilde, Brunehaut, Alix, nos premières reines de France et leurs dames d'atours se maquillèrent avec passion. Cela vous étonne peut-être, mais nous semble hors de doute. L'excellent Grégoire de Tours et autres naïfs historiens en font honnêtement confession, et les chroniqueurs de ces âges guerriers, qui n'ont jamais jusqu'ici osé aborder la châtelaine dans son intimité, nous réservent sans doute bien des surprises s'ils s'avisent quelque jour de rechercher quels furent les dessous de toilette de ces belles engon-

cées si mal connues des historiens de nos modes.

« Les femmes germaniques et franques, nous conte M. E. Schulz, aimaient à avoir les bras et les mains d'un blanc d'ivoire et les joues couleur de rose. On agissait donc en conséquence, de la même manière que les dames anglaises du XIIe siècle, qui se passionnaient pour des visages pâles et qui, pour obtenir le teint maladif, procédaient comme nos petites pensionnaires d'aujourd'hui, mangeaient aussi peu que possible ou bien engloutissaient force choses indigestes. Les cosmétiques et les saignées fréquentes aidant, les visages jouissaient d'une pâleur cadavérique. »

Le moyen âge français apprécia la cosmétique et les fards. Les Croisés, après avoir guerroyé contre les infidèles, ne manquèrent point de rapporter à leurs dulcinées ces senteurs d'Arabie qui étaient encore inconnues chez nous, car la distillation des fleurs, et plus particulièrement la fabrication de l'essence de roses ne remontent qu'au Xe siècle, et ce serait le philosophe arabe Avicenne à qui reviendrait l'honneur de cette découverte, dont l'odorat humain lui sera à jamais reconnaissant. On trouve des parfumeurs à Paris à dater du XIIe siècle.

En 1190, Philippe Auguste accorda aux chefs des odeurs suaves de Paris une charte confirmée par Jean sans Peur, puis renouvelée et augmentée par Louis XIV en 1682.

Une étude sur l'emploi des fards durant l'âge féodal serait évidemment d'un haut intérêt, mais le langage des Fabliaux demanderait des Gloses sans fin, et nous abandonnerons ces temps héroïques

et rébarbatifs. Nous en avons conservé certaines ceintures de chasteté dont l'usage implique une brutalité qui nous répugne.

Il serait toutefois curieux de montrer comment les châtelaines et dames de beauté s'efforçaient de maintenir ce que leurs poètes appelaient « tetins » ou « mamelettes », dans des proportions honnêtes et médiocres. Il était alors considéré comme monstrueux de dépasser le volume de deux petites pommes qui, à grand'peine, eussent pu remplir le creux de la main. On adorait, vous le voyez, l'indigence des reliefs de nature. Lorsque ce maigre maximum n'était pas atteint, on usait d'étranges artifices de toilette pour faire remonter les maigreurs ou les tripettes de la gorge; s'il était dépassé, on employait les pommades, les eaux fondantes et toutes les drogues recommandées par les apothicaires et sorciers.

Comme maîtresses dans l'art affiné des cosmétiques, on cite surtout, dès le XVe siècle, les belles dames florentines. Rien que pour dissimuler les rides, celles-ci comptaient plus de trois cents moyens... Trois cents recettes, vous entendez bien, Mesdames! — Les cosmétiques avaient fini par prendre un tel ascendant sur la vie de Florence que les prêtres jugeaient nécessaire de leur déclarer une guerre ouverte. Et le frère Bethold de prêcher que « les femmes qui ont le visage peint ont tort de vouloir cacher celui que le bon Dieu leur a donné; et Lui, le bon Dieu, se souviendra qu'on avait honte de son œuvre et les jettera toutes au fond de l'enfer ». Mais si la crainte de l'enfer était grande,

plus grande encore était la passion de se farder, et les dames florentines, tout en tremblant devant les colères de l'Éternel, ne cessèrent de se maquiller et de se peindre le visage que le bon Dieu leur avait accordé. Et lorsque les visages pâles devinrent à la mode par la suite dans l'Europe entière, rien n'y put, ni les railleries, ni l'opposition du clergé; les dames allaient jusqu'à manger du sable pour gagner le teint maladif. C'est vers la même époque que la couleur blanche est arrivée à l'apogée de son pouvoir. Tout le monde s'adonnait au blanc, et les messieurs eux-mêmes se mirent à arborer ces coiffures poudrées que portent encore actuellement les clowns dans les cirques et les juges anglais dans l'exercice de leurs fonctions.

Cette passion excessive pour l'enfarinement de la figure persista longtemps en Italie et les voyageurs observateurs qui, lorsqu'ils font un séjour à Venise, se rendent par le vapeur à la petite île de Chioggia, sont assez surpris de remarquer aujourd'hui encore le goût prononcé qu'affectent les femmes de cette île de pêcheurs pour le plâtrage du visage. Toutes, jeunes et vieilles, se montrent le visage poudré comme si elles sortaient d'une meunerie voisine.

Dès le XIVe siècle, les poudres blanches, genre poudre de riz, se trouvaient recommandées par le célèbre Guy de Chauliac, le savant chirurgien français qui ne dédaignait pas de s'occuper, comme tous ses confrères, des soins de la peau et de la cosmétique en général. Le blanc pulvérulent était probablement une poudre minérale d'une fabrication analogue à vos *veloutines*, à vos *duvets de cygne et*

autres produits diaphanes dont, sous la voilette, se couvrent encore vos épidermes à l'heure présente.

Michel Nostradamus publia en 1552 un *Traité des fardements et des senteurs*, qui commença sa fortune, et les merveilleux effets de ses drogues, à ce qu'il affirme, rendaient « la face nette, luisante et polie comme un miroir ». Mais personne jusqu'ici n'a pu donner des citations de ce livre, dont on semble ne connaître que le titre. Le charlatanisme suivit cette route nouvellement ouverte; Mathioli, médecin italien, publia ses longs commentaires sur Dioscoride et se rendit célèbre par son *Traité de l'Ornement du corps* dans lequel le ciel, la terre et la mer sont mis à contribution pour embellir la peau, « la décrasser, la lustrer et la polir ». On compila sans discernement les écrits des anciens; la chimie, qui venait de renaître, s'empressa d'exploiter cette nouvelle branche d'industrie, et il est impossible d'imaginer à quel excès fut poussée la démence des vendeurs d'orviétan de cette époque pour composer des remèdes propres à embellir. La seule nomenclature en serait dégoûtante et fatigante, car on y trouve des substances vénéneuses, de la chair, du sang, des os, des acides concentrés, des lis et des roses; et le teint d'une jolie femme devait alors vraiment sortir de l'alambic à l'aide de la distillation de douze pigeons blancs hachés avec du borax, du soufre, du sucre, du miel, de l'alun, du camphre, de la mie de pain de seigle, du lait de chèvre, de la bourrache, etc...

Les artistes italiens, conduits en France par François Ier et Catherine de Médicis, ne pouvaient man-

quer de nous inonder de leurs drogues, onguents, poudres, fards, pommades et parfums, et la Renaissance française connut l'art d'adorner l'humaine nature aussi savamment que la décadence romaine. La voluptueuse Italie nous envoya, avec les « sirènes » qui suivirent Catherine, tous les raffinements de la parure, de la galanterie et des artifices. Les femmes de la Cour, belles ou laides, vieilles ou jeunes, enluminèrent leurs joues d'un fard éclatant et cette étrange parure, plus digne des femmes des Caraïbes que d'élégantes Françaises, attesta à la fois leur rang, leur richesse et leur orgueil.

C'était une renaissance furieuse de ce que les anciens nommaient l'*ars ornatrix*, l'*art de se décorer* et d'autres l'*ars fucatrix* ou l'*art de se maquiller;* un peintre distingué de Venise, Marinello, se passionna si fort pour les fards qu'il en professa l'usage et les raffinements, et les nobles patriciennes qui suivirent ses conférences portèrent jusqu'à la plus extrême limite de la minutie le soin des habiles peintures du front, des yeux, des lèvres et des joues.

Un illustre savant de la ville des Doges, Porta, déploya des trésors d'érudition sur ce sujet des fardements quintessenciés du visage.

La passion des onguents, des gants parfumés, des fards, des pommades, des eaux miraculeuses alla même si loin que le trop illustre René le Florentin, qui avait établi sa boutique de parfumeur sur le Pont-au-Change, amorça ses crimes à l'aide des poudres, des opiats subtils, des onctions bienfai-

santes et prit l'habitude de servir la vengeance des hommes et femmes de la Cour en dépêchant dans l'autre monde ceux qui s'achalandaient avec confiance à son office d'empoisonneur. Ses gants à la frangipane, ses blancs onctueux pour le visage, ses dentifrices souverains qui recélaient des toxiques violents et qui ne laissaient pas de traces, faisaient vivement passer de vie à trépas les malheureux qui n'avaient pas eu l'heur de plaire à la sombre Catherine ou à ses favoris.

Jamais les fards et secrets de beauté ne furent plus en honneur qu'à cette époque de la Marguerite des Marguerites, sous laquelle on vit paraître les livres d'André Le Fournier : *La Décoration d'humaine nature*, *Il libro della Bella*, de Luigini, *La Leonora regionamento sopra la vera belleza*, de Battus, *La Médicine pertinenti alle infermita delle Donne*, du peintre Marinello dont nous parlions plus haut, et vingt autres ouvrages italiens et français qui obtinrent des succès éclatants.

Peu après, Henri III lui-même, en vraie petite maîtresse qu'il était, croyait effacer ses taches de hâle en portant la nuit un masque fait avec de la farine et des blancs d'œufs, qu'il faisait sécher sur son visage et qu'il enlevait le matin avec de l'eau de cerfeuil. Diane de Poitiers, grâce aux cosmétiques dont elle faisait usage, — bien que quelques biographes aient affirmé qu'elle n'usa que de l'eau du ciel — conserva ses charmes, sa beauté, son ardeur de jeunesse jusqu'à un âge extrême. Tenait-elle ses secrets de beauté du fameux Paracelse, ou bien la châtelaine d'Anet était-elle une simpliste

ne demandant qu'à la seule nature ses remèdes contre le temps dévastateur? Qui le pourrait dire! Constatons toutefois que Brantôme ne nous laisse guère ignorer comment ses honnestes et illustres dames en usaient savamment pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Avec Henri IV, le Béarnais vigoureux et franchement soldat, l'esprit de la France italianisée se modifia et c'est avec beaucoup de mesure que les belles demoiselles employèrent les pâtes d'amandes et les crèmes lénifiantes qui blanchissaient les mains et les épaules. Dans le *Journal de L'Estoile*, on trouve bien trace d'autres artifices encore fort en vogue pour le maintien de la beauté, mais leur usage était plutôt exceptionnel.

En Angleterre, la sombre et vindicative Elisabeth, dont l'histoire du fard ne devrait pas mentionner le nom, eut cependant un grand goût pour les parfums ou les cosmétiques, et c'est à elle que l'on doit l'introduction dans le *home* de ces « sweet coffers » qui renfermaient fards, pommades, onguents et qui furent longtemps l'accessoire obligé de tout mobilier des ladies soigneuses de leur teint.

La pudique Albion fut du reste, par la suite, au milieu du XVIII[e] siècle, profondément corrompue par l'usage des cosmétiques, à tel point que le Parlement fut obligé de formuler le curieux arrêt que voici :

« Toute femme, de tout rang, âge, profession ou condition, vierge, fille ou veuve qui, à dater du jour de publication de cet acte, tentera, séduira ou entraînera au mariage quelqu'un des sujets de Sa Majesté à l'aide de parfums, faux cheveux, fards

en crépon et autres cosmétiques, buscs d'acier, paniers, souliers à talons ou fausses hanches, encourra les peines établies par les lois actuellement en vigueur contre la sorcellerie et autres manœuvres, et le mariage sera déclaré vain et de nul effet. »

Nous connaissions l'Angleterre protectrice de l'innocence des femmes, mais il faut avouer que cette loi édictée pour mettre à l'abri les hommes trop sensibles à la toilette contre les sortilèges féminins possède une saveur vraiment incomparable.

Les Anglais ne connurent peut-être pas le stoïcisme de la beauté maintenue par de cruels artifices semblables à ceux que nous signale le sage Montaigne : « Qui n'a ouï parler à Paris, dit-il dans ses *Essais*, d'une femme qui se fit escorcher pour seulement en obtenir un teint plus frais d'une nouvelle peau ? » — Quel comble ! Avouez, Mesdames, que cela est loin de toutes nos conceptions modernes ! Nos chirurgiens les plus subtils n'ont jamais dû opérer de coquettes aussi patientes et déterminées.

AU XVIIe SIÈCLE.

Sous Louis XIII, la France connut les damerets et les belles mourantes ; ce ne fut plus d'Italie mais d'Espagne que nous vinrent les parfums et les drogues ; le rouge reprit faveur avec Anne d'Autriche et les doctes cathos de l'hôtel d'Arthénice. La carte du Tendre aurait pu alors fort bien marquer une étape mutine sur les confins du lac Carmin ou du fleuve Frangipane. Rotrou avait beau dire :

Un visage commun s'embellit par le fard,
Le beau n'a pas besoin des ornements de l'art.

Il n'en est pas moins vrai que toutes les mijaurées qui raffinaient sur le sentiment et qui ouvraient leur ruelle aux psychologues du moment, relevaient de blanc et de rose ce qu'elles nommaient les mamelons de leur visage.

Les précieuses qui raffinèrent sur toutes choses et qui s'efforcèrent de pousser jusqu'au dernier galant l'élégance de leurs ajustements, qui soignèrent l'ameublement de leur bouche, l'économie de leur tête et ces joues qu'elles nommaient les trônes de la pudeur, ne manquèrent pas de lustrer leur visage à l'aide des rouges imposteurs ou des blancs protecteurs du beau teint. Un poète contemporain, qui alla leur prodiguer des œillades, en laissa cette description :

Leurs épaules assurément
Estoient, j'en ose jurer, certes,
De grands cheveux toutes couvertes,
Et, pour avoir plus de beauté,
Leur visage estoit moucheté.....

Ces dames n'étaient point nécessiteuses d'agréments; elles savaient fort bien s'attifer et se peindre pour recevoir dans leurs ruelles les galants alcôvistes qui leur débitaient des madrigaux, et les fleurs de la « Guirlande de Julie » s'épanouissaient plaquées avec art sur le visage qui n'était plus qu'un bouquet de roses tamisé de poudre et relevé à l'entour des yeux d'accents bleus et noirs, de cils empâtés et de sourcils harmonieusement prolongés

en arcature de Diane chasseresse, ce qui poussait les nourrissons des Muses à s'écrier :

Ton regard est tout un carquois...

La belle Ninon de Lenclos, qui depuis un siècle sert de réclame aux fabricants d'eaux de Jouvence et qui inspira des passions profondes à un âge où tant de femmes ont depuis longtemps pris leur retraite, cette illustre Ninon, assurent ses amis, avait en horreur les fards et les autres compositions dont les femmes de son temps gâtaient impitoyablement leur visage. Son rouge — a écrit un de ses admirateurs — était composé des grâces simples et naturelles, des agréments de l'esprit, et de cette aimable égalité d'humeur qui lui concilièrent tous les cœurs jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans.

Les fards ne peuvent faire
Que l'on échappe au temps, cet insigne larron.
Les ruines d'une maison
Se peuvent réparer; que n'est cet avantage
Pour les ruines du visage !

s'écriait alors le bon La Fontaine; mais toutes les femmes du XVIIe siècle étudièrent l'art des cosmétiques et méditèrent l'Encyclopédie de la Beauté. La bibliographie des ouvrages cosmétologiques traitant des soins du visage et des secrets de jeunesse, publiés chez Barbin, Billaine et chez leurs confrères du Palais, serait instructive à dresser, car des brochures spéciales ne cessèrent d'être mises en circulation sous la rubrique de Paris, de la Haye ou d'Amsterdam, de 1625 à 1650 environ. Malgré les déclamations du clergé, les avis des philosophes, les

épigrammes des poètes, il devenait impossible de combattre la passion du rouge qui s'était emparée de la société féminine, et cet excès était si manifeste que le moraliste La Bruyère ébauchait cette maxime vengeresse :

« Si les femmes étaient telles naturellement qu'elles le deviennent par leurs artifices; c'est-à-dire qu'elles perdissent tout à coup la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le rendent par le rouge et les peintures dont elles se fardent, elles seraient inconsolables. »



La Toilette sous Louis XIII.

Et par ailleurs le moraliste ajoute :

« Si c'est pour les hommes que les femmes se fardent, si c'est pour eux qu'elles s'enluminent, j'ai recueilli les voix : je leur prononce de la part de tous les hommes, ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge les rendent affreuses et dégoûtantes; que le rouge seul les vieillit, et qu'ils protestent sérieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides. »

Le XVIIe siècle appartint aux parfumeurs, aux vendeurs d'onguents, de fards et de mouches. La littérature du temps les révèle de toutes parts et constate l'abus que l'on fit des fausses colorations faciales. — La mouche, qui s'introduisit alors dans

l'Empire de la coquetterie, fait l'objet d'une violente apostrophe de Bourdaloue aux femmes dans l'un de ses sermons. « N'irez-vous pas, s'écriait-il, jusqu'à en disposer sur votre gorge? »

Le reproche véhément fut pris pour un conseil et les dames firent descendre les mouches jusque sur les jumelles rondeurs pour faire ressortir la blancheur et le satiné des vallonnements de nature.

On porta également alors des masques gras à la campagne pour se prémunir contre le hâle de l'air et les baisers du soleil. Ces masques, dont Furetière fait mention, étaient infiniment plus grands que ceux de la ville.



La Toilette sous Louis XIV.

Une chanson du temps, citée par Tallemant des Réaux, dit M. Antoine de Saporta dans une étude récemment publiée sur *les artifices de toilette* dans la *Revue des Deux Mondes*, conseille aux femmes qui veulent plaire de ne pas négliger les mouches et de les choisir chez la bonne faiseuse ; il recommande surtout la mouche « assassine » au coin de l'œil, et sur la *tempe*, qu'on prononçait alors *temple*, ce qui amène, grâce à la rime, le conseil de braver les foudres de son curé en en portant *même à l'église*. Le clergé en effet n'avait pas vu d'un bon œil ce raffinement de coquetterie, et, bien des années plus tard, le catéchisme de Mgr Colbert, frère du ministre et évêque de Montpellier, condamne encore

sévèrement les mouches. S'il faut en croire un moraliste postérieur à cette époque, tel curé de Paris eut recours à l'artifice un peu grossier qu'on va lire. « Autrefois, proclama-t-il en chaire, je défendais à mes paroissiennes d'étaler des mouches sur leur visage. Désormais je le tolérerai, ayant été informé que plusieurs dames ou demoiselles sont obligées de les porter pour dissimuler leurs pustules, boutons et rougeurs ; je veux bien avoir pitié de ces malheureuses. » Aussitôt, prétend le narrateur, mouches de s'envoler.

La mouche se portait donc à l'église et sur le pavé. Sa forme variait non moins que sa position sur la face, tantôt ronde, tantôt allongée. On imagina même de la découper en étoile dont un petit diamant occupait le centre.

Corneille, dans la pièce intitulée *la Galerie du Palais*, met en scène une lingère qui vante aux autres boutiquiers, ses voisins, une nouvelle toile de soie :

Je n'en saurai fournir autant qu'on m'en demande,
Elle sied mieux aussi que celle de Hollande,
Découvre moins le fard dont un visage est peint
Et donne, ce me semble, un plus grand lustre au teint.

Ces vers nous montrent l'importance déjà acquise par le fard vers 1628, parce que la qualité essentielle, primordiale, d'une étoffe, était qu'elle s'accommodât avec un visage maquillé.

Si je devais pour vous, Mesdames, feuilleter Molière, à l'occasion de l'abus des fards au XVIIe siècle, il me faudrait vous citer les *Précieuses ridicules*,

l'*Ecole des maris*, l'*Ecole des femmes*, l'*Impromptu de Versailles*, et combien d'autres pièces où le maître de notre théâtre flagelle ironiquement les maquillages de toutes les Cathos, Madelons, Célimènes et Elmires de son temps.

Cependant Montfleury, cet auteur cabotin, comique et ventripotent, dont les démêlés avec Molière sont restés célèbres, parle aussi fortement des artifices de la toilette en ses ouvrages dramatiques. Une de ses héroïnes s'écrie, dans *La femme juge et partie :*

Et mes mouches? J'allais les oublier, je jure,
Sans les mouches, je dis nargue de la parure,
C'est la clef du bel air, et sans mouche jamais
La plus rare beauté n'offre d'attraits complets.

Ailleurs, Montfleury fait énumérer par un mari trompé les objets nécessaires à l'embellissement de son épouse qui est une femme à la mode. Écoutons-le en ses mauvais vers :

Poudres, pâtes, tours blonds, gommes, mouches, [pincettes,
Racines, opiats, essences et parfum,
De l'eau d'ange, du lait virginal, de l'alun.
— Et mille ingrédiens à peu près de la sorte
Que le diable a sans doute inventés...

Si je voulais poursuivre ces investigations de témoignages littéraires, ma conférence sur les cosmétiques d'autrefois, mes chères auditrices, risquerait de ne se terminer jamais.

Toutefois, sur la fin du règne du vieux roi Louis XIV (qui lui, ce Roi Soleil, se fardait pour se tromper soi-même sur les ravages de son visage),

avec les mœurs austères et hypocrites imposées par Mme de Maintenon, les Françaises atténuèrent le luxe des costumes. C'est pourquoi le commerce des parfums et pâtes de fardement diminua dans d'énormes proportions pour ne reprendre son essor qu'avec la Régence, époque qui vit naître la célèbre poudre à la Maréchale et paraître en libairie l'importante étude de Jean Liébault sur les soins de la beauté, intitulée : *Quatre livres de secrets de médecine et de la philosophie chimique.* Ouvrage dédié au beau sexe.

LA COQUETTERIE AU XVIIIe SIÈCLE.

Durant tout notre XVIIIe siècle fripon, sceptique, entièrement adonné aux plaisirs de l'amour, on se plâtra, farda, poudra délicieusement sans mesure; on employa tant de drogues néfastes que les femmes eurent à tout instant « des vapeurs », c'est-à-dire de passagères migraines, de furtifs vertiges cérébraux dont l'origine remonte, à n'en pas douter, à l'excès des cosmétiques employés.

On a pu comparer les caillettes de ce temps à des oiseaux amusants qui changeraient de plumage deux ou trois fois par jour; mais la plus grande excentricité de la mode fut celle des mouches, qui mit sur le visage des coquettes tant de constellations qu'on les put comparer aux signes du zodiaque. La mouche était comme le cachet d'une belle peau et l'indispensable accessoire du jeu de la physionomie.

Il y avait un art particulier pour placer ces

mouches aux endroits les plus propices du visage, sur les tempes, près des yeux, proche de la bouche ou du front. Une dame de marque ne pouvait en avoir moins de sept ou huit à la fois, et elle se serait crue perdue si, au cours de ses sorties, elle n'avait emporté sa boîte à mouches avec elle. Selon leur



La Toilette d'après Freudenderg.

emplacement, ces mouches eurent un nom caractéristique : il y eut la « passionnée », la « galante », « l'effrontée », « la coquette » et « la recéleuse », suivant qu'elles se trouvaient collées au coin de l'œil, au milieu de la joue, sur le nez, près des lèvres ou sur un bouton pour le dissimuler.

Quant aux recettes de toilette de cet âge galant, elles ont été conservées en un curieux petit recueil en quatre tomes, intitulé : *Abdecker* ou l'*Art de*

conserver la beauté (1748), par Ant. Le Camus. Les eaux usitées alors étaient : l'eau d'argentine, l'eau de cèdre, l'eau de la Reine de Hongrie, l'eau à la bergamote, l'eau de mille fleurs, l'eau d'ambrette, l'eau de laitue, l'eau des sultanes et vingt autres; les pommades étaient innombrables : depuis celles de limaçons jusqu'aux pommades à la limette, à l'œillet, au pied de mouton, à la graisse d'ours; les vinaigres de Vénus et l'illustre vinaigre des « Quatre voleurs », si souvent cité par Casanova, avaient un succès considérable. Les pâtes, les savonnettes, les poudres, les différents rouges, les éponges préparées pour le corps et pour les dents, les mouches de taffetas et de velours, les fards, les gants et mitaines parfumés, les sachets et les pastilles, forment par leur diversité une véritable « bibliothèque des dames », qui serait assurément intéressante à passer en revue, car, dans toutes les recettes qui y sont fournies, Esculape prétend y garantir Psyché des atteintes de la nature et du temps.

Dans la « Grande Encyclopédie » il est naturellement beaucoup parlé de la cosmétique et de

Cette artificieuse rougeur
Qui supplée au défaut de celle
Que jadis causait la pudeur.

« Est-ce, y demande-t-on, pour réparer les injures du temps, rétablir sur le visage une beauté chancelante et se flatter de redescendre jusqu'à la jeunesse que nos dames mettent du rouge flamboyant? Est-ce dans l'espoir de mieux séduire qu'elles emploient cet artifice que la nature désa-

voue? Il nous semble que ce n'est pas un moyen propre à flatter les yeux que d'arborer un vermillon terrible, parce qu'on ne flatte point un organe en le déchirant. Mais, qu'il est difficile de s'affranchir de la tyrannie de la mode! La présence du gros rouge jaunit tout ce qui l'environne. On se résout donc à être jaune, et, assurément, ce n'est pas la couleur d'une belle peau. Mais, d'un autre côté, si l'on renonce à ce rouge éclatant, il faudra donc paraître pâle? C'est une cruelle alternative, car on veut mettre absolument du rouge, de quelque espèce qu'il soit, pâle ou flamboyant. On ne se contente pas d'en user lorsque les roses du visage sont flétries, on le prend au sortir même de l'enfance. »

Voilà bien une révélation!... « au sortir de l'enfance ». Les gamines du XVIIIe siècle fardaient leurs poupées et se fardaient elles-mêmes dès la douzième année; elles ne connaissaient même pas les roses naturelles de leur teint, ni la délicieuse coloration des premières émotions d'amour! Tout était au pastel, à fleur de peau!... on se fardait de jour, on se fardait même de nuit avant de se mettre au lit. Il fallut le coup de torchon de la Révolution pour essuyer tout cela.

Tous les charlatans de la médecine et des sciences occultes étaient d'ailleurs alors déchaînés contre le beau sexe. Cagliostro vendait à la Du Barry une recette qui devait maintenir sa beauté jusqu'à la guillotine, et Mme de Pompadour collectionnait des mains de ses médecins des secrets d'embellissement dont quelques-uns nous ont, paraît-il, été transmis par les soins de ses chambrières.

Presque tous les voyageurs étrangers qui visitèrent Paris dans le cours du XVIIIe siècle, et dont les relations de séjour ont été imprimées, sont surpris par l'abus du rouge dont faisaient montre les femmes qui se pavanaient sur les promenades publiques. On ne voyait, paraît-il, que des visages allumés de carmin. Toutes les femmes de haute et de moyenne condition s'enduisaient la face de vermillon et de blanc gras sans la moindre modération. Avant son mariage, Marie Leczinska qui ignorait les artifices de la couleur ne résista pas à la mode de se maquiller comme devait le faire la reine des maquillées. Un peu plus tard, Marie-Antoinette outrepassa encore la mesure, et tous les pamphlets qui ont été écrits sur l'infortunée souveraine relatent son art de se fleurir effrontément le teint. On raconte que lorsque Joseph II d'Autriche vint rendre visite à sa sœur, il fut offusqué par cet excès de barbouillages et ces pastellisations extravagantes des traits. Mme Campan cite à ce propos des sorties indignées de ce monarque contre les dames de la Cour, ce qui le fit assez mal voir à Versailles et à Paris.

On ne faisait relâche à ce concours des joues empourprées que si un deuil survenait. Les veuves et mères privées d'un fils cessaient de prendre soin de leur personne et devenaient négligées, le teint terreux, la chevelure embroussaillée, se montrant dans un état de sordidité tel que pouvait être celui de femmes dont en réalité les soins de propreté étaient élémentaires et qui dissimulaient leur demi-

crasse et le mauvais état de leurs cheveux sous les fards et les poudres.

Le marquis de Caraccioli, dans le *Livre à la mode*, nous fait assister au lever d'une de ces petites maîtresses dont Crébillon fils faisait ses héroïnes : « La dame, voluptueusement malade à son réveil, sonne la cloche aux vapeurs, fait venir ses gens en foule et reprend toute son âme avec un bouillon ambré. Après cette réfection, on sourit trois fois, on demande des nouvelles du temps, on jette un œil à demi ouvert sur un livre tout joli, on en lit deux lignes et l'on cause ensuite une demi-heure. Enfin l'heure de se lever arrive, c'est-à-dire midi; on se laisse aller entre les bras de deux femmes de chambre qui transportent l'idole dans une magnifique délassante. Là, on bâille quatre ou cinq fois; on ferme encore l'œil et on se réveille enfin tout de nouveau; on demande un miroir et bientôt on s'écrie qu'on est laide à faire peur. On change de décoration, on passe une robe de perse; on se « pâte », on se fait tortiller les cheveux et l'on y répand des parfums à profusion. Les couleurs se présentent à la vue; « on se barbouille avec le pinceau » et on se rend rouge comme la crête d'un coq; on applique


Les mouches sous Louis XIV.

quelques mouches; on se nettoie les dents et on ajuste quelques postiches, mais qui paraissent dans tout leur naturel. »

Une jolie femme du XVIIIe siècle, nous apprend d'autre part Sébastien Mercier, avait chaque matin deux toilettes : la première fort secrète à laquelle les amants n'étaient jamais admis, la seconde toute théâtrale et faite pour les grimaces devant un miroir et les grâces étudiées. C'est au cours de la première toilette que se trituraient les cosmétiques embellisseurs de peau, les carmins, les onguents mystérieux et toutes les pommades soi-disant nécessaires. Pope, l'observateur et poète anglais, a laissé de la toilette d'une élégante un délicieux tableau que nous ne saurions reproduire, car il nous faut restreindre et ne faire appel ni à Voltaire qui nous offrirait tant de contributions plaisantes, ni à Rousseau, ni à Casanova, ni à Restif de La Bretonne, cet écrivain documentateur expérimental du dernier siècle qui nous inonderait de notes positives mais infiniment trop nombreuses pour trouver place ici... *Qui ne sut se borner...*

AU XIX[e] SIECLE.

DE NOS AIEULES RÉVOLUTIONNAIRES A NOS CONTEMPORAINES.

Venons, pour conclure, Mesdames et patientes auditrices, à l'aurore de notre XIX[e] siècle, que par la suite on pourra assurément nommer le « siècle de l'hygiène ».

Après la Révolution, la santé devint à la mode; on n'entendit plus parler ni de migraines ni de vapeurs, et les belles se portèrent le mieux du monde. On ne mit plus de rouge, cela devint vulgaire, et la pâleur fut regardée comme de bon ton. On n'usa plus que du blanc de perle, laissant le rouge aux muscadins, car toute femme néo-grecque se piquait d'avoir un « visage à la Psyché », d'après l'esthétique du tableau de Gérard.

Sous le Directoire, Mme Tallien nous apparaît comme une des dernières raffinées. Cette belle extravagante, voulant dépasser Poppée, contracta l'habitude de prendre des bains avec des fraises et des framboises qu'elle mettait dans une proportion de vingt livres par bain et qu'elle faisait écraser dans l'eau de sa baignoire. Ce bain donnait, paraît-il, à sa peau, de la douceur, du velouté, une couleur d'un rose tendre incomparable et aussi parfumait délicieusement son corps, du moins d'après ce qu'elle affirmait à ses innombrables amis, et peut-être d'après ce que révélèrent d'heureux privilégiés.

Mais les femmes du Directoire n'avaient pas toutes, il faut bien le dire, les délicatesses et les grâces recherchées de Mme Tallien. La plupart furent des luronnes, des gaillardes, masculinisées, fortes sur le propos, à l'embonpoint débordant, véritables tetonnières à gros appétit, dominées exclusivement par leurs sens, bien qu'elles affectassent des pâmoisons soudaines ou de mensongères migraines. Il fallait les voir, après le concert, se ruer au souper, dévorer dindes, perdrix froides, truffes et pâtés d'anchois par bouchées démesurées, boire vins et

liqueurs ; ce fut pour elles façon de se farder.

Consulterons-nous Mme de Genlis, Mme de Rémusat, la « Contemporaine », et la duchesse d'Abrantès pour essayer de démontrer combien les mœurs de l'Empire et de la Restauration, au point de vue des cosmétiques et des fards, suivirent le mouvement des modes? Cela serait peut-être fastidieux. Il paraîtrait que Mme Récamier, la belle Juliette, se serait fréquemment coloré les joues et que cette divine impassible aurait eu pour les artifices de ses toilettes intimes des complaisances secrètes. Quant à Joséphine, qui donna si longtemps le ton aux modes tout au début du siècle, son goût pour la peinture et les fards de toutes sortes ne saurait un seul instant faire doute. Mme de Rémusat, qui la fréquenta à toute heure du jour et qui, plus tard, dans ses Mémoires, se gêna si peu pour divulguer ce qu'elle avait vu et entendu, nous renseigne pleinement à ce sujet et, parlant de l'Impératrice, elle écrit : « Elle se levait à neuf heures; sa toilette était fort longue. Il y avait une partie fort secrète et toute employée à nombre de recherches pour entretenir et même farder sa personne. »

Les historiens de la bonne Joséphine ne nous ont rien caché d'ailleurs sur cette question. Dans *Joséphine Impératrice*, M. Frédéric Masson nous a révélé que, pour l'année 1808 seulement, la gracieuse et légère souveraine paya à la dame Martin, célèbre parfumeuse (et épouse du fameux vernisseur en tons d'ambre et d'aventurine), une somme d'environ deux mille huit cents francs de rouge, et qui semble d'autant plus invraisemblable que Mme Mar-

tin n'était pas la seule fournisseuse de fards de l'Impératrice. Les pots de rouge bien confectionnés se payaient d'ailleurs fort cher, quatre à cinq napoléons pour un gros gobelet de 50 à 70 grammes et, comme Joséphine n'y allait pas de main morte, on peut prévoir que pour ses blancs et ses rouges, ses crayons gras et ses pastels divers, elle devait dépenser annuellement près de vingt mille francs.

L'Empereur ne détestait point d'ailleurs les visages avivés au diapason de celui de son épouse ; il aimait la couleur, l'habitude des revues avait monté assez haut sa vision chromatique et le sang qu'il avait vu couler le disposait normalement aux outrances du teint. Marie-Louise toutefois, avec son éclat de fraîcheur allemande, n'eut point recours au maquillage, et les femmes de la fin de l'Empire ne se fardèrent que pour dissimuler leurs émotions certains grands jours de leur existence : c'est ainsi que la duchesse d'Abrantès nous confesse que beaucoup de jeunes mariées, sous la couronne d'oranger, s'empourprèrent de fard.

Les élégantes de la Restauration et de l'âge romantique s'adonnèrent quelque peu aux roses en tasse et au rouge extrait de la fleur de Carthame dont elles se badigeonnaient les joues. Elles usèrent également de l'eau de lis pour le teint, du lait de rose, de l'eau de veau pour rafraîchir, de la lotion athénienne pour effacer les rides, de l'illustre pommade de concombre pour la peau, du lait d'amandes, des eaux de fraises et des pâtes au miel. Les journaux de modes de 1830 à 1840 sont nourris de recettes qui nous laissent croire que nos sentimentales aïeules,

celles qui furent les héroïnes de George Sand et de Balzac, avaient pour leur beauté des soins précieux et qu'elles étaient à leur toilette comme des idoles qui rehaussaient en ces chapelles la perfection de leurs grâces divines.

L'étude sommaire que nous venons de vous présenter, Mesdames, suffira sans doute à vous montrer combien, — comme nous le disions au début de ces notes à peine brochées et cousues ensemble, — vous êtes, — après tant de terribles exemples, de si persistants atavismes, — chères contemporaines, devenues saines et simples, et toutes livrées à l'hygiène. Il n'y a plus guère, à notre époque, que quelques vieux masques recrépis qui réclament encore notre indulgence.

Évidemment, la chimie, qui règne en maîtresse dans la médecine, parfumerie et pharmacopée, nous réserve encore bien des surpises. Nous pourrions ébaucher toute une dissertation sur l'émaillage du visage et sur le tatouage, qui est devenu si fort à la mode en Angleterre, et qui aujourd'hui touche à son apogée. Un tatoueur émérite, installé depuis plusieurs années à Londres, a trouvé, nous affirme-t-on, le moyen de fixer à jamais sur les joues de ses clientes les teintes éclatantes et indélébiles de la jeunesse. On ne dira donc plus, désormais, que les roses et les lis sont « peints » sur leur visage, mais qu'ils y sont « tatoués ». Jusqu'à cette heure, les élégantes de Londres se contentaient d'un papillon sur l'épaule ou d'une date au mollet, et les « professional beauties » britanniques étaient satisfaites avec un oiseau sur la poitrine ou une fleurette sur les bras.

Le tatoueur qui a inventé la jeunesse perpétuelle du teint étudie en ce moment le moyen de sertir sous la peau de minuscules diamants, à peine effleurants, pour faire les yeux des dragons, les ailes de l'oiseau ou les pistils de la fleurette.

Cette mode ne saurait être que transitoire, elle est digne de notre époque où l'on s'efforce, surtout outre-Océan, d'enchâsser des pierres précieuses ou de menus diamants sur les dents dont on opère la réfection. Ces artifices de beauté à l'usage des milliardaires sont d'un goût douteux et ne sauraient s'acclimater définitivement dans nos mœurs. Ils sont curieux à titre d'indication dans l'évolution de nos usages où le maquillage à outrance disparaît.

La philosophie de cette furieuse aberration ne se trouve-t-elle pas résumée dans cette réplique de Frédéric le Grand à une dame mûre et plâtrée lui demandant : « Comment, Sire, après tant de gloire, pouvez-vous encore en rechercher de nouvelle ? — Ah ! madame, répondait l'ami de Voltaire, comment vous, ayant été si belle, mettez-vous encore du rouge à vos joues ? »

La beauté est, en effet, le plus grand des pouvoirs humains. Elle vaut souvent plus que la vertu et le talent, et Balzac avait raison d'écrire : « La petite vérole est la bataille de Waterloo des femmes. » Qui dit beauté, dit gloire et conquêtes. Comment nous étonner que, pour la conserver, la femme emploie tous les stratagèmes et déploie tous les artifices ?

Après avoir brillé, depuis ses pâleurs d'aurore et ses rutilences fauves de midi, le soleil, avant de

disparaître, se farde, lui aussi, de mille nuances dans toutes les tonalités du rouge, et exaspère ses couleurs pour laisser l'inoubliable impression de ses couchers merveilleux. Les jolies femmes qui ont brillé jusqu'à incendier des cœurs, qui ont porté partout l'éclat de leur rayonnante beauté, qui ont réchauffé les tempéraments des anémiés et des sénescents et qui, comme Apollon, ont inspiré les poètes, les ex-jolies femmes, ces météores éblouissants de vénusté aiment à se retirer dans la pourpre des couchants après un beau jour tout imprégné encore de leur apparition souveraine.

Soyons indulgents aux astres qui vont s'éteindre!

Regardons-les disparaître à l'heure où la tristesse délicieuse des crépuscules nous enveloppe, nous charme et nous fait meilleurs et plus attendris.



CHAPITRE II

LES ARTIFICES DE LA CHEVELURE

Les Teintures et les Perruques.

Les Brunes et les Blondes, dans l'histoire, dans l'art et dans la littérature. — Moyens employés pour blondir ou brunir les cheveux. — Les teintures : dans l'antiquité, à Venise, en France. — Les poudres : à Rome, en France au XVIIIe siècle. — Les perruques : chez les Romains et les Grecs au XVIIe siècle. — Variétés de perruques employées par la coquetterie féminine.

Apulée nous dit dans ses *Métamorphoses* :

« Dépouillez de ses cheveux la femme la plus belle et la plus admirable; privez son visage de cet ornement naturel : en vain elle sera descendue du ciel, née de la mer, sortie du sein des flots; en vain ce sera Vénus en personne, entourée du cortège des Grâces et de tout l'essaim des Amours, Vénus armée de sa ceinture, exhalant les plus doux parfums; si elle paraît avoir une tête chauve, elle ne pourra plaire à son Vulcain lui-même.

« Mais quelle heureuse beauté dans une chevelure dont la couleur est aussi agréable que le lustre en est parfait; dont l'éclat rayonne vigoureusement aux rayons du soleil, ou bien se reflète avec douceur suivant les accidents de lumière! Tantôt ce seront des cheveux blonds, dont l'or, moins éblouissant à la racine, y prendra la couleur du rayon de miel ; tantôt ce sera un noir de jais, qui le disputera aux nuances azurées de la gorge du pigeon. »

Le conteur latin a raison dans son esthétique naïve, et rendons-lui grâces d'un éclectisme qui lui fait apprécier également les crinières d'or et les crinières sombres. Il n'en est pas malheureusement ainsi en général.

La lutte des Brunes et des Blondes : tel pourrait être le titre d'un poème épique pour un galant poète qui s'intéresserait à la femme et à sa beauté. Cette lutte a commencé avec la coquetterie, donc avec la femme; elle s'est poursuivie à travers les siècles jusqu'à nous, elle durera autant que l'humanité. Tous les peuples ont pris parti dans ce débat, et la voix nombreuse des historiens, des poètes, des philosophes même, exalte tour à tour ou la brune Junon ou la blonde Vénus.

Mais il faut bien le reconnaître, — et que les beautés brunes nous pardonnent, — c'est Vénus qui l'emporte hautement. Et si nous disons Vénus, c'est par pure tradition, car dans des milieux très savants, en Allemagne, on s'est efforcé de prouver que la légende est fausse et que Vénus naquit avec une chevelure couleur aile de corbeau. La brune a peu d'adorateurs, du moins en littérature. Les cheveux

noirs donnent à la femme plus de majesté que de grâce, ils marquent les traits avec plus d'énergie, ils ont un caractère un peu viril et sauvage ; aussi le conteur les réserve-t-il pour les héroïnes fatales, pour les Dalilas, rivales et dominatrices de l'homme, pour les Médées tragiques et les ténébreuses sorcières d'amour. Confondant la grâce et la beauté, ils font de la couleur dorée une condition de vénusté. Aussi ne sommes-nous pas étonnés d'entendre le moine Drogon nous dire de sainte Godelive : « Elle était d'une remarquable élégance et d'une beauté admirable qui plaisait à tous les yeux; la seule critique injurieuse qu'on pût lui adresser, c'est qu'elle avait les cheveux et les sourcils noirs; » ni d'apprendre que la belle-mère de Godelive disait à son fils : « Qu'avais-tu besoin d'aller chercher sur une terre étrangère et d'amener ici cette noire corneille? »

Pour la blonde, au contraire, sont réservées les épithètes les plus louangeuses et les plus rares. La nature elle-même semble avoir réservé l'or de sa palette pour ses spectacles les plus merveilleux. Le poète n'a que l'embarras du choix parmi les comparaisons qui s'offrent à lui. La chevelure est rutilante comme le soleil dans son midi, jaune comme le couchant d'un soir d'été; elle aura les nuances attendries de l'aurore lorsque d'un doigt curieux elle écarte les voiles d'azur, elle aura le jaune profond et riche d'un champ de blé qu'incline une brise légère, ou la teinte délicate qu'un rayon de lune laisse glisser sur le sein gonflé de la mer.

Il convient de ne pas aller contre la vérité; si les cheveux noirs accompagnent superbement une car-

nation unie et mate, s'ils font ressortir un teint chaud, des yeux profonds et des lèvres d'écarlate, ils sont cependant monochromes. Le blond, au contraire, a toutes les nuances, depuis les plus violentes jusqu'aux plus exquises. Ardent, il a les reflets orgueilleux du cuivre, il égale la pourpre en richesse sonore ; doré, il va du jaune éclatant aux nuances passées des feuilles mortes, il est suave et discret comme les couleurs de ces mousses qui se flétrissent à l'ombre parfumée des fleurs ; cendré, il a l'aspect lumineux, transparent, fluide d'un soleil qui monterait derrière des voiles de gaze. Et comme il accompagne délicieusement le teint de la femme, comme son opposition savante donne toute leur valeur à une peau blanche et fine comme les lis, à la fleur vermeille des lèvres, au bleu tendre et profond du regard !



Aussi tous les artistes et tous les amants ont-ils aimé les blondes, et quand les poètes ont voulu réaliser leur idéal de beauté, ils ont vu du fond de leur rêve s'avancer de blondes figures. Ils les ont chantées avec une pieuse ardeur.

Le vieil Homère appelle Vénus la déesse d'or, les Grâces avaient des cheveux de soleil ; et ce sont de fauves cheveux que la Cassandre d'Euripide tord de désespoir, lorsqu'elle entend ses frères rire de ses prédictions. L'amie de Tibulle, la Cynthie

du tendre Properce, la Phyllis, la Chloé du voluptueux Horace, la Lydie de Gallus étaient blondes.

Et ce goût passionné ne disparut pas avec l'Empire romain. L'idéal est resté le même à travers les siècles ; écoutons Rabelais nous dire dans « la Louange des Femmes » :

Femmes de qui les cheveux blonds
Soit trouvez courts ou pendants longs
Servent à l'amoureuse ruse
Comme les serpents de Méduse...

et de Vauzelle, dans « le Blason des cheveux » :

Cheveux dorez, rayon de chaud soleil
Si très luisantz qu'ils font esblouyr l'œil
Qui les regarde et les voit coulourez
Non pas d'or fin, mais, encore mieulx dorez
De je ne scay quelle couleur divine
Qui luyt en eux et qui les illumine
D'une clarté diverse et dyaphane,
Qui n'appartient à ung regard profane.

Et tous les poètes de la Pléiade, Remi-Belleau, du Bellay, du Bartas, le sévère Agrippa d'Aubigné lui-même, tous chantent comme par le passé la Vénus blonde. Ronsard émeut pour sa muse d'or sa lyre savoureuse :

Quand au matin ma Déesse s'habille
D'un riche or crespé ombrageant ses talons,
Et les filets de ses beaux cheveux blons
En cent façons, en onde et en tortille,

Je l'a compare à l'écumière fille (Vénus-Aphrodite)
Qui or' peignant les siens brunement longs
Or' les frisant en mille crespillons
Passoit la mer portée en sa coquille.

Il n'est pas jusqu'au tendre Villon qui ne donne sa note mélancolique :

Qu'est devenu ce font poli,
Ces cheveux blonds, sourcils veloutis
Grand entre-œil, le regard joli
Dont prenoye les plus subtils

L'idée n'a pas varié dans l'âme humaine, et voici les modernes disciples des antiques.

Alfred de Musset, quand il cherche dans le peuple la beauté symbolique, nous dit :

Mimi Pinson est une blonde,
Une blonde que l'on connaît.
Elle n'a qu'une robe au monde
Landerirette !
Et qu'un bonnet.

Le pur Alfred de Vigny évoque ainsi la romantique Éloa :

Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
Ses cheveux, partagés comme des gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes,
Comme on voit la comète errante dans les cieux
Fondre au sein de la nuit ses rayons gracieux.

Victor Hugo, quand il veut peindre la Femme,

l'Ève ancestrale en qui se résument toute grâce et toute beauté, écrit :

> Ève offrait au ciel bleu la sainte nudité ;
> Ève blonde admirait l'aube, sa sœur vermeille.

Ainsi toujours nous voyons, à travers les littératures les plus diverses, passer aux lointains du rêve le cortège des héroïnes blondes.

Ce sont toutes les Déesses antiques : Cérès qui mêle ses cheveux aux épis dorés que soulèvent ses mains, et Aphrodite au regard d'azur, dont la crinière jaune s'épuise dans le vent et dont la vue enchante le monde. Ici, Phryné d'un geste divin dénoue sa tunique et laisse rouler l'or de ses cheveux sur ses seins frémissants; plus près de nous, passent la Béatrice du Dante aux yeux chargés de rêve et la Laure de Pétrarque. Sur le balcon d'amour, Juliette enlace Roméo, et la brise caressante qui joue entre ses boucles ramène sur ses yeux un voile doré pour lui cacher l'aurore néfaste. La blonde Desdémone accueille d'un cœur fervent le héros maure: et près des tours d'Elseneur, sur le fleuve limpide qui se moire aux flammes du couchant, la chevelure d'Ophélie semble un rayon de soleil abîmé dans les flots.

Parmi les brumes du Walhalla les fauves déesses du nord interrogent Wotan soucieux. Au rivage désolé où il vient d'atterrir, la blonde Iseult meurt sur le cadavre de son amant; dans son étroit jardin Marguerite cache la rougeur de ses souvenirs sous les plis dorés de ses cheveux d'ambre.

Et toutes ces héroïnes diverses, toutes ces amantes

adorées sont la femme essentielle du rêve. Elles ont le charme qui attache et qui retient, la grâce timide qui amollit le cœur, la faiblesse qui enchaîne.

* * *

Mais quoi, parmi tant de siècles, parmi tant de peuples divers et tant de littératures différentes, les brunes sont-elles tout à fait oubliées ? Qu'elles se rassurent ! Elles ont aussi leurs adorateurs passionnés, elles ont aussi leur guirlande poétique, moins nombreuse, il est vrai, que celle des blondes, mais précieuse cependant. Le Cantique des Cantiques chante les brunes filles de Judée :

« O filles de Jérusalem ! Je suis brune et de bonne grâce, comme les tentes de Kédar et comme les pavillons de Salomon. Le soleil m'a brunie en me regardant. »

Si les Grâces sont blondes, les Muses sont brunes, et Andromède dans l'île des Cyclades cachait la blancheur de ses mains dans les boucles sombres de ses cheveux dénoués.

Comme les blondes, les brunes ont leurs héroïnes et leurs amantes fameuses.

La superbe Cléopâtre, l'amante de César et d'Antoine, aimait à s'entourer d'esclaves blonds dont le cercle lumineux faisait valoir l'éclat de sa beauté sombre ; et la Grande Sappho, et l'Éléonore de Parny, et la Camille d'André Chénier attestent le pouvoir et la splendeur des teintes nocturnes.

Que les brunes se glorifient aussi de savoir qu'à Rome la couleur noire était celle des femmes honnêtes et que, d'après la loi, les courtisanes devaient

porter des cheveux jaunes ou bleus. Aussi Messaline, lorsqu'elle quittait à la nuit le palais impérial pour aller s'offrir à prix d'or aux passants de Suburre, avait-elle soin de cacher ses cheveux noirs sous une perruque fauve.

Qu'elles sachent aussi que la science vient à leur secours et leur donne de nouvelles qualités.

*
* *

Le congrès anthropologique tenu à Iéna en 1876 nous apprend que les yeux bleus chargés de rêve ne sont dus qu'à la constitution plus faible des blondes comparées aux brunes. Si les paysans ont en Allemagne des yeux d'un bleu plus clair et les cheveux plus blonds que les habitants des villes, cela tient, dit un savant, à l'insuffisance d'alimentation des habitants des campagnes. Le type brun a une vitalité supérieure au type blond. Dans les unions, c'est le brun qui prédomine chez les enfants; et si les ténors et les soprani sont des blonds aux yeux bleus, les contralti et les basses sont des bruns aux yeux noirs.

Mais, il faut bien le reconnaître, les blondes ont la suprématie du rêve à toutes les époques. Les brunes écoutent les éloges que l'on adresse à leurs rivales, elles y souscrivent même parfois avec une bonne grâce charmante, mais elles gardent un fin sourire d'ironie et de contentement, car elles ont d'intimes revanches et des triomphes qui, pour être moins éclatants, n'en sont pas moins aimables.

Une pareille unanimité de louanges en faveur des blondes devait cependant de bonne heure in-

citer la coquette à chercher les moyens d'acquérir, si elle ne la possédait pas, une beauté qui remportait tous les suffrages. Aussi voyons-nous, dès l'antiquité, la femme accorder à sa coiffure une importance capitale, et appeler les artifices à son secours pour modifier plus ou moins heureusement la nature.

L'art de la coquetterie n'est jamais en défaut quand la femme l'invoque. Il est toujours prêt à satisfaire ses moindres désirs, à les exagérer même. Ici encore il aide la femme, et lui offre tour à tour les teintures, les poudres, les perruques pour accommoder ses cheveux suivant la fantaisie et la mode du jour.

L'époque moderne a perfectionné l'art de la teinture, mais il se retrouve dans l'antiquité à l'état primitif. Martial, parlant à un élégant de son époque, lui dit :

« Tes cheveux teints veulent mentir la jeunesse, Lentinus, toi qui, cygne naguère, t'es changé si vite en corbeau. »

Et Properce nous apprend que les Romains avaient emprunté cette coutume aux peuples de Bretagne :

« Et maintenant, insensée, tu t'amuses à imiter les Bretons sordides, tu donnes à ta chevelure peinte un éclat emprunté! »

Tertullien s'élève, au IIIe siècle de notre ère, contre les coquettes qui ne savent pas souffrir la nature :

« Je vois des femmes, dit-il, donner à leurs cheveux la couleur du safran; honteuses de leur origine et regrettant de ne pas être nées Germaines ou

Gauloises, elles croient changer de patrie en changeant de chevelure; mais c'est pour elles un fâcheux présage que ces chevelures flamboyantes; ce qu'elles considèrent comme un ornement n'est qu'une souillure pour elles. »

Les procédés étaient assez primitifs : on employait le brou de noix ou une pommade à la pelure bouillie de poireaux, et, pour se teindre les cils et les sourcils, on avait au temps de Jérémie et d'Ézéchiel l'antimoine, au temps d'Ovide la sépia et, d'après Pline, des œufs de fourmis brûlés et broyés. Martial conseille à une vieille dame qui voulait rajeunir ses cheveux blanchis par les ans les « Boules de Mattiac » *Mattiacæ Pilæ* — quelle pouvait bien être la nature de ces boules tinctoriales, on ne le saurait dire et il est peu probable que le secret en soit jamais retrouvé. Sans doute avaient-elles quelque analogie avec ces drogues dont Pline nous a laissé la recette pour obtenir une couleur d'ébène; en voici une fournie par ledit Pline :


La teinture. — Grèce.

« Prenez un setier de sangsues et deux setiers de vinaigre pur; battez le tout, puis placez-le dans un vase en plomb, où vous le laisserez fermenter pen-

dant soixante jours. Au bout de ce temps, frottez-vous-en les cheveux, au soleil ils deviendront d'un noir magnifique. »

Oh ! cette purée de sangsues au vinaigre ! — Décidément les femmes de l'antiquité avaient le cœur solide !

Ovide vante le suc des *Herbes* de la Germanie pour rendre aux cheveux blancs leur couleur naturelle, et Martial parle encore du savon caustique des Teutons pour donner à la chevelure un aspect rutilant. Probablement ce savon caustique agissait-il à la façon de l'eau oxygénée par décoloration.

* * *

Si nous abandonnons les Grecques et les Romaines, nous voyons qu'à une époque encore barbare, toute de bouleversements et de luttes, la coquetterie n'a pas perdu ses droits et que les premières Gauloises employaient, pour changer la teinte de leurs cheveux, une pommade — le suint — dont la seule odeur ferait tomber en pâmoison une élégante d'aujourd'hui.

Mais c'est surtout au moyen âge que l'art de la teinture prit toute son importance. A cette époque il faut être blonde pour être belle. Les écrivains inventent le verbe « blondoyer », devenir blond, et toutes les femmes s'efforcent de ressembler au portrait de Vénus que nous a tracé Jehan Lemaire dans les *Illustrations de la Gaule et singularités de Troye* :

« Or nota Pâris, tout à loisir, la resplendeur de ses tresses dorées, longues et espesses, dont les

flocquons espars sans ordre çà et là, donnaient merveilleuse décoration au chef et aux espaules éburnines... considéra l'arcure de ses sourcils noirs, la resplendeur admirable et l'attrait amoureux et pénétratif de ses yeux verts. »

C'est l'époque où Philippe le Bon institue son ordre de Toison d'or en l'honneur d'une de ses plus chères maîtresses. Les vieilles recettes romaines sont recherchées et employées ; de nouvelles sont inventées et l'alchimiste, dans son officine sombre, ne dédaigne pas d'utiliser les loisirs que lui laisse la recherche de la pierre philosophale à la préparation de mixtures profanes exclusivement réservées au maintien de la beauté des femmes.

Aussi Martin Franc peut-il écrire dans le *Champion des dames* :

> Il n'est rien que femme n'eschive !
> Ne voy-tu, comme de lessive,
> Ses cheveux noirs comme corneille
> Blondist, et sa couleur nayve
> En oste, et nous semble merveille.

Et maître Guillaume Coquillart nous apprend que les femmes n'étaient pas les seules à employer les artifices de la teinture, mais que les hommes ne dédaignaient pas alors de les suivre sur le chemin de la coquetterie :

> Tant aux jours ouvriers qu'à la feste,
> A Paris un tas de béjeaunes
> Lavent trois fois le jour leur teste
> Afin qu'ils aient les cheveulx jaunes.

Mais c'est surtout à Venise, au XVIe siècle, que

l'art de la teinture nous semble avoir atteint son apogée, à Venise, l'opulente, l'indolente et la voluptueuse,

Et qui laisse à demi sur son front orgueilleux
En longues tresses d'or tomber ses longs cheveux,

selon l'expression de notre cher Alfred de Musset. Le blond vénitien a, en effet, acquis une renommée universelle; nous l'admirons dans les tableaux du Véronèse et du Titien qui a rendu mieux que personne l'agitation mondaine, le frémissement de la chair et les admirables chevelures blondes des patriciennes à la gorge blanche et opulente, aux lèvres sensuelles et aux grands yeux avides de plaisir.

Nous admirons les modèles de ces illustres peintres et plus d'une femme, tout bas, se met à envier le somptueux éclat de leur chevelure aux chauds reflets, aux éclats de casque d'airain. Les voyageurs qui, sur la foi de ces peintres, chercheraient à Venise les blondes sœurs des héroïques portraits du Titien, seraient grandement déçus. Ils rencontreraient peut-être dans les milieux populaires quelque jolie fille dont les cheveux d'or croulent parfois sur le châle, mais la rencontre serait plutôt rare, et l'artiste peut se demander avec anxiété, tant les châtaines et les brunes dominent, si la race a changé ou si, par suite du lent croisement qui s'est fait avec les Autrichiens qui si longtemps dominèrent dans la ville des Doges, des types d'un caractère tout nouveau n'ont point remplacé ceux qui furent immortalisés par les grands peintres de l'école Vénitienne.

C'est donc dans le passé, au milieu du XVIᵉ siècle, qu'il nous faut revenir pour constater la splendeur de l'admirable Venise. La vie alors y est fastueuse, ardente et passionnée, les palais de marbre regorgent de richesses. Venise est la reine de l'Adriatique; elle semble se dresser dans une lourde robe de brocart chargée de dentelles, de pierreries et d'or. Les fêtes se succèdent toujours plus splendides ; les artistes de tous pays consacrent leur talent à la gloire de la noble Cité et, ainsi que dans la Grèce antique, le culte de la beauté semble avoir réuni les plus larges et les plus éclatants de ses autels dans la ville des canaux et des gondoles.

Les voyageurs, les ambassadeurs de toutes nations sont éblouis d'une telle magnificence ; partout ils s'en vont répandre sur le monde leur enthousiasme de ce qu'ils ont vu et décrire par eux-mêmes les incomparables déesses, les reines de beauté qu'ont encensées les poètes. Ce sont les Béatrix d'Este, Jeanne d'Aragon, Lucrèce Borgia et tant d'autres, vers qui l'Italie laisse monter un hymne d'amour; elles sont blondes et leur grâce en est plus charmante, leur beauté plus célèbre dans sa rareté; elles sont les souveraines de la mode, et toutes les coquettes de l'Italie cherchent à les imiter dans leurs parures. C'est à qui s'efforcera, parmi les femmes de ce temps, à devenir blonde comme ces souveraines, Parangon de beauté, afin de réunir autour de soi une cour d'amour composée d'artistes et de poètes dignes d'exalter leurs passions.

C'est pourquoi elles appellent l'art au secours de leurs rêves, et bientôt Venise et toute l'Italie ne voient

plus que des chevelures fauves, des ondulations de métal et des nuques frisottées et dorées dans toutes les gammes de la blondeur.

Les femmes n'épargnaient aucun soin pour donner à leurs cheveux la couleur et l'éclat requis; les chroniqueurs du temps nous racontent la manière dont les Vénitiennes se teignaient, et quelques-uns nous ont conservé les principales recettes qu'inventa leur aimable génie.

« Elles s'exposaient au soleil, vêtues de toile légère, sur les toits de leur demeure ou plutôt sur ces terrasses de bois appelées « altane ». Un cercle ou chapeau de paille très fine nommé « solana », au travers duquel passaient les cheveux, entourait leur tête afin de protéger la blancheur de leur teint et elles se mouillaient la chevelure avec une petite éponge attachée au bout d'un fuseau, nous dit Vicellio, le propre fils du Titien, qui écrivit sur les habitudes, les costumes et les usages des Vénitiennes de son temps. Elles passaient ainsi de longues heures à préparer leur beauté, et les jours où le soleil ne se montrait pas, c'est devant la chaleur du foyer qu'elles étendaient leurs nattes, afin d'opérer la transformation désirée. »

Les docteurs ne dédaignaient pas de donner à leurs riches clientes les recettes les plus récentes et les plus merveilleuses, et le docteur Marinello, de Modène, qui publia au milieu du XVI[e] siècle son fameux ouvrage : *Gli ornamenti delle donne*, devint, selon l'expression d'Armand Baschet, le grand prêtre du blond chez les Vénitiennes.

Nous comprenons ainsi pourquoi tous les artistes

de Venise ont casqué les femmes qu'ils ont portraicturées d'admirables cheveux roux. Cette mode se répandit dans tout le monde civilisé; elle atteignit la France, les contrées germaniques et il n'est pas jusqu'à la sombre et brune Espagne qui n'ait été convertie à l'usage de la teinture. Nous n'en voulons pour preuve qu'une tragi-comédie imprimée à Burgos au commencement du XVI[e] siècle, qui met en scène un personnage, sorte de marchande à la toilette, parfumeuse, brodeuse, vendeuse de poudre sympathique qui distribue partout autour d'elle de la poudre à blondir composée d'un mélange de sarment, de feuilles de frêne, d'ergot de seigle, de marrube, de sel de nitre, d'alun, de mille feuilles et de nombre d'autres substances qu'il serait oiseux d'analyser ici. Il convient de féliciter l'Espagne d'avoir si rapidement renoncé à ces artifices, qui convenaient si mal au type hautement coloré de ses beautés féminines.

En France, l'art de la teinture n'a jamais perdu sérieusement ses droits, et nos contemporaines sont encore les descendantes de ces Gauloises qui enseignèrent aux beautés romaines les recettes de tous les fards et de tous les produits tinctoriaux. Nous voyons encore chaque jour, plus ou moins loin de nous, quelque fastueuse reine de la mode changer tout à coup, par pur caprice ou par goût, la couleur de sa chevelure, et un feuilletoniste du second Empire nous parle des fantaisies de la courtisane Cora Pearl, qui n'offrent d'ailleurs pas une notable différence avec celles de beaucoup de nos contemporaines.

« Il y a deux ans, écrivait le chroniqueur, vers 1867, l'idée vint à Cora de vouloir être blonde, mais blonde comme on ne l'était qu'au temps où Véronèse et le Tintoret peignaient des Vénitiennes. Cora eut recours à tous les procédés, usa du *golden water* en quantité et fit passer courageusement sa tête par toutes les teintes du blond, depuis la nuance du vin de champagne jusqu'à celle de la peau de lion frappée d'un rayon de soleil couchant. Tout Paris qui l'avait connue châtaine la veille la remercia du spectacle que lui donnait cette nouveauté. Un peu plus tard, elle força la nuance et arriva à la couleur d'une carotte passée au feu. »

Aujourd'hui, comme autrefois, les dames ne dédaignent pas d'emprunter l'éclat de leur chevelure aux mixtures les plus diverses, depuis la poudre de henné jusqu'aux préparations faites à l'eau oxygénée, découverte faite il y a plus de vingt ans par le coiffeur Hugot. L'observateur patient qui verrait entrer certaines femmes mystérieuses, châtaines ou brunes, dans l'étrange magasin de modes ou d'antiquités qui ne décèle en rien la présence d'un coiffeur, pourrait les voir ressortir quelques heures plus tard arborant des chevelures éclatantes qu'elles étaient venues faire rajeunir ou transformer.

*
* *

Pendant de longues années en France, la teinture fut mise en échec par la poudre. La poudre, toutefois, ne pouvait être considérée comme une innovation vraiment moderne, car nous la retrouvons dans la plus haute antiquité.

D'après Josèphe, les femmes en Judée se servaient de poudre d'or. « Est-ce l'or, Gentia, qui a doré tes blonds cheveux? » dit un fragment du poète Gallus. L'histoire nous apprend, d'autre part, que Poppée se coiffait à la poudre d'or ainsi que Lucius Vérus, gendre de Marc-Aurèle, et aussi l'empereur Gallien.

Cependant, dans l'antiquité, l'emploi de la poudre est assez peu fréquent; il faut arriver vraiment au XVIe siècle pour constater sa vulgarisation. Ce furent des religieuses qui eurent, si nous en croyons le journal de l'Estoile, le profane honneur de lancer la poudre à cheveux. On nous raconte en effet qu'en 1593 quelques femmes renfermées dans un couvent remplacèrent par une poudre blanche les cendres de la pénitence dont elles devaient se couvrir la tête. Elles ne pensaient certes pas à mal, mais dès que le public les vit ainsi poudrées et frisées à une de leurs sorties du couvent, cette fantaisie mystique fut fort appréciée et il n'en fallut pas davantage pour que la mode s'en emparât.

Sous Louis XIII, la poudre rousse domina. Saint-Simon nous dit que le duc de Bourgogne, l'austère disciple de Fénélon, se mettait de la poudre pour s'accommoder la chevelure. Ce n'était encore là qu'un usage accidentel. Ce ne fut réellement que sous le règne de Louis XV que cette mode se généralisa et passa de la Cour à la ville.

« On y avait longtemps répugné, écrit un contemporain dans ses *Souvenirs;* on avait repoussé cette invention frivole avec autant d'opiniâtreté que si c'eût été utile découverte. »

Toutefois, malgré les oppositions, les critiques et les épigrammes, la poudre gagna hâtivement du terrain et bientôt on ne vit plus de femmes qui se montrassent soit à la promenade, soit au théâtre, soit à la Cour, sans avoir ce que l'on nommait alors un œil de poudre sur l'édifice de ses cheveux. C'est alors que lady Montague pouvait dire, non sans quelque sévérité, en parlant des Parisiennes : « Leurs cheveux ressemblent à de la laine blanche et avec leur visage couleur de feu elles n'ont pas même figure humaine. On les prendrait à vrai dire pour des moutons écorchés. »

Pendant un demi-siècle, la poudre conserva sa splendeur; elle résista même pendant quelque temps à la Révolution, qui vit tomber beaucoup de têtes poudrées dans le panier du bourreau. Au moment du Directoire, la mode changea; la poudre fut abandonnée et lorsqu'en 1860 Eugénie de Montijo parut à un bal des Tuileries avec les cheveux poudrés d'or, cette fantaisie impériale ne put parvenir à redonner à la poudre sa vogue passée. Elle est à peu près oubliée aujourd'hui, bien que quelques dames sur le retour en usent habilement pour harmoniser la grisaille un peu rude de leurs cheveux blanchissants. Peut-être la mode n'attend-elle pour reparaître avec furie que le caprice de nos élégantes.

*
* *

Mais ce n'est pas seulement à la teinture et à la poudre que les belles ont demandé secours. Ces artifices peuvent donner à la chevelure un éclat nouveau, une richesse de tons inconnus, ils ne peuvent

lui donner une de ses premières qualités : l'opulence. L'abondance est en effet un des mérites principaux de la chevelure; avoir la tête dégarnie est chose humiliante et le grave Isaïe, pour ramener au bien les filles de Sion, les menace en leur disant : « Le Seigneur épilera votre nuque! »

Ici encore l'artifice vient en aide à la beauté, et la femme a recours aux faux cheveux, aux tours, aux tresses étrangères, aux perruques. C'est toujours l'antiquité qui lui montre la voie. Lesbos, l'île sacrée des amours et de la volupté, était renommée pour la finesse et la beauté de ses perruques. Domitien est représenté sur ses médailles avec une perruque frisée. Ovide, Martial, Apulée nous montrent que cet usage était fort répandu à Rome, et le farouche Tertullien s'écrie : « Rougissez au moins de mettre sur une tête sanctifiée par le baptême les dépouilles de quelque misérable mort dans les débauches, de quelque scélérat qui a péri sur l'échafaud! » Mais que peut une voix sévère contre les puissances de la mode? Elle ne peut empêcher les belles Romaines de continuer à dépouiller les Gauloises de leur fauve toison. Plus tard, après la chute de l'Empire, les femmes gauloises empruntent


Perruques romaines.

aux vaincues leurs artifices de toilette et augmentent leur chevelure avec le « gléricule ».

La perruque — et par perruque il faut entendre non seulement la chevelure complète, mais aussi les tresses, les tours, tous les cheveux ajoutés — conserve sa vogue à travers les siècles.

Sous Charles VI et Charles VII, des prêtres font la guerre aux cheveux faux qui tombent sur les yeux, cachent les oreilles et les épaules.

Sous François Ier, un écrivain fait des remontrances charitables aux dames et demoiselles de France sur leurs ornements et les adjure de renoncer à leurs « tortillons de cheveux ».

Un ambassadeur vénitien écrit : « L'arrangement des cheveux est tout autre qu'en Italie : elles se servent de cercles de fer ou arcelets et de tampons sur lesquels sont tirés les cheveux pour donner plus de largeur au front. » Marguerite de Valois, qui donnait le ton de la mode, avait des cheveux noirs, mais elle s'amusa souvent à charger sa tête de faux cheveux blonds et l'on assure même qu'elle prenait à son service des pages blonds et que de temps en temps elle les faisait tondre pour prendre leurs cheveux.

Et voici la note mélancolique avec le rapport de l'exécution de la merveilleuse Marie Stuart : « Et aussy tost l'exécuteur prit la teste et la leva, la montrant au peuple, disant selon la coutume : God save the Queen ! — Comme il l'eust élevée, ceste teste tomba soudainement de ses mains, pour ce qu'il ne l'avait prise que par la peau de ses cheveux faux... Sa teste était nue de cheveux devant et derrière et

rasée exprès... et, en chaque costé, petits cheveux gris, mais non pas beaucoup. »

La reine infortunée avait voulu se parer pour marcher à la mort et elle n'avait pas abandonné, dans cette toilette suprême, la perruque habituelle.

* * *

La vogue de la perruque va en croissant jusqu'au siècle de Louis XIV où elle atteint son apogée. « Le discours de la mode » nous dit en 1615 :

Une dame ne peut jamais être prisée
Si sa perruque n'est mignonnement frisée,
Si elle n'a son chef de poudre parfumé
Et un millier de nœuds, qui ça et là semé
Par quatre, cinq ou six rangs ou bien davantage,
Comme sa chevelure a plus ou moins d'étage.

Vers 1680 un poète peut écrire, tant s'est généralisé l'usage de la perruque :

On ne distingue plus nos dames
D'avec le commun des femmes,
Dès qu'une personne d'honneur
Prend quelque jupe de couleur,
Ou dès qu'elle change de mode,
Enfin dès qu'elle s'accomode
Dedans un estat éclatant,
Une bourgeoise en fait autant;
Elle s'ornera de panaches
Et s'appliquera des moustaches (1),
Des postiches, des faux cheveux,
Des tours, des tresses et des nœuds,
Des coëffes demi-blanche ou jaune
Où les toiles entrent par aune.

(1) Les moustaches étaient des cheveux qui pendaient le long des joues jusque sur le col.

Sous Louis XIV, l'emploi de la perruque devient général pour les hommes et, par la dignité qu'il donne à la figure humaine, s'allie bien avec la pompe raide du grand siècle. Le roi donne l'exemple et tous de l'imiter. Loret célèbre la perruque dorée que portait le roi à la représentation du 7 février 1662 :

Mais surtout furent admirés
De son chef les cheveux dorés
Agencés d'une main habile
Et d'une façon si subtile
Que jusqu'à présent nul mortel
N'avait admiré rien de tel.
Notre cher porte-diadème
Les prisa fort, dit-on, lui-même,
Et tous les gens de qualité
Estant près de sa majesté.

Le célèbre Binette s'écrie qu'il tondrait avec plaisir toutes les têtes du royaume pour parer celle du Grand Roi et Molière fait dire au Misanthrope :

Vous vous êtes rendue avec [tout le beau monde
Au mérite éclatant de sa per- [ruque blonde.


Perruque au XVIIe siècle.

Les variétés de perruques sont infinies, il nous suffira de citer les perruques au front de fer, aux nids de pie, à la rhinocéros, à la cabriolet, à l'oiseau royal, à la comète, à la lunatique, à l'envieux, à l'inconstant... pour donner une idée des noms singuliers dont on les affublait alors.

Les femmes ont l'« hurluberlu » ou la perruque aux cheveux coupés d'étage en étage et bouclés en grosses boucles, les « paresseuses » qui sont des perruques ou cadenettes dont les belles se paraient à leur petit lever. Il y a les perruques à « la Ninon » aux cheveux courts et bouclés, séparés par une raie faite avec soin sur le devant de la tête et à demi cachée sur la nuque par des voiles de gaze blanche ; et M. de la Sablière pourra écrire avec galanterie :



La grande marée du système pileux.

Souvent la belle Iris d'une tresse dorée
Couvre le brun de ses cheveux...
Est-elle brune, est-elle blonde ?
Rien ne l'égale dans ce monde,
Rien n'égale aussi mon amour
Et, sans être inconstant, j'ai la bonne fortune
D'être amant en un même jour
Et d'une belle blonde et d'une belle brune.

Il y a enfin la coiffure « Loge d'opéra », celle qui fut désignée « la grande marée du système pileux » et qui atteint au moins un demi-mètre de hauteur, qui exige une carcasse en fil de fer, des

bandes de mousseline, des rubans, des perles, des fleurs, des aigrettes sans nombre, la coiffure à guirlandes dont un satirique peut dire :

Une palissade de fer
Soutient la superbe structure
Des hauts rayons d'une coiffure.
Tel, au temps de calme sur mer
Un vaisseau porte sa mâture.

Mais pour peu que la femme remue, le bâtiment tremble et menace ruine; aussi, souvent la coquette, qui s'est fait accommoder la veille, passe la nuit sur une chaise pour ne pas ruiner l'édifice et, ne trouvant pas de carrosse assez haut pour elle, est obligée de se tenir à genoux sur les coussins.

Sous Marie-Antoinette, on a la perruque à la « Quesaco » et le « Pouff au sentiment » où la multitude d'objets qui entrent dans sa composition devait se rapporter à ce qu'on aimait le mieux. « Ainsi le pouff de la duchesse de Chartres avait tout le mérite d'une biographie. Au fond se voyait une femme assise tenant un nourrisson, pour figurer le duc de Valois et sa nourrice. A droite un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse ; à gauche, un négrillon, image de son serviteur favori. Le reste était étoffé de cheveux du duc, son mari, du duc de Penthièvre, son père, et du duc d'Orléans, son beau-père. »

*
* *

Toutes ces folies passent avec la Révolution, mais sous le Directoire on se prend d'amour pour l'antiquité; on porte des perruques grecques et romaines

« à la victime » ou à « la Titus » qui affectaient la prétention alors d'être en harmonie avec la toilette, ce qui exigeait un véritable magasin de perruques. C'est ainsi que Mme Lepelletier de Saint-Fargeau reçut douze perruques blondes dans sa corbeille de mariage et nous savons que Mme Tallien en eut jusqu'à trente à 25 louis pièce. En adoptant les cheveux courts et la coiffure à la Titus, on se couvre la tête de postiches, de cache-folie et de tortillons, alors Despréaux peut chansonner :

Grâce à la mode
On n'a plus d'cheveux (*bis*)
Ah ! que c'est commode !
On n'a plus d'cheveux
On dit que c'est mieux.

Ainsi la Révolution, si elle a ramené la coiffure des femmes à de plus sages proportions, n'a pu les faire renoncer à l'emploi des faux cheveux. Sous l'Empire, on porte des « tours », sous Louis-Philippe, les indigents en cheveux ajoutent des papillotes au côté de leurs joues et de grosses coques montantes fichées au moyen d'un peigne par derrière. Sous le second Empire, les bandeaux Mainnier contribuent à la solidité de la coiffure et à son abondance.

Aujourd'hui comme autrefois, les coquettes continuent à vouloir réparer l'outrage des ans ou de la nature. Elles se parent toujours de dépouilles étrangères et, de temps en temps, le romancier populaire ne manque pas de nous apitoyer sur le sort de la pauvre fille que la misère réduit au sacrifice de sa dernière richesse, son opulente chevelure.

Ainsi demeurent vraies, dans leur ironie plaisante, les paroles du philosophe :

« En vérité, je vous le dis; si au jour du jugement dernier, pour paraître devant le Maître, chacun est obligé de rassembler tout ce qui fait partie de son individu, je ne sais pas, foi de Dieu, comment feront les femmes pour s'y reconnaître! »

Mais il leur sera beaucoup pardonné parce qu'elles auront aimé la beauté et qu'elles sauront peut-être séduire Dieu lui-même en dernier ressort.



Les cheveux à la Titus. — Directoire.

II

LES ARTIFICES DE LA PLASTIQUE

Ceintures. — Corsets. — Vertugadins.
Paniers. — Crinolines et Faux Appas.

CHAPITRE III

LES ARTIFICES DE LA PLASTIQUE

La plastique de la femme. — Les moyens que la coquetterie emploie pour la modifier. — La Ceinture : dans l'Antiquité, au moyen âge, de nos jours. — Le Corset : son histoire, ses origines. — Le corps en fer. — Attaques dirigées contre le corset par les médecins. — La question du corset. — Les vertugadins au XVIe siècle. — Satires et pamphlets. — Les paniers au XVIIIe siècle. — Attaques incessantes dirigées contre les paniers. — Anecdotes. — La Crinoline : sa vogue, sa chute. — Les tournures. — Les faux appas.

On peut dire que chaque âge de l'humanité a eu son idéal de beauté, différent de celui qui l'a précédé ou suivi. Et même chaque race d'individus a une vision qui s'écarte de celle de la race voisine. Il est évident que le Grec policé et subtil ne jetait pas sur l'univers le même regard que le rude Gaulois, pas plus qu'aujourd'hui le Parisien nouveau-siècle ne se plairait aux joies du nègre sauvage. Le degré de civilisation, les coutumes communes, l'art, la litté-

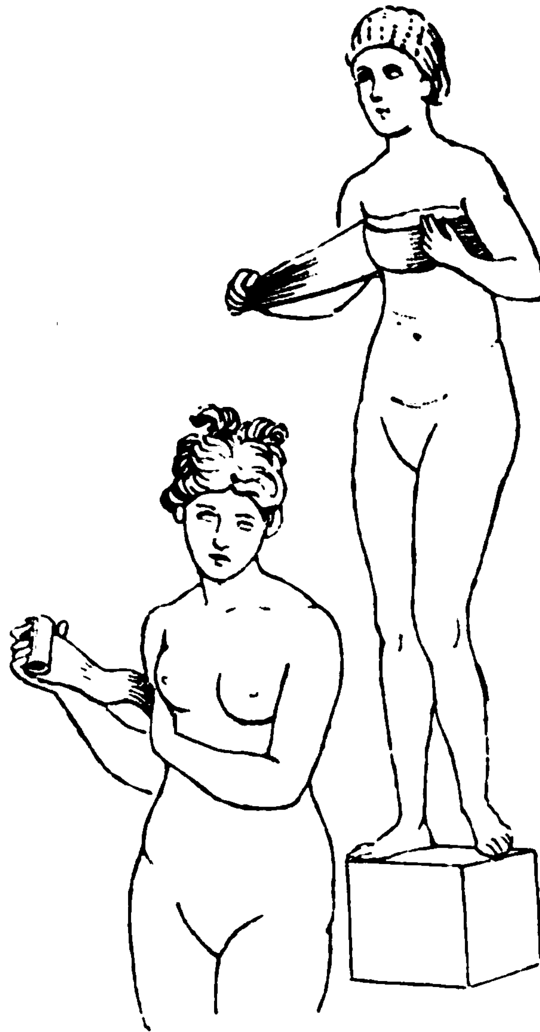
rature, imposent à une réunion d'hommes certaines règles du beau. Le philosophe dégage cette esthétique particulière dans le silence du cabinet; il invente des systèmes, énonce des propositions générales qui lui serviront à juger les œuvres d'art. La nature a, elle aussi, ses grandes lois secrètes que souvent l'homme ignore ou ne comprend pas; alors il tente des réformes ou des transformations d'après les principes qui déterminent son idéal du moment.

Quand il s'agit de la parure et du costume, les règles du beau sont essentiellement variables. La mode est changeante comme la femme, et peut-être perfide comme elle; mais c'est un tyran redoutable qui pèse également sur toutes ses sujettes, qui n'admet ni hésitations, ni refus, et cloue la rebelle au pilori du ridicule. Elle ne respecte pas même ce chef-d'œuvre vivant : le corps de la femme. Il semble cependant qu'elle devrait reculer devant ce sacrilège... Mais la Mode a toutes les audaces.

La nature a réuni dans la femme ses perfections éparses. Animez par la pensée une de ces belles statues antiques qui sont comme la forme figée de la femme naturelle idéale : vous admirerez l'harmonieuse souplesse des lignes, la sveltesse élancée du corps, son heureuse proportion. Si vous lui donnez la vie, vous trouverez que jamais la nature n'a eu de couleurs plus subtiles, plus fines et plus variées que celles dont elle s'est servie pour parer ce corps où se résume toute son eurythmie artistique.

C'est cependant cette forme splendide que la mode veut transformer selon ses fantaisies et qu'elle outrage souvent de la plus cruelle façon.

Il est vrai que toujours le corps de la femme n'aura pas la perfection du modèle proposé. Nous raisonnons ici dans le rêve. Tout autre est fréquemment la réalité, et nous comprendrions que la mode se soit attachée à trouver des moyens de réparer les fautes de la nature. Mais loin de s'inquiéter de sa seule utilité, elle a des caprices de goût incompréhensibles, et si, quelquefois, les artifices de la plastique ont aidé heureusement quelque coquette disgraciée, combien de fois ont-ils perverti les formes et péché contre la beauté. Il faut leur reprocher surtout de n'avoir pas voulu se borner à un rôle discret, mais d'avoir réclamé une place prépondérante dans la parure féminine et de s'être imposés aussi bien à celles qui en avaient besoin qu'aux autres. Ils ont ainsi souvent déterminé des modes ridicules, faussé le goût d'une époque, fait de la femme un être disgracieux ou grotesque, et l'on pourrait presque croire qu'ils n'ont été — car les femmes sont incroyablement malicieuses — qu'une perfide revanche de la consciente laideur sur la beauté.



Ceintures antiques.
La Castula.

L'esthétique générale n'a jamais beaucoup changé quand il s'agit du corps de la femme. Les artistes, qui font profession de rêver le beau, donnent toujours à leurs héroïnes à peu près la même apparence corporelle. Le goût varie dans des limites assez étroites; il adopte le plus souvent la moyenne entre une maigreur charnue et un embonpoint svelte. De tout temps on a vanté l'harmonie des lignes dont la courbe ne se brise pas ou ne se renfle pas outre mesure. Les anciens félicitaient les femmes d'être flexibles et élancées comme un jonc, et nous les remercions de nous offrir une taille étroite entre des hanches savoureuses et une poitrine altière.

Il est naturel que le désir de tromper le regard de l'homme sur ces avantages ait excité l'imagination et l'artifice de celles qui ne les possédaient pas. Aussi voyons-nous la femme s'ingénier à toute époque pour transformer les lignes et les rapprocher de l'idéal du moment. Le dieu de la mode et le génie de la ruse sont les fidèles alliés de la fille d'Eve : ils ne pouvaient l'abandonner ici, pas plus que dans ses moindres désirs. Nous serions charmés de leur empressement, — car il convient de cacher les défauts et de ne montrer à l'œil qu'un spectacle agréable, — si trop souvent ils n'avaient fait tomber la femme dans de grossiers errements.

C'est principalement sur la taille que se sont portés leurs efforts et la femme antique, là comme partout ailleurs, montra la voie à la femme moderne. Mais les anciens avaient plus que nous le respect de la nature, aussi ne voyons-nous pas les dames grecques et romaines user des engins barbares dont

trop longtemps souffrit le corps de la femme.

La Bible nous raconte que lorsque Ève connut sa nudité, elle s'entoura la taille d'une ceinture de feuillage. Nous ne voulons pas faire remonter aussi loin l'origine du corset; il nous suffira de nous arrêter à Homère.

Le poète épique nous a décrit avec son abondance coutumière la fameuse ceinture de Vénus. Il use tous les détails de son imagination et les couleurs les plus riches de sa palette pour nous peindre cette merveilleuse parure qui soutenait les reins de la déesse. Il nous montre Junon la demandant à la mère d'Eros quand elle va charmer le maître des dieux, tant son pouvoir était sûr.

Les déesses d'Homère avaient sans doute emprunté cet ornement aux simples mortelles, et nous savons que les dames antiques employaient différentes sortes de ceintures.

Il y avait la *zona* qui maintenait les plis de la robe et la tenait relevée. On la voit dans les statues où elle est souvent soutenue par des bandelettes qui, passant sur le dos et les épaules, font l'effet de bretelles.

Il y avait la *castula* qui se plaçait immédiatement sous les seins et servait à les soutenir. Au temps de la République, les Romaines joignirent à cette ceinture un ornement qui marquait la séparation de la gorge et qui était enrichi d'or, de perles et de pierreries.

A Rome on ne pouvait être vêtue avec décence sans avoir de ceinture, les satiriques donnent aux débauchés des deux sexes des vêtements flottants, et Catulle, Ovide conseillent aux femmes l'emploi

de cette bandelette qui serre la taille, soutient les seins, en augmente le volume, et efface l'épaule. L'usage en était d'ailleurs tellement répandu qu'il y avait à Rome des *strophiarii* ou marchands de ceintures. Térence, commençant ainsi la longue série des écrits satiriques contre les corsets, fait dire à Phédria dans l'*Eunuque* : « Cette fille n'a rien de commun avec les nôtres à qui leurs mères s'efforcent de baisser la taille et qu'elles contraignent de se serrer avec des bandelettes pour paraître plus élancées. »

Malgré ces reproches, il faut reconnaître que l'emploi de la ceinture antique n'avait rien de dangereux, qu'au contraire, il était utile et parfois nécessaire.

L'antiquité nous a encore laissé le souvenir d'une autre ceinture : c'est la ceinture en laine de brebis ou ceinture de virginité dont la fiancée se parait le jour de ses noces. Elle était nouée d'un nœud appelé le nœud d'Hercule, que le mari défaisait en se promettant autant d'enfants que le héros légendaire, c'est-à-dire soixante-dix. Nous n'osons conseiller aux apôtres de la repopulation de prôner à notre époque la ceinture antique.

Nous retrouverons cet ornement d'autrefois lorsque nous parlerons du corset, mais nous ne voulons pas l'abandonner sans le suivre à travers les âges jusqu'à nous. Il a perdu sa destination première qui était de maintenir le buste de la femme, de l'entourer un peu comme le pansement d'un chirurgien entoure un membre malade, mais la ceinture est restée, depuis lors, l'essentielle parure de la taille.

Les Gauloises et les Gallo-Romaines portaient des ceintures de métal dont la rudesse s'alliait à leur beauté barbare encore.

Les vêtements antiques, la tunique aux plis nombreux, ont été abandonnés; les femmes portent des robes plus étroites qui moulent leurs formes et dont la ceinture coupe par la richesse de son éclat l'uniformité de l'étoffe. Elle se compose de plaques d'or et de pierreries; celle de Judith, femme de Louis le Débonnaire, pesait, dit-on, trois livres.



Ceinture gallo-romaine.

Saint Louis défendit le port de la ceinture dorée aux femmes de mauvaise vie. L'origine de cette défense est curieuse : la reine Blanche de Castille ayant un jour reçu le baiser de paix à l'église, le rendit à une femme qui se trouvait être une prostituée.

Mais la défense qu'avait engendrée cette méprise ne fut pas observée avec rigueur et bientôt, comme avant, les courtisanes furent confondues avec les honnêtes femmes, dont ces dernières se consolèrent en disant : « Bonne Renommée vaut mieux que Ceinture dorée. » — Ah! l'origine des proverbes!

Les dames et les demoiselles de la Cour de Louis XI portaient des ceintures de soie et sous Charles VI nous voyons le « demi-ceint » ou petite écharpe qui s'enroule autour de la taille pour se nouer en rosette par devant, et la ceinture proprement dite, large ruban posé à plat sur les hanches et se nouant sur le ventre avec deux bouts pendants.

Sous Henri IV les ceintures deviennent d'une richesse extrême ; on y suspend avec des chaînes d'or des étuis, des ciseaux précieux, des bourses en velours.

Pendant le moyen âge la ceinture est un symbole de l'état ou de la condition. La veuve de Philippe Ier, duc de Bourgogne, quitta sa ceinture sur le tombeau du duc, indiquant ainsi qu'elle renonçait à la succession.

Anne de Bretagne fit de la ceinture une marque du veuvage, et les veuves pour indiquer leur état portaient une cordelière à gros nœuds, tandis que les femmes mariées portaient des ceintures enrichies d'or et de pierreries.

La ceinture antique a ainsi perdu toute son utilité, elle n'est plus qu'une parure, et elle n'abandonne pas la femme lorsque le corset vient jouer plus étroitement le rôle des bandelettes de jadis. Elle s'ajoute au corset, elle est son symbole extérieur et riche.

Sous le Directoire et le Consulat cependant, lorsqu'on se prend d'amour pour les modes romaines, la ceinture reprend son ancienne place et sa vogue.

Sous la Restauration, les élégantes portent de

larges ceintures, aux couleurs éclatantes, en soie, en crêpe chiné, en gaze.

En 1840, nous en trouvons de très longues, rappelant la robe par leur disposition. Les bouts en sont terminés par des quadrillés de velours et des effilés. Il y a les ceintures courtes en cuir de Russie ou d'Allemagne avec broderie, soutache d'or et de perles; la ceinture Médicis en velours, la ceinture « corselet », la ceinture « postillon » pour les costumes à caractère; la ceinture impératrice ou hygiénique, en tissu élastique qui, à la chaleur, prend et suit les mouvements du corps; la ceinture bébé qui entoure la taille et se noue en arrière à la façon de celle des enfants.

On le voit par cette longue énumération, la ceinture n'a pas répudié ses anciens privilèges. Il est, d'ailleurs, une ceinture à laquelle la femme ne renoncera jamais, c'est la ceinture de Vénus, et nous voudrions pouvoir dire à chaque élégante, comme disait le poète populaire à Marie-Antoinette lorsqu'elle renonça au droit appelé ceinture de la reine :

Vous renoncez, charmante souveraine,
Au plus beau de vos revenus :
Mais que vous servirait la ceinture de Reine ?
Vous avez celle de Vénus.

LES CORSETS.

La femme a été toujours ingénieuse pour conserver le plus longtemps possible, pour augmenter même les beautés que lui départit la nature. Nous avons vu que le rôle des bandelettes antiques était modeste : c'était soutenir, mais non modifier. On de-

vait inventer de bonne heure des moyens de réforme plus efficaces, car la bandelette ne peut que conserver et présenter la beauté, mais non réduire une taille trop épaisse ou comprimer une poitrine trop opulente.

Sans connaître le corset, l'antiquité n'ignorait peut-être pas l'usage du busc, comme en témoigne ce fragment du poète comique Alexis d'Athènes :

« Une jeune fille est-elle trop petite, sa stature est exhaussée par une semelle de liège. Est-elle trop grande, elle porte des sandales minces et marche la tête inclinée sur une épaule... A-t-elle peu de hanches, on lui en met de fausses qui la font passer aux yeux de tous pour callipyge. Son ventre est-il trop gros, au plastron qu'elle se met comme les acteurs de la comédie, on adapte des supports droits qui le resserrent et le repoussent en arrière. »

Et Aristophane raille dans une de ses pièces *L'homme au tilleul,* faisant ainsi allusion aux planchettes de bois qu'un élégant mettait sur sa poitrine pour maintenir sa taille.

Mais dans l'antiquité, l'action des bandes, des ceintures et du corset primitif s'exerçait sur le haut du tronc, et le thorax s'arrêtait sous le sein et laissait plus de liberté au corps. Il faut arriver au moyen âge pour deviner que se façonne peu à peu le corset, et le voir devenir un véritable instrument de torture pour le corps de la femme.

On n'a plus le respect des formes libres et harmonieuses, il faut amincir la taille jusqu'à l'invraisemblance, tandis qu'au-dessus et au-dessous déborderont poitrine et hanches. Alors la femme

ressemblera à quelque insecte monstrueux, et elle se glorifiera de sa taille de guêpe.

Pendant le moyen âge on porte des robes serrées, dessinant les formes, mais pas de corset. La « cotte-hardie » moule la taille sans la comprimer. Peu à peu cependant les robes deviennent moins fermées. Les femmes n'hésitent pas à montrer leurs bras et leur gorge nus ; c'est ainsi qu'Isabeau de Bavière portait un corsage échancré jusqu'à la ceinture, et un cordelier put écrire : « Les femmes d'estat maintenant font faire leurs robes si basses à la poitrine et si ouvertes sur les épaules qu'on voit presque leur sein et toutes leurs épaules et bien avant dans leur dos, et si éstoites par le jeu du corps qu'à peine peuvent-elles dedans respirer et souventes fois grand'douleur y souffrent pour faire le gent corps menu. » — Les belles, sans doute, pour faire ressortir l'opulence de leur poitrine se serrent et se serreront de plus en plus la taille. L'office du corset est fait par deux robes superposées, ajustées avec art, lacées par derrière, mais sans baleine, tige de bois ou plaques de fer. C'est le corsage qui est alors appelé



Le Vertugadin. — XVIe siècle.

corset, ainsi qu'en fait foi la charmante description de Clément Marot :

O mon Dieu! qu'elle estoit contente
De sa personne ce jour-là ;
Avecques la grâce qu'elle a,
Elle avait un corset
D'un fon bleu, lacé d'un lacet
Jaune, qu'elle avait faist exprès.
Elle vous avait puis après
Mancheron d'écarlate verte
Robe de pers, large et ouverte.

Il faut arriver jusqu'à Catherine de Médicis pour trouver le véritable corset à busc. Il porte alors jusqu'à la Révolution française le nom de *corps* et le mérite par sa pesanteur, sa complication, son aspect barbare qui en font une véritable cuirasse, une cuirasse « civile », suivant l'expression d'un écrivain. Les buscs sont des lames épaisses de bois ou d'ivoire, ils sont travaillés comme des objets d'art, ils sont mobiles ou fixes; les baleines succèdent aux baleines et l'on se demande avec terreur, devant ces engins de guerre, comment pouvait les porter la faiblesse d'une femme.

Le « corps » eut une vogue immense dès son apparition; il remplaça rapidement la basquine du temps de François Ier, le corsage raide avec des buscs, et c'est en vain que le satiriste, dans le *Blason des Basquines et Vertugalles*, conseillait aux dames :

Laissez ces vilaines basquines
Qui vous font laides comme quines (1).
Restez-vous comme preudes femmes
Sans plus porter ces busqs infâmes.

(1) Guenon.

La mode règne et les rimes du poète ne peuvent rien contre elle. Elle va au contraire en s'accentuant. La taille est si serrée que Henri Estienne peut parler de « l'espoitrinement des dames ». Les hommes eux-mêmes imitent la femme, Henri III et ses mignons portent un corps de baleine étranglé à la taille, et l'on emploie pour se serrer des éclisses de bois, nous dit Montaigne.

Dès lors et jusqu'à la Révolution le corset ne quittera plus la femme et les coquettes préféreront souffrir en silence que d'avouer l'incommodité de cette partie de leur costume.

Au XVII[e] siècle le corset est de règle dans les présentations à la Cour, et les dames doivent s'affubler du corps plein et baleiné du haut en bas pour être admises en présence du Roi Soleil. Mais quelle petite mort ne souffriraient-elles pas pour mériter un tel honneur?

Un écrivain du XVIII[e] siècle nous a conservé la « recette » employée à son époque pour fabriquer un corset : le corset était formé de six pièces et il exigeait : une aune de canevas, trois quarts d'aune de toile jaune de Cholet en Anjou, une demi-aune de bougran ou treillis, une demi-aune de jubaine, un quart de livre de baleines, neuf à dix aunes de lacet à la duchesse. L'ensemble devait donner un corset plus solide qu'élégant.

A l'époque de Law, on appelait un corset un assignat de cent sous, parce qu'il était signé d'un sieur Corset, préposé au soin de son émission, et les libertins, faisant un pauvre jeu de mots, disaient en le présentant aux filles galantes : « Corset pour corset. »

Il fallut la Révolution française pour balayer les corsets qui avaient résisté à tant de siècles, à tant de sévères attaques. Pendant quelques années le corps de la femme fut libéré; mais bientôt, comme la France, il retomba sous le joug de l'esclavage et l'hiver 1809-1810 vit reparaître les corsets à peu près tels qu'ils étaient avant la Révolution. Ils n'ont pas disparu depuis, et qui sait même si une nouvelle Révolution parviendrait à ruiner leur prestige?



Le tailleur pour corset.
XVIIe siècle.

Et cependant, il n'est peut-être pas une partie du costume de la femme qui ait été attaquée aussi sérieusement, et par des voix aussi autorisées.

Dès son apparition, il émeut la Faculté. Ambroise Paré, Roderic s'élèvent avec véhémence contre son emploi, démontrent les dangers qui menacent l'imprudente coquette. Mais c'est en vain que leurs arguments ont été repris, revus et augmentés d'âge en âge, en vain que le docteur sévère montre tous les maux qui peuvent résulter de l'usage du corset, tels que : aplatissement et froissement des seins, gêne de la circulation veineuse des membres supérieurs, abaissement et rapprochement des côtes in-

férieures, refoulement du diaphragme, palpitations de cœur, gastralgie, déplacement du foie, et mille autres encore; la femme se rit des prescriptions de la Faculté quand il s'agit de ce qu'elle croit être sa beauté.

Et ce n'est pas seulement les médecins qui ont



Le corset au XVIIIe siècle.

jeté l'anathème sur le corset. Louis XIV ne l'aimait pas, mais il fut plus puissant que le souverain et il lui survécut. En vain Jean-Jacques Rousseau a écrit : « Les membres doivent être au large dans leurs vêtements, rien ne doit gêner leurs mouvements, rien de trop juste, rien qui colle au corps, point de

ligatures. » Lui qui sut persuader la mère de nourrir son enfant, et qui remit à la mode les devoirs de la maternité, n'eut aucune action contre le corset.

Et Charles X ne convainquit pas les dames en leur disant : « Il n'était pas rare autrefois de trouver en France des Diane, des Vénus, des Niobé; aujourd'hui on n'y rencontre plus que des guêpes. »

A notre époque, bien que le corset ait abandonné son aspect barbare, bien qu'il se souvienne de ses origines en se contentant de mouler les formes aussi étroitement que possible sans toujours les comprimer, bien qu'il ait également abandonné son armature compliquée et pesante, il y a, comme il y eut naguère, une question du corset.

Il se forme à l'étranger des ligues pour sa suppression, la gent féminine se sépare en deux camps, les corsétistes et les non-corsétistes. Il est inutile de dire que toutes les Françaises sont dans le premier camp. Un éminent professeur de Dresde, Meinerl, apporte de graves arguments :

« La base du corps de la femme, au lieu d'être large, est devenue conique et répond à un tiraillement, à un déplacement dans les organes et leurs fonctions. Il existe donc une infériorité qui se montre dans la mauvaise circulation et dans la faiblesse nerveuse de la femme trop souvent étiolée. Il faut considérer, par exemple, que la qualité matérielle de l'ouvrière demeure très au-dessous de celle de l'homme, par les raisons que nous venons de dire. Malgré sa faiblesse musculaire physiologique, la capacité et la puissance de travail de la femme ne pourraient être toutefois contestées sans

les tares dont elle est redevable à ses pernicieuses toilettes. On peut donc croire que nos compagnes seraient aptes à tous les travaux, à toutes les fatigues, à toutes les activités physiques si la circulation du sang et la liberté des mouvements ne leur étaient pas refusées en raison de la déplorable carapace dans laquelle elles se compriment à l'excès. »

Voilà certes des témoignages capables de toucher la femme moderne que la société oblige souvent à travailler pour gagner sa vie.

Réussiront-ils mieux que ceux qui les ont précédés? Nous n'osons l'espérer, sachant que toujours la femme subordonnera son intérêt à sa coquetterie. Il faudrait sans doute, pour faire abandonner le corset à notre élégante, la faire s'éprendre d'une mode nouvelle, moins dangereuse. Qu'elle sache bien, Européenne ou Américaine, qu'elle n'est pas dans le monde la seule femme qui ait soin de sa beauté, qui veuille conserver la pureté et la beauté de ses formes; il y a mille autres moyens de rester belle sans se déformer, et qu'elle écoute le philosophe Raynal décrivant les parures et les charmes des prêtresses de Brahma : « Rien n'égale, dit-il, le soin qu'elles apportent à la conservation de leur sein. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très léger, joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples qu'ils se prêtent à tous les mouvements du corps, sans aplatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or, parsemée de points brillants. C'est sans contredit la parure la

plus recherchée, la plus chère à la beauté; et ce voile qui couvre le sein sans en cacher les palpitations, les molles ondulations, n'ôte rien à la volupté.

Nous n'irons pas jusqu'à conseiller à nos belles d'imiter la parure des bayadères, mais leur esprit est assez inventif pour nous laisser espérer qu'elles trouveront, pour préserver et augmenter leurs attraits, un moyen moins dangereux et tout aussi efficace que le corset. Les corsets ne sont pas d'ailleurs toujours nuisibles; ils ont au contraire parfois leur utilité grande et savent se faire beaucoup pardonner par les services rendus. La science s'en est emparée, et le même docteur qui leur jetait la pierre les bénira quelquefois. Ils savent remédier à la déviation des vertèbres, soutenir une taille trop flexible, et nous pouvons dire avec le docteur Bouvier : « Non seulement les corsets convenablement appliqués peuvent être tolérés, mais ils doivent encore à certains égards être conseillés et prescrits dans un but tout à fait hygiénique ou médical. »

LES VERTUGADINS.

S'il n'est pas de partie du costume féminin qui ait été plus critiquée que le corset, on peut dire qu'il n'y en a pas qui ait été plus chansonnée et plus raillée que le vertugadin.

Il parut en France en 1530 et fut la grande innovation du moment. Les robes s'étendaient sur de vastes jupes gommées garnies de cerceaux de fer, de bois ou de baleine. Un ceinturon de grosse toile,

soutenu par un cercle de fil de fer, relevait les jupes autour des reins. Le vertugadin était d'origine espagnole, comme nous l'apprend Montaigne :

« Pour un corps bien espagnolé, quelle géhenne les femmes ne souffrent-elles pas, guindées et sanglées avec de grosses coches sur les côtés jusques à la chair, vive, oui, quelquefois à en mourir. »

Après une courte hésitation d'étonnement, il s'empara rapidement de la mode et atteignit les proportions les plus invraisemblables. Il fut même utile une fois par hasard, et l'histoire raconte que Louise de Montaynard sauva à l'aide de son vertugadin le vaillant duc de Montmorency qui se trouvait bloqué par l'ennemi dans la ville de Béziers. Louise le plaça sous la cloche de son vertugadin et l'arracha ainsi à la vengeance qui le menaçait. Mais c'est là le seul exemple et la seule anecdote que l'on puisse citer en faveur du ridicule vertugadin. Il devint de plus en plus général, les modestes boutiquières imitant les dames; aussi le *Discours de la mode* dit-il, en 1615 :



Corset à l'Indolente.

Le grand vertugadin est commun aux Françoises
Dont usent maintenant librement les bourgeoises,

Tout de mesure que font les dames, si ce n'est
Qu'avec un plus petit la bourgeoise paraist;
Car les dames ne sont pas bien accomodées
Si leur vertugadin n'est large dix coudées.

Dès son apparition, le vertugadin est en butte aux plus violentes attaques et aux railleries les plus aiguisées ; un prédicateur de la ligue l'appelle « bricole infernale » et s'écrie devant la reine et toute la Cour : « Les femmes qui les portent portent le diable en croupe. » Mais la Cour écoute, sourit tout bas et n'abandonne pas ses vertugadins.

La Plaisante Complainte de Guillaume Hyver contre les inventeurs des vertugales débute ainsi :

Un temps fut, avant telz usaiges,
Lorsques les femmes estaient sages...
Devinez, lecteurs, quand c'estoit?

Mais aussitôt les femmes de chanter sur l'air de « Le premier jour d'apvril courtois » :

La vertugalle nous aurons,
Maulgré eulx et leur jaulse envie,
Et le busque au sein porterons:
N'esse pas usance jolye?

La lutte, comme on le voit, était vive, et nous avons encore en 1556 le « Débat et complainte des meuniers et meunières à l'encontre des vertugales », et en 1563 le « Blason des basquines et vertugales, avec la remontrance qu'on faict quelques dames, quand on leur a remontré qu'il n'en fallait plus porter ». La pièce est vive, légère et parfois même brave dans les mots l'honnêteté :

Iceluy (1) vous fait à scavoir,
Qui a entièrement pouvoir

(1) Dieu.

Sus vostre corps et sus votre âme,
Qu'il se vengera du diffame
Que journellement commettez
Par voz grans impudicitez.
Que vous servent ces vesturgalles,
Sinon engendrer des scandalles?
Quels bien apportent vos basquines,
Fors de lubricité les signes?

. . . .

Le peuple dit « Voyez, la belle
Pense estre plus jolie en elle
Pour ce qu'ainsi elle s'appreste! »
« O! se dit l'autre, qu'elle est beste!
Pour fournir un tel ornement
Chez elle vit fort pauvrement! »

Charles IX et Henri III avaient sévèrement décrété contre le vertugadin pour en arrêter le développement, mais leurs ordonnances eurent peu d'effet. Henri IV tenta de les faire revivre et nous retrouvons dans cette pièce curieuse tout le caractère fin et madré du Béarnais :

« Nous défendons expressément à tous nos sujets, de qualité ou condition quels qu'ils puissent être, dans tous les lieux et terres de notre obéissance, de porter or ni argent, ni excès d'étoffe sur leurs habits, de quelque manière et sous quelque prétexte que ce soit, excepté cependant aux femmes de joie et aux filous, en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt pour leur faire l'honneur de donner notre attention à leur conduite. »

Mais l'ordonnance du bon roi n'eut pas plus de succès que celles de ses prédécesseurs. Si pendant quelque temps les dames et les bourgeoises s'abstinrent de dépasser la mesure pour ne pas être confon-

dues avec celles qu'en exceptait le roi, la mode reprit doucement son empire, et, comme devant, les femmes étonnèrent par l'ampleur de leur vertugadin, composé de cerceaux de fer, de bois ou de baleine, qui les faisaient ressembler à des tours pyramidales ou à des ruches gigantesques.

Si à Paris les ordonnances furent vite oubliées, il n'en fut pas de même en province, où elles furent sévèrement observées. C'est ainsi qu'en 1689, le Parlement d'Aix eut à juger une demoiselle Lacépède, veuve d'un sieur La Coste, que la rumeur publique avait dénoncée à la Cour pour l'ampleur de son vertugadin. Elle parut devant ses juges et désarma leur sévérité en leur jurant que cette exagération de ses hanches était un « don de nature ». La galante justice ne voulut pas aller plus loin et crut la dame sur parole.



Les atours de Mme de Pompadour.

Le plus souvent les attaques, les pamphlets, les chansons, les ordonnances ne font qu'irriter la mode, sont impuissants à la réformer, lui font au contraire exagérer ses tendances, car les femmes sont têtues et veulent rarement reconnaître leurs erreurs.

Quand tout ce bruit se fut apaisé, quand la verve des satiristes se fut éteinte, quand les décrets furent

oubliés, on se lassa du vertugadin et il mourut de sa belle mort, de lassitude et de vieillesse.


Les paniers du XVIIIe siècle.

On pouvait croire qu'il était bien mort. On en avait expérimenté le ridicule et le désagrément. On savait combien cette mode était laide, quel aspect fantastique elle donnait à la femme; il était légitime de penser qu'elle ne reverrait jamais le jour.

Mais qui peut sonder l'âme féminine? Le philosophe s'y perd et la psychologie la plus subtile est toujours en défaut.


Les grands paniers. — XVIIIe siècle.

LES PANIERS.

Le vertugadin disparut pendant un siècle, puis on le vit tout à coup renaître vers 1718-1719 sous le nom de *panier*. Il revint d'abord avec timidité sous la forme de tournures de toile gommée que l'on ap-

pelait « des criardes » à cause du bruit qu'elles faisaient à chaque mouvement; mais bientôt ils retrouvèrent toute leur ancienne splendeur. Ils reçurent le nom de Paniers parce qu'ils ressemblaient à des cages à volailles. Ils étaient percés à jour, chargés de rubans attachés aux cercles faits de nattes, de cordes, de jonc ou de baleine. Il y eut des paniers du matin ou *considération*, et des paniers de ville aux proportions formidables. On revit des femmes semblables à des cloches, des belles aussi larges que hautes s'avancer comme une tour menaçante sur le passant effaré; et les paniers furent, comme les vertugadins, « la ruine des ménages et l'effroi des marieurs ».

On raconte qu'un certain Panier, maître des requêtes, se noya en allant de la Martinique au Havre, son nom se popularisa et les dames, avec un esprit douteux, disaient en montrant leurs atours :

— Comment trouvez-vous mon « maître des requêtes » ?

L'histoire du panier est fertile en anecdotes et en incidents grotesques.

Il paraît que, dans une rue de la Cité, un marin rencontra deux dames qui tenaient avec leurs paniers toute la largeur de la voie. Ne voulant point se retourner, il sauta au-dessus des paniers, entre les deux dames, aux applaudissements de tous.

Après la note gaie, voici la note grave.

Au concert de la reine, dans le grand appartement, la duchesse du Maine, qui avait des paniers énormes, s'assit trop près de Sa Majesté, et l'importuna tellement qu'il fallut décider que désormais

les princesses ne placeraient plus leurs pliants si près d'elle, ni de niveau avec son fauteuil.

D'autres exemples encore nous montrent l'ampleur étonnante qu'atteignirent les paniers.

« Une actrice qui débutait dans le rôle d'une princesse fiancée au roi de Sparte, parut en scène avec un panier de cinq aunes et demie de tour, sur lequel s'étalait une jupe de gaze d'argent, garnie de bouillons de gaze d'or et de crêpe rose, bordée de jais bleu et ornée de bouquets de roses.

Sous Louis XV les femmes en marchant occupaient un espace d'environ six pieds et un cercle de dix-huit pieds de circonférence.

Notre œil moderne, qui aime les lignes plus sobres et même parfois un peu grêles, a peine à se représenter la masse informe qu'offrait une belle du temps jadis avec ses hanches démesurées, sa taille étroite et sa poitrine largement « espoitrinée ».

Les hommes eux-mêmes succombèrent pour un peu de temps à la tentation des cerceaux, et ils eurent parfois de petits paniers composés de baleine, introduits sous les larges basques de l'habit.

Les paniers furent ramenés à de plus sages limites sous le règne de Louis XVI, mais ils restèrent encore fort épais par le haut. Ils devaient de nouveau disparaître, mais pour un temps seulement, avec la Révolution.

Signalons que vers 1880 la mode donna le nom de paniers à un ornement de la toilette qui n'avait rien de commun avec ceux du XVIIIe siècle, et qui se composait d'étoffe drapée sur les hanches. On les dissimulait par derrière sous les plis de la robe, et

ils étaient garnis de dentelles, de plissés, ou même de fleurs.

De même qu'à la Renaissance les vertugadins, les paniers du XVIIIe siècle excitèrent la verve des satiristes et suscitèrent les polémiques les plus violentes, sans d'ailleurs plus de résultat que les précédentes.

L'Église s'émut et déclara la guerre aux paniers par la plume, par la parole, par la confession.

Un oratorien, Duguet, publie un *Traité de l'indécence des paniers.*

« L'enflure des paniers, dit-il, porte à l'esprit l'idée de nudité. L'impression qui en reste salit l'imagination. Il y a dans cette mode beaucoup d'incommodités, de l'aveu même de celles qui en sont le plus entichées; elle est gênante pour soi et pour les autres... Les inconvénients qui naissent tous les jours des paniers, pour peu que les personnes qui les portent manquent d'attention sur elles-mêmes quand elles marchent, quand elles sont assises, quand elles se trouvent élevées, quand elles s'agitent, sont capables de faire rougir les moins délicates sur l'article de la pudeur. »

Le grave oratorien attaque l'origine des paniers, et prétend qu'ils furent inventés d'abord pour cacher de criminelles grossesses. Il se souvenait peut-être alors des vers plaisants et légers de Pierre le Soyer :

Ici font flamber les rues,
De leurs joyaux et atours,
Les femmes qui sont toujours
En leurs habits dissolues.

Elles montrent leur tetin
Et masquent leur face, afin
Que l'amant transi leur touche
Le tetin avant la bouche

Et qu'il aille recevant
Le plaisir d'aimer, devant
Qu'il conçoive dedans l'âme
Combien l'amour a de flamme.
De ça les dames plus fines
Pour leur grossesse cacher
On voit la rue empêcher,
Portant de larges vasquines.

Mais les arguments de l'oratorien n'émurent pas les femmes, et la coquette qui promettait à son confesseur d'abandonner ces engins du diable était peut-être, rentrée dans la vie ordinaire, la première à les exagérer, pour « faire comme tout le monde » et fuir le ridicule.

Un journal de Verdun publie une chanson satirique en 1724 :

Pour cacher les larcins d'amour
Vertugadin fut mis au jour :
Il est propre pour ce mystère,
Dans un creux et vaste circuit
On ôte la vue au vulgaire
De ce que l'amour y produit.

Si l'industrieux Cupidon,
Sans crainte du qu'en dira-t-on,
Joue, badine et se contente,
S'introduit avec liberté :
De ce digne panier qu'on vante
N'est-ce pas là l'utilité ?

Je veux croire pieusement
Que le beau sexe innocemment
En fait aujourd'hui ses délices;
Mais une en usant autrement,
Les autres deviennent complices
De ce trompeur déguisement.

Le même journal ajoute :

« Autrefois les mères prenaient un soin extrême de conserver à leurs filles une taille fine et déliée : présentement les vertugadins d'Espagne et d'Italie se sont introduits en France sous le nom de *paniers;* c'est une mode venue au secours de la fausse pudeur. »

Fille jadis sage n'en portait point,
Un cotillon alors bien étroit et bien joint
Recelait ses beautés,
Cet habit n'occupait qu'un terrain fort honnête,
On ne la mesurait que des pieds à la tête
Et non pas l'ampleur des cotéz.

Mais le chansonnier ne fut pas plus heureux que le prédicateur. Les paniers résistent à tout, aux arguments de *L'Entretien d'une femme de qualité avec son directeur sur les paniers* (1737), comme aux railleries de la *Satire sur les cerceaux, paniers, criardes et manteaux volants des femmes, et sur leurs autres ajustements* (1727). Ils se moquent des arguments que présente *L'Indignité et extravagance des paniers pour des femmes sensées et chrétiennes* (1735).

« Mais je voudrais bien savoir, Mesdames, s'écrie l'auteur de cet opuscule, de quel génie vous êtes pourries et pour qui vous nous prenez, voulant, dans

un état si grossier et si déplorable, passer à nos yeux et dans l'esprit du monde chrétien pour spirituelles et dévotes, chargées comme vous êtes de la misère d'un immense panier qui tient à la ronde au moins la place de six personnes; cause funeste de l'embarras que vous donnez dans vos passages, prenant votre panier à deux mains et faisant voir un cercle de bois sous une jupe arrogante et fastueuse...

« N'est-ce pas aussi ce fameux panier qui fait gémir et fend à pleines voiles le carrosse où vous êtes traînées, où le noble cercle de bois, pris à deux mains, se déclare et paraît en évidence sous une parure qui fait le scandale de l'Église, la risée éclatante du monde universel, et qui brave par un faste audacieux la magnificence de nos saints autels?... »

Mais les femmes ne répondent pas... et continuent. Elles riront même de Voltaire écrivant :

Après dîner l'indolente Glycère
Va pour sortir, sans avoir rien à faire.
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.

Les paniers ne veulent pas diminuer d'un pouce; tous, paniers à « guéridon » ou paniers « à coudes », continuent à promener leur enflure prétentieuse.

En 1727 la mode ne connut plus de bornes, la reine, la prude Marie Leczinska trouva, elle aussi, le moyen de dépasser ses devancières.

Le *Journal* de Barbier remarque :

« On ne croirait jamais que le cardinal de Noailles a été embarrassé par rapport aux paniers

que les femmes portent sous leurs jupes pour les rendre larges et évasées. Ils sont si amples qu'en s'asseyant cela pousse les baleines et fait un écart étonnant, en sorte qu'on a été obligé de faire des fauteuils exprès. Il ne peut pas tenir plus de trois femmes dans de grandes loges de spectacles. Cette mode est devenue extravagante comme tout ce qui est extrême, de manière que, les princesses étant assises à côté de la reine, leurs jupes qui remontaient cachaient celles de Sa Majesté. Cela a paru impertinent, mais le remède était difficile et, à force d'y rêver, le cardinal a trouvé qu'il y aurait toujours un fauteuil de vide de chaque côté de la reine, ce qui l'empêcherait d'être incommodée. On a pris pour prétexte que ces deux fauteuils étaient destinés à Mesdames de France. »



Les paniers sous Louis XVI.

Peu après, Barbier ajoute :

« L'histoire des paniers a eu des suites; comme il y eut de la distinction entre la reine et les princesses du sang, celles-ci ont voulu en avoir avec les duchesses, et de fait, elles ont obtenu un tabouret vide

entre elles. Cela a fort piqué les ducs et il a couru un écrit très vif et très injurieux contre les princes du sang. Cet écrit fut attribué au duc de la Trémoille ou au chevalier de Rohan-Chabot, parce que ce sont là les grandes maisons de nos ducs ; mais, par bonheur pour l'auteur, on ne sait pas de qui cela vient. »



Paniers Louis XVI.

La comédie « qui châtie les mœurs en riant » ne pouvait rester en arrière dans ce *tolle* général. Aussi trouvons-nous deux pièces sur les paniers. *Les Paniers* de Legrand, en 1722, où nous trouvons les couplets suivants :

Le vertugadin ridicule
Dans nos jeunes ans,
Se porte à présent sans scrupule,
Comme au bon vieux temps.

Il faut qu'à la mode
Chacun s'accommode ;
Le fou l'introduit,
Le sage la suit.

Tous les affiquets
Et colifichets
Qu'aujourd'hui l'on admire

A la foire, au palais,
Dans deux jours feront rire
  Et de la satire
  Seront les objets...

Et plus loin :

La vieille Aminte au teint usé
A fait recrépir son visage;
A l'ombre d'un chignon frisé
Elle croit nous cacher son âge:
Cette folle avec son panier
A l'air du colosse de Rhode
Et dit, pour se justifier:
  Il faut suivre la mode.

Dans les *Paniers, ou les Vieilles Précieuses*, qui furent joués en 1724, Arlequin s'écrie :

« J'ai des bannes, des cerceaux, des paniers, des vollans, des criardes, des matelas piqués et des sacrifices. J'en ai de *solides*, qui ne peuvent lever, à l'usage des prudes; des *plians* pour les galantes, et des *mistes* pour les dames du tiers état.

« Sçavez-vous que j'ay quinze ouvrières employées depuis quinze jours à faire un *panier en culotte* pour la femme d'un procureur? J'en ai de toute espèce, à l'anglaise, à la française, à l'espagnole, à l'italienne. J'en fais en *cerceaux* de porteurs d'eau pour les tailles rondelettes, en *bannes* pour les minces, en *lanternes* pour les Vénus sans *matelas postérieurs.* »

Mais à quoi bon multiplier les citations? L'indignité des paniers est démontrée avec abondance, aussi bien que l'opiniâtreté de la mode. Ce que ni les prédicateurs, ni les poètes n'avaient pu, la mode seule pouvait y parvenir. Il fallait qu'une reine de

l'élégance eût le courage de faire cette révolution. Ce fut seulement en 1759 que M[lles] Clairon et Hus eurent l'audace de paraître à la scène sans paniers. Bientôt parut un petit livre, *les Paniers supprimés au théâtre*, et les dames suivirent bientôt l'exemple des deux grandes comédiennes, car la mode est aussi changeante qu'elle est têtue.

LA CRINOLINE.

La Révolution acheva de ruiner les paniers, et pendant de longues années la femme se plut moins que par le passé à déformer les lignes de son corps. Il faut arriver au second Empire pour voir revivre, sous le nom de crinoline, l'antique vertugadin. Nulle époque ne fut plus fertile en fautes de goût que le règne de Napoléon III. On se demande, en voyant les gravures du temps, par quelle aberration la femme a pu s'enlaidir si prodigieusement. C'est la période des volants immenses, des manches extraordinaires, des falbalas insensés; il ne faut donc pas trop s'étonner de voir renaître une des modes les plus laides qu'ait inventées la toilette. De 1854 à 1866 la crinoline régna, ballonnant outrageusement les femmes, nous ramenant aux époques les plus ridicules.

« D'incessantes critiques attaquèrent la crinoline, raconte M. A. Challamel dans son *Histoire de la Mode;* on trouvait qu'il y avait bien d'autres moyens de soutenir les volants. Ne pouvait-on adopter des jupons empesés, des jupons à volants, des jupons à trois étages, en gros calicot? Le crin

n'avait pas seul la vertu souveraine pour gonfler les habillements.

« Malgré ses ennemis, ou à cause de ses ennemis peut-être, la crinoline ne tarda pas à régner en maîtresse absolue. Nombre de femmes, après avoir déblatéré contre les horribles crinolines, acceptèrent les jupons empesés, les jupons à volants, plus gracieux que le crin, mais encore très embarrassants; l'essentiel était d'augmenter la corpulence, de masquer la maigreur, et surtout de suivre le courant des idées reçues. Quelques vraies élégantes inventèrent un jupon baleiné qui ressemblait assez à une ruche d'abeilles, toute l'ampleur se pavanait sur les hanches, le reste tombait droit. D'autres préférèrent les cerceaux arrangés comme des cercles de tonneaux; les plus modestes firent doubler leurs volants de grosse mousseline raide, leurs ourlets de bande de crinoline, et elles s'affublèrent de quatre ou cinq jupons raides et empesés, à baguettes, à carreaux, etc... Quel fardeau à supporter!



Les derniers paniers.

« Quant aux cercles d'acier qui ne tardèrent pas à se répandre, non seulement ils étaient disgracieux, mais ils ballottaient à droite et à gauche. Souvent, vu

leur peu de longueur, ils laissaient dans le bas de la jupe rentrer la robe en dedans. En passant, les dames voyaient les hommes légèrement sourire sans s'émouvoir de ces « malappris ».



La crinoline. — 1865.

« La plus grave question politique du jour ne passionnait pas plus les Français que la question de la crinoline ne passionnait les Françaises, ajoute M. Challamel, qui fait revivre ici ses souvenirs. Deux camps se trouvaient en présence. Dans l'un, les adversaires de la crinoline jetaient feu et flamme ; dans l'autre, les soutiens de cet ajustement se fondaient sur l'exigence de la mode dont il leur paraissait impossible de ne pas suivre aveuglément les arrêts.

« D'abord on avait pris l'habitude de la crinoline, et ceux qui lui gardaient rancune acquéraient la réputation de mauvais plaisants, de gens à préjugés, de frondeurs obstinés. Toutefois, si l'on ne renonçait pas aux jupes ballonnées, on abandonna peu à peu les cages et les cerceaux pour les remplacer par plusieurs jupons amidonnés. On s'amendait en partie; cette modification combattit le ridicule des crinolines; mais celles-ci luttèrent, et il fallut plusieurs années pour opérer un changement que le simple bon goût eût dû amener depuis l'apparition

du crin, des baleines et des ressorts d'acier. »

Le péplum impératrice commença en 1866 la chute de la crinoline. Il était formé d'un petit corselet auquel s'ajustait une grande basque carrée devant et derrière, très longue sur les côtés. On porta des robes droites par derrière, avec une tournure formée de grosses côtes de melon en crin posées transversalement. Encore quelques années et la crinoline avait vécu.

Espérons que ce sera sa mort suprême, et que quelque caprice ne la réveillera pas un jour de ce dernier sommeil.

Souhaitons que la femme comprenne enfin qu'elle est faite pour être vêtue selon les sinuosités délicieuses de ses lignes. Rien ne doit masquer ni déformer l'ampleur de sa gorge, la cambrure de sa taille ou l'élégance de sa nuque. La jupe doit épouser ses formes, modeler le contour ferme de ses hanches, se tendre sur les rondeurs des cuisses et mourir en plis gracieux sur la délicatesse des attaches du pied.

Aujourd'hui notre vision esthétique est plus pure que par le passé, nous aimons le costume simple aux formes harmonieuses, aux lignes pures. Une svelte maigreur ne déplaît pas au regard qui savoure avec complaisance des membres graciles, un peu frêles, qui n'admet plus de ridicules et inutiles tromperies. Le désir pour naître n'a certes point besoin de l'hypocrisie des faux appas ; il aime la nature en elle-même, dans sa grâce proportionnée ou dans ses rondeurs charnues.

Félicitons la femme de l'avoir enfin compris, es-

pérons qu'elle reconnaîtra ses erreurs et qu'elle ne péchera plus désormais contre sa beauté.

LES FAUX APPAS.

Nous avons montré quelle esthétique étrange, ou plutôt quelle absence d'esthétique guidait les femmes dans le choix qu'elles faisaient des artifices de la plastique.

Les ceintures, les corsets et les vertugadins génériques sont les principaux et les plus formidables. Il en est d'autres qui, pour n'avoir pas une importance égale, n'en ont pas moins aidé plus heureusement la femme.

C'est ainsi que les matrones romaines ne s'entouraient pas de cerceaux comme nos grand'mères, elles savaient donner cependant une ampleur exagérée au *palla* qu'elles portaient en ville, et Horace s'élève déjà contre cette mode, encore bien anodine.

Aux époques où les crinolines et les paniers ne sont plus employés, on voit les tournures qui se chargent d'arrondir les hanches et les reins de la femme, et, par le contraste, de faire ressortir la finesse de sa taille. Pierre le Soyer, dans sa *Nephelococugie* nous parle des culs de crins, culs de Paris ou polissons qu'arboraient les femmes :

Là marchent à graves pas,
Renforcées par le bas,
Celles qui deux culs supportent
Toutes les robes qu'elles portent,
Desquels l'ung de chair...
. . . .

L'autre de laine et de bourre
Autour leurs fesses embourre.

Les tournures et les petits matelas reparurent après la chute de la crinoline, et eurent une vogue passagère.

Mais il faut, pour bien faire paraître l'étroitesse de la taille, un autre point de comparaison que les hanches. La poitrine répond à la croupe, et il importait de lui donner toute l'ampleur désirable si la nature n'y avait pourvu elle-même.

Les seins sont une des beautés les plus précieuses de la femme; de tout temps les poètes les ont chantés sur les cordes les plus exquises de leur lyre, et le désir s'arrête sur eux avec une complaisance pleine de promesses. Une belle poitrine est un des avantages les plus enviés de la coquette.

Le corset vient bien à son aide pour soutenir et faire saillir les seins, mais là où il n'y a rien, le corset perd sa vertu; et la femme ne sait pas aisément se contenter. Aussi la voyons-nous s'efforcer de réparer l'oubli du sort. Encore presque enfant, elle interroge avec anxiété ses formes naissantes, et son rêve de beauté pour l'avenir s'arrête souvent aux contours encore indécis de ses seins. Jeune fille, elle s'inquiète s'ils ne suivent pas sa croissance, et elle apprend bien vite l'art de tromper le regard de l'homme. Qui n'a vu des fillettes en s'amusant jouer à la dame, et bourrer leur corsage encore droit de linges variés pour se vieillir et se donner de factices appas? La femme fait plus tard comme dans son enfance, mais avec plus d'habileté. Tout le monde sait qu'on trouve dans des magasins spé-

ciaux de petits matelas pour la poitrine; il y en a en crin et en étoffes en treillis, qui se placent sous le corset et c'est à eux que peut s'appliquer le refrain de la chanson populaire :

Il y en a pour tous les goûts,
En fil de fer, en caoutchouc.

Il est bien évident que nous parlons plutôt ici de la femme dans le passé, nous ne ferons pas à nos contemporaines l'injure de supposer qu'elles usent encore de ces artifices. Nous ne doutons pas que ce ne soient des seins bien vivants qui tendent si impérieusement l'étoffe du corsage sur la poitrine de toutes les belles que nous admirons autour de nous.



La crinoline. — 1865.

Quand nous aurons rappelé pour mémoire les maillots rembourrés qu'emploient certaines actrices pour avantager leurs formes, nous aurons passé en revue à peu près tous les artifices dont a usé la femme pour soigner sa plastique.

Nous avons vu que beaucoup furent grotesques et allèrent à l'encontre du but qu'ils se proposaient.

Il faut reconnaître aussi que certains artifices, ramenés à de sages limites, peuvent avoir leur utilité et réparer agréablement un oubli de la nature.

La femme paraît aujourd'hui avoir reconnu la nécessité de l'harmonie dans les lignes, et la vérité de cette sentence :

L'excès en tout est un défaut.

Elle y a gagné une beauté plus pure, plus délicate, plus naturelle, et elle voit que ses adorateurs ne sont ni moins nombreux, ni moins empressés qu'autrefois.



La crinoline. — 1866.

III

LES ARTIFICES DE LA COIFFURE

Les Arts et Métamorphoses de la Coiffure à travers l'Histoire des Modes.

CHAPITRE III

LES ARTIFICES DE LA COIFFURE

La chevelure parure de la femme. — La coiffure est un art, un élément d'histoire et de philosophie. — Elle est, par l'agencement, par le choix de ses parures, psychologique de celle qui la porte. — Les attributs de la coiffure dans l'antiquité : en Égypte, à Rome, en Étrurie, en Grèce. — Au moyen âge : usage du mortier, du chaperon, de la crépine, du touret, de l'aulmusse, de la huve ; le grand règne du hennin. — Pendant la Renaissance : l'escoffion, chapels de plumes, aigrettes, perles, bonnets. — Au XVII[e] siècle : simplicité d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse; les perruques; la vogue de Léonard. — Au XVIII[e] siècle, originalité, bon goût : le tapé; M[lle] Bertin et les coiffures hautes ; modes révolutionnaires et du Directoire. — Les attributs de la coiffure depuis le Premier Empire. — Conclusion.

Parmi les artifices de la beauté, ceux qui furent imaginés pour ajouter un style à la coiffure n'ont cessé d'être l'objet, depuis les plus anciens temps, des soins de la mode et des caprices de l'art. Il semblerait que les fées, les chapeliers et les coiffeurs aient pris, de tout temps, à cœur de parer de leurs compositions architecturales les têtes élégantes ou gracieuses des jeunes femmes. Blonds comme ceux d'Aphrodite, bruns comme ceux de Diane, les cheveux, cette mouvante toison, que portent comme

un diadème toutes les descendantes d'Eve, n'ont cessé d'inspirer de subtiles comparaisons aux poètes, de fort ingénieuses trouvailles aux modistes, et aux perruquiers les découvertes les plus invraisemblables.

O toison, moutonnant jusque sur l'encolure !
O boucles ! O parfum chargé de nonchaloir !

disait le grand Baudelaire, en agitant au vent de son lyrisme enflammé la chevelure d'une amante préférée. O toisons ! ô boucles, pourrions-nous dire, vous êtes la femme et son secret. Une femme sait-elle arranger sur sa tête l'édifice de ses cheveux, leur donner l'agencement qui leur convient, le tour qui les anime, elle connaît l'art subtil de plaire et de rehausser ses charmes. Telle autre, par le genre de coiffure qu'elle adopte, le peigne qu'elle choisit, le ruban ou le chapeau qu'elle emploie, se révèle fougueuse ou calme, emportée ou sentimentale, cavalière ou rêveuse. Telle qui se complaît aux bandeaux ondulés et bas est plus rusée que conquérante, plus paisible que dominatrice; telle autre, au contraire, dont le chignon à la Diane se redresse tout d'une masse, porte ses cheveux comme un beau casque. Si, comme le croit M. Joséphin Péladan, l'observateur perspicace, en étudiant les traits de la physionomie féminine, peut parvenir à découvrir les secrets rouages de l'âme et à lire dans le cerveau, que d'indications précieuses les psychologues ont dû recueillir en se livrant à l'examen d'une coiffure préférée, ou bien en recherchant ce qui a pu contribuer à son désordre et à son rythme, à son charme négligé ou à sa complication.

Il n'est de sujet, si frivole apparemment, qui ne comporte une philosophie. Si les chevelures mâles d'Absalon ou de Samson flottent, dans la Bible, comme des bannières sacrées, le même vieux livre saint éclate de la magique toison de l'épouse du Cantique. « Que vous êtes belle, ô mon amie, que vous êtes belle! dit l'époux à l'épouse dans le poème chrétien. Vos cheveux sont comme des troupeaux de chèvres qui sont montées de Galaad... »

A l'embellissement de ces chevelures il n'est point d'inventions que n'aient trouvées les artistes, les orfèvres et les femmes. C'est la série de ces successives inventions qui constitue l'histoire de la coiffure. Celle-ci a, comme les autres, ses Taine et ses Michelet. Les livres qu'on a écrits à ce sujet sont nombreux; nombreuses aussi les collections de peignes, perruques, bijoux, diadèmes, voiles, épingles, que contiennent les musées et les collections. Tel peigne étrusque des galeries du Louvre, tel bonnet de dentelle de Cluny, telle coiffe révolutionnaire de Carnavalet nous aident aux reconstitutions. Un bon écrivain d'art, M. Eugène Guillaume, a dit (1) : « La coiffure, si simple qu'elle soit, n'est jamais absolument naturelle : elle est le fait d'un acte volontaire; elle dénote un soin particulier; elle peut être un art. Au point de vue de l'histoire, il faut y voir un détail de mœurs, la caractéristique partielle des habitudes d'une race et d'un temps. » En un mot la coiffure est représentative des goûts et des mœurs de son siècle. Elle évolue parallèlement aux

(1) EUGÈNE GUILLAUME. — *Études sur l'histoire de l'Art.*

mœurs, aux religions; elle obéit aux exigences des temps et des contrées. En peinture, la place qu'elle occupe est considérable. Le portrait ne vaut en partie que par elle. Aussi est-ce dans Raphaël, dans Titien, dans Mignard, dans Gainsborough ou Ingres que nous devrons lentement suivre les transformations successives et variées du peigne, de la coiffe, de la résille, du chapeau, des frisures. Les sculptures, les médailles, les miniatures, les représentations de toutes sortes de la figure féminine devront être mises à contribution pour cette histoire d'ensemble de la coiffure si éminemment instructive de toutes futilités, de toutes grâces et de tous charmes. Les peuples occidentaux, les Français, les Italiens ou les Anglais, dont le progrès social se dessine si nettement sur l'histoire, ont placé sur les fronts de leurs épouses et de leurs filles les plus variables couvre-chefs. Les Orientaux, au contraire, les Japonais ou les Chinois, sont demeurés invariables dans le respect de la tradition capillaire. Si les fils voyageurs de l'Empire du Soleil, en visite en Europe, se conforment volontiers à la mode des cheveux courts, leurs femmes, leurs mousmés n'ont pas encore abdiqué l'édifice compliqué de ces chignons admirables, tout étoilés d'épingles d'or ou de porcelaine et qui demandent une si laborieuse peine de construction : quelquefois plusieurs jours!

La chevelure emmêlée est le signe de la douleur ou de l'indifférence. Aucune femme soucieuse de ses charmes ne consentira à s'y abandonner. Les négresses elles-mêmes, pour s'embellir aux yeux des nègres, plantent des fleurs et des fruits éclatants,

parfois des coquillages, dans leurs boucles crépues. Les Javanaises portent des épingles de corne ou de cuivre pour maintenir leurs cheveux. C'est dire que la coquetterie ne saurait jamais s'accommoder d'une boucle disgracieuse, d'un chignon mal monté ou de mèches hasardeuses.

COIFFURES DE L'ANTIQUITÉ.

« Que votre chevelure ne soit jamais en désordre ! » disait aux dames romaines le charmant poète de l'*Art d'aimer*, Ovide. De fait les coiffures des dames égyptiennes, grecques, étrusques et romaines portent toutes l'empreinte d'un cachet esthétique. Les Égyptiennes — entre autres — prenaient un soin particulier de leurs chevelures ; à l'aide de peignes d'ivoire elles la divisaient en mèches roulées en spirales ou en nattes fines. Les ornements qu'elles employaient à l'agrémenter (têtes d'éperviers, de pintades, d'ibis, fleurs de lotus) y tenaient à l'aide d'épingles dentelées dont on a, plusieurs fois, retrouvé les modèles sur les tombeaux ou les hiéroglyphes. Cléopâtre, par-dessus ses cheveux nattés, portait l'*ureus*, insigne de la souveraineté.



Coiffure grecque.

Le *pschent* ou couronne rouge surmontée de cornes de bélier entourant la lune et de l'*ureus*, vipère royale attribut des Pharaons, se posait également sur son crâne. Bérénice, femme de Ptolémée Évergète, avait de si beaux cheveux que les prêtres les divinisèrent. Ils n'ont cessé de briller, depuis, au rang des constellations.

Ailleurs, Homère, non moins poétique, nous parle des « Grecques aux belles tresses » qui se nouaient les cheveux à l'aide de bandelettes coloriées. Une phrase d'Athénée, disant que les Athéniennes portaient dans leurs cheveux des cigales d'or, et qu'elles en suspendaient aux anneaux qui tombaient de leurs fronts, ferait croire, sinon à l'emploi des peignes pour la parure, du moins à celui des épingles. Dans beaucoup de contrées de la Grèce, les femmes portaient simplement leurs cheveux noués sur leurs épaules et formant, de chaque côté de la figure, des bandeaux bouffants. La plupart du temps, les cheveux étaient enveloppés dans une pièce d'étoffe se terminant en pointe à ses extrémités, d'autres fois ils étaient simplement maintenus par des bandelettes. Celles-ci étaient nommées *anademata*, *anadesnia* et *sphendone*. Homère en gratifie le front d'Hélène et de Vénus; Junon et Cérès portaient le voile; Diane le croissant et Minerve le lourd casque couronné d'une chouette. Souvent, chez les jeunes filles ou les prêtresses, une couronne de lauriers ou de fleurs suppléait au ruban et en rehaussait le galbe d'une parure rustique. Ailleurs, un simple diadème frontal métallique posé sur les bandeaux du front en couronnait les boucles.

Quantité de statues et de médailles de déesses nous en montrent des exemples. A Athènes, les cheveux s'entremêlaient, en outre du diadème, de bijoux accessoires : pierreries, chaînettes métalliques et bandeaux. Nous avons dit par ailleurs que les Grecques usaient de la teinture et se poudraient la tête. Quoique éclatantes, ces diverses modes anciennes ne cessaient de perdre l'harmonie aux dépens des détails. La coiffure à la grecque est encore aujourd'hui celle qui convient le mieux aux visages réguliers, aux traits classiques de certaines physionomies.

Les ornements des cheveux atteignent, chez les Romaines, à un nombre incroyable. Beaucoup d'entre elles usaient du fer, employaient les perruques et les teintures. Une catégorie de femmes esclaves, appelées Psécades ou coiffeuses, se recrutait spécialement à l'usage des coquettes patriciennes. Elles seules savaient disposer, pour cette séance presque rituelle, les tables, les miroirs et les fards, les *ariculæ* ou épingles de toutes sortes taillées dans l'olivier, le myrte ou le buis. Elles seules savaient apprêter la résille jaune qui emprisonnait la toison et placer le *corymbium*, coiffure nouvelle alors, et qui dut son nom aux corymbes ou baies de lierres en grappes, dont elle imitait la forme. Mais déjà les Romaines n'observent plus la pure esthétique des dames grecques. Messaline, au dire de Juvénal, porta des perruques. Ovide reproche aux filles de son temps l'usage des lotions et des teintures. C'en est fait de ces libres et belles toisons, de ces bandeaux admirables et naturels que nous offrent les

Vénus de marbre. L'art de la coiffure, simultanément avec celui du costume, marche vers le moyen âge. La richesse et l'éclat vont remplacer la simplicité; l'accord des lignes sublimes ne tiendra pas devant les complications des nouvelles élégances. Les coiffures byzantines, plus lourdes qu'harmonieuses et plus riches que jolies, abondent en perles, en cabochons et en pierreries de toutes sortes. Le poids des diadèmes est extrêmement lourd. Il est significatif de cet art d'apparat où se jetèrent les Grecs du Bas Empire avec l'avidité, la soif de luxe d'une société savante et dépravée.

LA COIFFURE AU MOYEN AGE.

Le moyen âge abonde en coiffures féminines de toutes sortes. Des cheveux négligemment jetés sur les épaules, de l'époque franque au grand règne du hennin, les dames ou damoiselles voient se succéder, l'espace de plusieurs siècles, les plus étranges couvre-chefs, les modes capillaires les plus variées. Niera-t-on que l'architecture, dont le rapport est si évident, chez les Grecs par exemple, à l'ordre des vêtements et des chevelures, ne se rapproche étrangement par son évolution de celle qui commande, au moyen âge, aux lois de la coiffure. La coiffure, comme l'architecture religieuse, passe, pourrait-on dire, par les phases romane et gothique. Aux chasses de Charlemagne, décrites par un poète anonyme du VIII[e] siècle, nous voyons que : « Luitgarde porte les bandelettes de pourpre; Rhodrude la suit,

des bandes d'étoffes violettes se mêlent à sa blonde chevelure, sa tête est ceinte d'une couronne d'or diaprée de pierreries. »

Au XIIe siècle reprend la mode des voiles, un peu délaissée au XIe. On jeta d'abord le voile négligemment sur la tête, sous le léger poids de la couronne ou du cercle. Mais bientôt l'usage se singularisa. Les dames compliquèrent le voile de tête d'une mentonnière, d'où naquirent bientôt d'autres ornements défensifs d'une pudeur excessive : la gorgière, la barrette, la guimpe. Les plus hautes dames prirent ainsi l'aspect d'abbesses. A l'usage des bonnets de tête et des voiles, on employa surtout l'orfroi. Jean de Meung, dans *le Roman de la Rose*, en noue joliment un au front de la danseuse de Karole :



Hennin double. — Moyen âge.

Et un chapel d'orfroi eût neuf
Le plus beau fut de dix neuf
Jamais nul jour ou je n'avoye
Chapeau si bien orné de soye,
D'un saint qui est tout doré
Fu ses cors richement parés.

Au XIIIe siècle paraît une nouvelle coiffure plate en usage chez les dames, le *mortier* ou *chaperon*, qui s'accorde parfaitement, par sa rusticité à la simplicité extrême des modes moyenâgeuses. D'autres, à qui l'usage de cacher de beaux cheveux paraît sacrilège, ne consentent point à se laisser coiffer du mortier. Il leur faut la *crépine*, sorte de résille transparente, souvent tissée de fils d'or, où elles enferment les boucles de leurs belles chevelures. Le *touret*, espèce de petit bonnet plat et brodé, s'ajoute à tous ces genres de couvre-chefs. *L'aulmusse*, la *huve*, variétés du capuchon, augmentent encore toutes ces modes de chapels. Toute dame noble en doit avoir abondance dans son trousseau. Ainsi le voyons-nous dans les mandements de Charles V, où il est dit que le roi a fait délivrer à Kathellot la chapelière, ou à Guillemette la dentellière, force pièces de toile bourgeoise et de toile de Reims pour faire, dit un auteur, « des robes, du linge, des *couvre-chefs*, et des doublez pour la reine, les princes, les princesses et même pour lui ». Aux aumussiers — mitonniers, le roi accordait en même temps le privilège de confectionner les aumusses, capuchons, bonnets de voyage et autres coiffures de laine dont aurait besoin de se pourvoir le public. Béguins et affiquets, cercles d'or et d'argent, crépés, atours, coëffières de toutes sortes, devaient le céder pourtant, dès le XVe siècle, au tout puissant hennin! Les miniatures, les manuscrits et les vélins ont popularisé cette sorte de haut cornet, double quelquefois et qui, revêtu de soie et de drap d'or, garni d'un voile souvent très grand et très développé, faisait disparaître les cheveux presque

complètement, sauf sur le front et les tempes où passaient de petites mèches. Les premières, les princesses de la maison de Bourgogne firent usage de ces coiffes, toutes pareilles aux tourelles mignonnes dont de rustiques architectes flanquaient encore, aux quatre coins, les châteaux redoutables. D'abord utilisés sous la forme d'*escoffions* relevés en pointes et parés de voiles, les *hennins* se propagèrent sobrement jusqu'au jour où la reine Isabeau de Bavière les apporta, avec elle, à la Cour de France.

Tantôt simples, tantôt doubles, les hennins ne tardèrent point à s'élever, lors des fastes de la Cour, en nombre considérable. Un vitrail de l'époque nous montre les deux filles de Jean Juvénal des Ursins, parées de hennins doubles, ce qui les fait ressembler assez à de jolies diablesses. Une miniature conservée à la Bibliothèque nationale nous montre même une dame coiffée d'un hennin à trois pointes, disposé en étoile et fait de soie et de velours. Un voile de mousseline en réunit les pointes et concourt à donner à l'ensemble de la coëffe une envergure démesurée. Mais les plus extraordinaires de tous ces hennins furent les hennins recouverts de voiles empesés qui faisaient ressembler celles qui les portaient à de véritables embarcations surmontées de voiles blanches déployées. Au maintien de ces sortes de hennins plusieurs montures de fer ou de baleine étaient souvent nécessaires. Ils ne contribuèrent pas peu, par leur forme excentrique, à jeter le discrédit sur la mode des coiffes hautes et des hauts chapels. Les femmes trop longtemps ont caché leurs che-

veux; elles ne vont point tarder, en manière de réaction, à les tenir hors des voiles. Bientôt peignes d'écaille et jolies gravouères ivoirines vont sortir des étuis et recommencer de tresser, pour l'enchantement des yeux, les nattes et les toisons. Cette magicienne que fut la Renaissance opéra le miracle. La même ivresse de vivre, le même goût de paganisme qui inspirèrent alors tant de chefs-d'œuvre aux artistes, déchirent les voiles qui cachent les gorges, enlèvent les guimpes et les mentonnières où se perdent les visages charmants, détruisent ces hautes et pesantes coiffes empesées, ces hennins incommodes dont le poids est si lourd aux frêles crânes des châtelaines. Ainsi la mode se libère en même temps que l'esprit et les sens. Elle revient dans toutes les formes de la parure, à de plus justes proportions.

COIFFURES DE LA RENAISSANCE.

Les coiffures en usage, telles que nous les retrouvons sur les toiles des maîtres italiens, allemands et français, forment de gracieux cadres aux minois féminins enfin dégagés de l'austère hennin et du rude escoffion.

Les Cours de Charles VIII et de François Ier, où se reflète l'élégance de cette chaude Italie que sont allées conquérir les armées françaises, voient toutes les dames rivaliser d'inventions et de parures. L'usage des perles, qui vint également de Florence, se répandit à profusion. Il n'y eut point de noble

dame dont la coiffe ne se parât d'un grand nombre de belles et laiteuses perles nacrées.

Alors c'est le règne du chaperon et de la toque, des modes à l'espagnole ou à la toscane. Catherine de Médicis, Marguerite de Navarre, Diane de Poitiers ne portent plus que ces attributs légers et garnis de sertissures. Plumes et dentelles frémissent en joyeuses aigrettes au-dessus de ces jolis fronts qu'habitent tant de désirs et qui cachent tant de pensées. Brantôme, parlant de la garde d'honneur de jolies femmes, qui accompagnait, dans tous ses déplacements, la reine Catherine, écrit sur leurs chapeaux : « Ils sont tous bien garnis de plumes, ce qui enrichissait encore la grâce, si bien que ces plumes volletantes en l'air représentaient amour et guerre. »



Renaissance.
Coiffure de vieille dame.

Le toquet — ce toquet auquel il semblerait que nos modernes élégantes réservent de nouvelles faveurs — en velours noir, à l'espagnole, est porté à la Cour, dans les chasses, les tournois, soit simple, soit garni de plumes. La jeune et belle Marie Stuart parut à la Cour de France coiffée de cette parure qui agréait si bien à sa beauté mélancolique et séduisante. « Sa toque — dit Mme la comtesse Marie

de Villermont dans son importante *Histoire de la Coiffure féminine*, est posée directement sur les cheveux frisés par devant et retenus derrière dans une crépine de soie ou d'or. Quelques coquettes se donnaient un petit air décidé en la penchant légèrement sur le côté... »

Alors c'est le temps où Pierre Mougeat, orfèvre du roi, étale à foison la richesse des bijoux, diamants et pierreries sur les chapeaux, toques et tourets de toutes sortes. Marie Stuart, Christine de Danemark, Marguerite de France portèrent bonnets brodés, escoffions de perles et toques de soie. L'usage des cheveux relevés en raquette commence sous Henri III. La cour dissolue des mignons en adopte la première l'usage. Beaucoup l'appelaient la *ratepenade* parce que les cheveux, peignés ainsi, formaient deux touffes, de chaque côté, comme des oreilles de chauves-souris. Souvent une aigrette de plumes la surmonte, où tremble la perle d'un diamant. A l'étranger, la parure de la tête suit, à peu de détails près, les mêmes variations. Les toiles que peignit Holbein en Allemagne et en Angleterre nous montrent que les modes, revenues des excès du hennin à des parures plus sobres, se sont apaisées au point de ressembler à celles de France. Lady Eliot et lady Ratchiff, dans les portraits qu'en a laissés Holbein, ont le front découvert, le cou dégagé, le visage libre enfin de toutes les ombres qu'y portaient les coiffures d'autrefois. En Angleterre, Elisabeth acclimate les modes les plus dispendieuses, les vêtements les plus riches, les coiffures les plus excentriques.

Universellement la coiffure tend à devenir de plus en plus bouffante, à s'élever sur le front et sur les côtés, permettant le large usage des joyaux et des perles. Mais déjà l'artifice où elle brillera plus tard, avec les siècles suivants, communique à la tête et à toute la coiffure cette apparence guindée que donnaient déjà les fraises empesées, les corsets godronnés et les manches bouffantes. Un petit chaperon terminé en pointe sur le front couvre le chef des dames à la Cour des Valois. L'usage s'en transmet, avec les autres modes, à celle de Henri IV. L'inventaire de la garde-robe de Gabrielle d'Estrées signale « une plume toute de diamants, où il y en a un grand à jour au milieu duquel est la peinture du roy, le reste garny de diamants et il y a un cabochon, un grand rubiz et un autre « en table », prisée 7000 écus ». La même princesse se plaît à disposer, au milieu de ses cheveux bouffants, divers cordons ou pièces d'orfèvrerie enchaînés l'un à l'autre, dit l'inventaire, « en fasson de triomphe ». A elle aussi le secret de savoir se coiffer si coquettement de ces petits bonnets dont les uns sont en satin noir et bordés de jais, les autres en velours incarnat ou en satin blanc.

Les cheveux, de plus en plus dégagés du chapeau ou de la parure qui les couvrait, devinrent très apparents. Si nous contemplons Marie de Médicis dans les portraits que Porbus et Rubens laissèrent d'elle, nous voyons que cette reine délaissait souvent la coiffure à arcelets pour une autre qui consistait dans une succession de bourrelets posés les uns sur les autres en diminuant et faits avec les cheveux relevés, tournés eux-mêmes en torsades. De pe-

tites frisures coulent sur le front et les tempes, ajoutant au piquant des parures un familier désordre.

LA COIFFURE AU XVII[e] SIÈCLE.

Mais le temps de plus fallacieux artifices semble prêt de s'imposer. N'oublions pas que le XVII[e] siècle est celui de la perruque. Il n'en faut point faire si légèrement crédit à Louis XIV. L'emploi de la perruque, où il convient de voir encore quelque italianisme de la reine-mère, date déjà de Louis XIII. Il est de 1615, ce passage du *Discours de la Mode* s'exprimant ainsi :

Une dame ne peut jamais être frisée
Si sa perruque n'est mignonnement frisée,
Si elle n'a son chef de poudre parfumé
Et un million de nœuds, qui çà et là semé
Par quatre, cinq ou six rangs, ou bien davantage,
Comme sa chevelure a plus ou moins d'étage.

Les modes de Marie de Médicis, loin de tempérer l'abus des richesses, ne firent que le développer. Nous verrons que vers la fin du siècle elles atteindront à un luxe incroyable. Seule, la nouvelle reine de France, Anne d'Autriche, en rejetant vertugadins, corsets, fraises empesées comme des armures, ramena un instant les modes à de plus saines proportions. Quand elle quitta Madrid pour la France, elle avait, dit la marquise de Mouchy, qui était du voyage, « un petit bonnet de même étoffe que sa robe, orné d'une plume de héron qui faisait res-

sortir par sa noirceur la beauté de ses cheveux fort blonds et frisés à grosses boucles ». Devenue reine de France, elle instaure cette délicieuse coiffure flottante que son royal époux Louis XIII avait, de son côté, propagée, chez les gentilshommes. Rien de plus gracieux à voir que ces boucles, tassées en touffes sur les côtés ou retombant sur le dos en ondes frisées et rutilantes. Une frange légère de cheveux courts vient-elle s'ajouter à cette coiffure, en une couronne de minces frisures, aussitôt celle-ci de s'appeler la coiffure *à la garcette.*

La mode des boucles, si naturelle, si propice à toutes les combinaisons inspirées de l'art et du goût, date de l'époque de cette princesse et dure jusqu'aux modes de Louis XIV. Alors commença de se signaler une corporation jusqu'ici reléguée aux usages masculins, c'est-à-dire celle des coiffeurs. Les dames, devenues extrêmement coquettes de leurs têtes, ne se contentèrent point des soins de leurs suivantes; il leur fallut le secours du perruquier. Le célèbre Champagne, en se faisant une spécialité toute personnelle de la coiffure féminine, se créa une réputation universelle. « Ce faquin, dit Tallemant des Réaux qui le connut bien, par son adresse à coëffer et à se faire valoir, se faisait rechercher et caresser de toutes les femmes. Leur faiblesse le rendit si insupportable qu'il leur disait tous les jours cent insolences. Il en a laissé telles à demi coiffées; à d'autres, après avoir fait un costé, il disait qu'il n'achèverait pas si elles ne le baisaient... » L'insolent acquit grand empire sur les coquettes du temps, se faisant payer chèrement ses services et passant

pour un maître en son art de coiffer. Ce grand homme capillaire, après avoir exercé la plus haute influence sur la princesse Marie de Gonzague, future reine Christine, revint finalement en France où, si étrange que cela puisse paraître dans notre oublieux pays, sa vogue n'avait pas diminué.

Les planches d'Abraham Bosse, si documentaires au point de vue du costume, ne le sont pas moins au point de vue de la coiffure. Elles nous aident à comprendre l'évolution que suivirent frisures, bonnets, bouffants et le reste, de la fin du règne de Louis XIII à la majorité de Louis XIV.

L'infante Marie-Thérèse, la jeune épouse de ce monarque, trouva à son arrivée en France un gracieux mode de coiffure mis en honneur par les belles nièces de Mazarin. Un médaillon qui représente cette princesse nous la montre ainsi, le visage dégagé des bouffants ordinaires, orné seulement des cheveux frisés en petites boucles tout autour du visage et tombant en mèches ondulées sur les épaules. A l'arrière, pour mieux maintenir le chignon bas, un demi-cercle orné de perles et de rubans s'attachait à la nuque. Cette coiffure n'est pas sans ressembler à plusieurs de celles qui dominèrent plus tard, notamment sous le second Empire.

Mais au roi qui vieillit, semblable, dans le soleil de gloire où éclate son règne, à quelque Apollon heureux, conviennent les perruques démesurées. Ici, comme dans tous les siècles, la coiffure des hommes et des femmes rivalise, dans son dessin et dans ses parures, avec la forme des jardins, la beauté académique des poèmes, le développement oratoire des

sermons. Ce qui convient au milieu de ces parterres solennels et réguliers de Versailles, ce sont les toisons partagées en belles boucles, les jolies ondes de cheveux dignes, dans leurs avalanches d'or ou d'ébène, d'être comparées aux lignes des bosquets de Lenôtre et de La Quintinie. M[lle] de Fontanges, M[me] de Montespan, M[lle] de la Vallière donnent le ton à ces modes où il semble que Rigaud et Largillière, Couston et Girardon soient venus chercher le modèle de leurs inspirations.

A peine si, vers la fin du grand règne, la coiffe austère de M[me] de Maintenon assombrit, de ses grandes ailes de cornette, une Cour qui se meurt dans l'ennui de la vieillesse royale. Bientôt va paraître la Régence, impudique et rieuse, se jouant en une fête gracieuse au fond des sites champêtres et des galants décors que Watteau imagine. Le laisser-aller coquet des parures, le déshabillé gracieux des modes ajoutent au charme de ces coiffures aussi simples que seyantes. La simplicité que demande Rousseau dans ses écrits, où veulent ramener les philosophes, les femmes la retrouvent sans la chercher, dans leur coiffure. Également éloignée des ridicules échafaudages de l'époque précédente et d'une simplicité par trop affectée, la coiffure avait retrouvé la beauté des arrangements raisonnables, et nulle époque n'est plus intéressante à étudier à ce point de vue supérieurement féminin. Dans les dessins de Watteau qui sont au Louvre, on peut suivre sous ses diverses formes l'évolution des modes capillaires.

Ce XVIII[e] siècle qui a donné de la grâce à toutes

choses, de l'esprit aux femmes et aux philosophes, ne pouvait se dispenser de prêter aux coiffures le secret de son prestige. En comparaison des modes du dernier siècle, les parures de têtes d'une Pompadour, d'une du Barry, voire d'une Marie-Antoinette, sont d'une très grande rusticité. Plus tard, Marie-Antoinette poussera le goût des champs jusqu'à se coiffer de paille. Enfin, beaucoup de ces gracieuses têtes, appelées à tomber un jour sous le fer du bourreau, ont le charme ingénu qui convient aux muses d'un Chénier, aux amoureuses d'un Fragonard, aux jeunes et rêveuses filles que Greuze sait retracer dans leur attitude chaste. L'usage de la capeline et de la mantille, propagé par Marie Leczinska, nuisit au port du chapeau, lequel ne retrouvera son prestige qu'à Trianon, dans les parties champêtres que la reine, Mmes de Polignac et de Lamballe organiseront.



Coiffure
Marie-Antoinette.

Sous Louis XV, quand venait le beau temps, les chemins de Marly et de Versailles s'emplissaient d'essaims de jolies femmes, négligemment et joliment coiffées. Beaucoup, comme Mmes de Pompadour et du Barry, se faisaient accompagner d'un négrillon porteur d'un parasol, destiné à cacher aux rayons éclatants les minois que n'ombrageaient

plus les coiffes dérisoires ou les cornettes saillantes.

Le règne des hautes coiffures ne reprendra en France, pour la dernière fois, qu'à la venue de Marie-Antoinette. A ce moment la mode du *tapé*, ou des cheveux retroussés sur un crépé pour former une masse en diadème autour des tempes et du front, est déjà en usage dans la bourgeoisie où elle fait fureur. Bientôt le *tapé*, admis par l'aristocratie, ne va pas tarder à s'agrémenter de boucles de toutes sortes qui en relèveront le simple appareil. Appelées *dragonnes*, *favoris*, *marrons*, *brisures*, *béquilles*, ces boucles compliquèrent d'autant le fragile échafaudage des hautes coiffures. Des bonnets de toutes dimensions et de toutes mesures, *la Batienne*, *la Suzanne*, *la Gertrude*, *la clochette*, *la moissonneuse*, vinrent s'y ajouter en manière de parures. Ce fut le temps des coiffures à la *cerf-volant*, à la *Montgolfière*, à la *palissade* ou à la *zéphyr*. Les innovations de Mlle Bertin, cette modiste de génie qui existait alors, s'ajoutèrent à celles-ci par leur imprévu et leur grâce toujours neuve. Devenue l'arbitre du goût et de la mode, Mlle Bertin partageait avec le coiffeur Léonard la faveur de Marie-Antoinette. Ainsi con-



Coiffure Louis XVI. Style Trianon.

sultée, cette reine infortunée trouvait sans cesse de nouveaux secrets de parure qui ajoutaient à la noblesse de sa personne, à la beauté de ses traits, une majesté exquise.

A peine si les parures de têtes se firent moins élevées, moins disproportionnées au moment de Trianon. Devenue reine des jardins et des bergeries, Marie-Antoinette, en adoptant la mise rustique des paysannes, la propagea autour d'elle et donna le goût de ces chapeaux de paille à la *laitière*, à la *bergère*, à la *jardinière*, qu'adoptèrent tant de grandes dames à la veille de mourir.

La Révolution, qui fit table rase de tout le régime, emporta avec lui les perruques, les catogans et les tapés. Les modes républicaines, extrêmement simples, ne commenceront à devenir fantaisistes qu'avec le Directoire. Beaucoup de femmes, d'abord imbues des modes romaines qu'on essayait partout de ressusciter, se coupèrent les cheveux à la Titus. D'aucunes que les coiffures à la Caracalla, à la Justice, à la citoyenne ou à la patriote couvraient plutôt, adoptèrent les parures excentriques qu'excusaient la vogue de l'instant et le postiche antique.

Esseid Effendi, ambassadeur ottoman près la République, popularisa à Paris la mode des turbans, dont beaucoup de femmes connues, comme Mme de Staël, gardèrent l'usage pendant longtemps.

Grâce à Boilly, à Prudhon, à David, nous sommes à même d'apprécier les modes de coiffure en usage à la Cour impériale. La plupart se rapprochent de cette simplicité romaine où les femmes et les hommes d'alors s'inspiraient de préférence. Le ta-

bleau du *Sacre* nous semble caractéristique. On y voit le nombre considérable de perles et de joyaux que portaient les princesses impériales. L'impératrice Joséphine, dont le goût enfantin de créole pour les pierreries était bien connu, ne se montrait à la Cour que les cheveux ornés des plus riches joyaux. La plupart des portraits qu'on possède de la princesse Borghèse, cette sœur préférée de Napoléon, la montrent couronnée d'un cercle de cabochons et de pierres précieuses. Cette mode qui convenait aux épouses et aux sœurs du César se devait de disparaître avec elles. La simplicité affectée des coiffures du moment, cependant si gracieuses alors qu'un Prudhon les dessinait, va faire place aux modes de la Restauration.

Le XIXe siècle, comme le précédent, assistera à cette succession des modes les plus bizarres et des coiffures les plus variées se suivant, pour aboutir à la relative simplicité moderne, en une suite de chapeaux et de parures différentes. Tantôt charmantes ou ridicules, les diverses modes capillaires du dernier siècle, compliquées de chapeaux disproportionnés au temps de la Restauration, de chignons tortueux à l'époque des héroïnes balzaciennes, de chapeaux plats et de chignons bas sous le second Empire, aboutissent actuellement à cette mode des bandeaux, des chignons légers et des ondulations préférés des jeunes femmes du nouveau XXe siècle. Des portraits de Gérard et de M. Ingres à ceux de Constantin Guys, et des crayons de Guys à ceux de Forain, de M. Degas ou de Boldini, nous pouvons assister à la courbe que suivit ce mignon

casque d'or ou d'ébène des cheveux féminins. Le chapeau lui-même, ample au temps des duchesses d'Angoulême et de Berry, prend la forme du cabriolet largement ouvert et retenu de rubans du temps de Louis-Philippe. Avec l'impératrice et les chasses de Compiègne, les chapeaux s'aplatissent, *s'espagnolisent;* assez disgracieux pendant toute la fin du XIX[e] siècle, ils commencent à redevenir plus charmants. Caroline Reybout, qui est la mademoiselle Bertin de nos nouvelles duchesses du turf ou de la finance, a réalisé plus d'un modèle de grâce et de légèreté. En ces temps d'automobilisme où il n'est pas rare de voir telle jolie femme se coiffer de la casquette disgracieuse des chauffeurs, le chapeau de dimensions vastes a fait son temps. On le remplace volontiers par les formes les plus simples de toquets et de canotiers.



Turban Directoire.

La coiffure toute moderne, ni très haute ni très basse, tend à se vulgariser. Aussi adopte-t-on les formes de chapeaux qui conviennent le plus à ce genre nouveau. Quelques mèches folâtres, volontiers tolérées, volettent en essaims autour de toutes les têtes. Il semblerait que les belles élégantes de

nos jours aient surpris la raison de tout secret de plaire : ni trop simples, ni trop compliquées, elles se tiennent à distance d'une double affectation où se gardèrent souvent les modes disparues. Entre telle jolie coiffure ondulée ou basse de l'une de nos belles dames et celle que portaient les dames d'honneur d'Anne d'Autriche et de Marie-Thérèse il y a, dans l'ensemble, un apaisement pareil, une élégance voisine, discrète et conquérante. Toujours fière de ses cheveux, sa parure naturelle, la femme moderne ne les torture point en agencements barbares ou excentriques. Devenue plus pratique, sinon plus simple et moins coquette, elle répugne aux apprêts que recherchaient ses aïeules. Est-ce à dire que sous les frivoles boucles, les jolies mèches, volettent plus d'idées, dans les cerveaux ouverts à tant de conceptions nouvelles, à tant de déroutantes découvertes ? Sans doute ! Les cheveux d'or de Viviane ne sont plus qu'au théâtre et c'est encore et à jamais aux cieux que brille, et brillera, fabuleuse, dans les nuits claires, la chevelure de Bérénice.



Premier Empire.
Costume de Sacre.



Coiffure 1830.

IV

LES ARTIFICES DE LA PARURE

Les Attributs décoratifs de la Femme.

CHAPITRE IV

LES ARTIFICES DE LA PARURE

Les parures, joyaux et ornements. — De l'importance de l'étude des modes.

La psychologie sociale par les modes. — L'importance de l'étude des costumes, des ornements et décorations de la femme. — Les parures se retrouvent dans tous les temps et dans tous les pays. — La femme antique et nos contemporaines. — L'art de vivre en beauté. — L'enseignement de l'histoire par un Musée du Costume et des Bijoux. — Les artistes et décorateurs de la femme. — Les monographies des hochets féminins seraient à faire. — Le cabinet de toilette. — Les apprêts de la beauté ne sont point futilités, et tout ce qui concourt à l'histoire archéologique des ornements du sexe faible mérite l'examen des savants, des poètes et des philosophes.

On ne saurait considérer comme indigne d'un savant l'étude minutieuse, au microscope, des surprenantes, délicates et compliquées petites ailes d'azur translucide d'une libellule. Pourquoi semblerait-il plus puéril qu'un historien puisse consacrer d'analogues études à cette autre libellule autrement passionnante, autrement sensible, autrement diverse surtout dans ses aspects, qu'est la femme?

Les atours, les garnitures, les ornements et les bijoux de celle-ci ne méritent-ils point aussi bien que les ailes de l'insecte de retenir l'attention passionnée des artistes? Le philosophe, pour qui tout est joie et recherche studieuse, saurait découvrir dans les secrets des modes et dans ceux des parures le motif des mille petits rouages psychologiques dont se trouve composé un aimable cœur de femme. Dans les voiles, les hochets, les diadèmes, les ornements de la femme, l'investigation patiente de l'historien retrouvant les motifs de la coquetterie séculaire le conduirait sûrement vers l'étude physiologique et intellectuelle de ce cerveau rêveur et induirait le chercheur à de rares découvertes. Aristote n'écrivit-il point sur les chapeaux et plus récemment Carlyle sur les habits? Buffon ne se complaisait-il point, avant d'écrire, à se vêtir coquettement de dentelles, et Gœthe n'admirait-il pas autour du corps des vierges l'harmonie et le rythme des plis du voile?

« L'érudit ou l'homme du monde élégant qui voudrait rechercher, à chaque époque, les costumes d'un peuple, en ferait ainsi l'histoire la plus pittoresque et la plus nationalement vraie... écrivait vers 1840 notre grand Honoré de Balzac. Demander l'origine des souliers, des aumônières, des chaperons, de la cocarde, des paniers, des vertugadins, des gants, des masques, c'est entraîner un modilogue dans l'effroyable dédale des lois somptuaires et sur tous les champs de bataille où la civilisation a triomphé des mœurs grossières importées en Europe par la barbarie du moyen âge. »

Rien de plus vrai. Les choses futiles en apparence représentent, en effet, sinon des idées du moins des intérêts, — soit le buste, soit le pied, soit la tête, soit la main. — Vous verrez toujours un progrès social, un système rétrograde ou quelque lutte acharnée se formuler à l'aide d'une partie quelconque du vêtement. Tantôt, dans l'histoire politique de notre vieille Europe, la chaussure annonce un privilège, tantôt le chapeau signale une révolution; — une broderie ou une écharpe, ou quelque ornement de paille expriment un parti. Pourquoi la toilette serait-elle donc toujours le plus éloquent des styles, si elle n'était pas réellement *tout l'homme*, l'homme avec ses opinions politiques, l'homme avec le texte de son existence, l'homme hiéroglyphe? — Aujourd'hui la *Vestignomie* est devenue presque une branche de l'art créé par Gall et Lavater, et la toilette de la femme est en quelque sorte la paraphrase visible de son état psychique. En elle et grâce à elle vous voyez la femme tout entière, son goût, ses délicatesses, ses discrétions, son ordre, son sentiment d'art. Les hommes qui tirent seulement vanité de la toilette de la femme sont à plaindre; tout ce qui concourt à la décoration, à la beauté, à l'art de la femme mérite davantage. Les poètes, les penseurs, les historiens et les philosophes n'ont pas toujours estimé cette vérité à l'égal des peintres, et c'est à tort. Il nous plairait de voir ouvrir un cours d'esthétique de la toilette féminine. — C'est pourquoi nous avons pris plaisir à écrire ce chapitre sur les ornements et décorations de la femme.

LA FEMME ET SES PARURES.

Depuis les âges les plus lointains, sous toutes les latitudes et chez tous les peuples, les femmes pensèrent à rehausser les attraits de leur beauté naturelle par les artifices de la parure. Du jour où la première nymphe, penchée sur le cours d'une source, s'avisa de s'y mirer, et se plut à mélanger dans ses cheveux les fleurs de nénuphar du courant, la coquetterie féminine fut inventée. Délicieuse science que celle-là. Grâce à cette instinctive coquetterie, la femme apprit à relever ses charmes naturels par les ornements des étoffes, des fleurs, des parfums et des pierreries. Sa grâce délicate, protégée par les voiles, mise en valeur par les bijoux, s'affirma désormais sur la tribu partie d'Éden comme un beau ciel de consolation s'irradie sur un troupeau que l'orage a mis en déroute.

L'homme ingénieux, pour plaire à sa compagne, inventa les métiers savants par quoi se tissent les plus délicats des tissus; imagina les outils subtils et puissants capables de tailler les pierres et de polir les métaux. Il conçut également les creusets magiques où les fards, les parfums et les eaux de senteurs se distillent pour aider à la séduction, à l'attrait pour tous les sens, des filles d'Eve. Soumis par les yeux de violettes, les bras d'ivoire et la douce gorge de leurs épouses, les hommes primitifs s'apprirent à combattre contre les fauves, pour ravir aux forêts ces chaudes et soyeuses pièces de fourrures qui composent de si tièdes ornements à

la beauté. Plus tard, dès que les pilotes furent assez éclairés pour guider, sur les astres, la marche de leurs navires, les plus adroits marins voguèrent vers des contrées encore inexplorées, et les nageurs les plus résistants plongèrent au fond des mers indiennes, pour en retirer les perles étincelantes, le corail brillant et les fines éponges si douces à la toilette. Les coquillages furent les primitifs bijoux qu'on retrouve presque toujours à l'origine décorative des nations les plus diverses.

Avec le temps, ce souci d'embellissement de la femme par les rares métaux, les nacres marines, les plumes des oiseaux brillants, les fourrures, les bijoux ne fit que s'accentuer à mesure que les peuples se civilisèrent. Les anciens surtout, les Hébreux, les Assyriens, les Égyptiens, les Grecs et les Romains parèrent la femme comme une idole. Amoureux de la beauté souple et des nobles lignes, ces hommes en qui le lucre et les bas désirs n'existèrent jamais en souverains maîtres érigèrent la femme déesse au milieu d'eux, comme Vénus elle-même, au milieu des dieux, par le choix d'un berger phrygien avait été placée en impératrice. Les témoignages qui nous viennent du passé, apportés par les poètes ou par les sculpteurs, nous disent avec quelle ingénieuse complication, qui ne fut jamais dépassée, les esclaves préparaient la toilette des reines. Alors tous les arts concourent à embellir les femmes et à les parer. Et, de nos jours, après que des siècles se sont écoulés, n'est-ce point pour nous tous poètes, artistes ou amoureux illusoires l'une de nos faiblesses de rêver souvent, dans les salles des

musées, devant les statues blanches, à ces mortelles délicieuses pour qui s'épuisaient en ingénieuses inventions tout le courage et tout le talent humains? L'épouse du *Cantique* éclate, au milieu des beautés de la Bible, ainsi qu'un lis savoureux et troublant parmi les fleurs d'un jardin. Salomon défaille devant la reine de Saba qui brille à ses yeux ainsi qu'une abeille d'or, et les parures qui des poignets aux chevilles rehaussent Salomé, quand elle danse, sonnent encore dans notre imagination de leur fin cliquetis le trépas de l'apôtre.

Pour les épouses aux doux parfums, les Troyennes aux tresses de violettes, les Grecques aux bras blancs, le vieillard Homère ne semble pas trouver assez de louanges. Ce génial aveugle magnifie tout ce qui touche à ses héroïnes. Parce que les fils de Priam ont entendu, en passant dans le gynécée, le rire argentin d'Hélène ou le bruissement de ses anneaux d'or, il leur devient égal de mourir.

Chantée par les poètes, parée par les orfèvres, vêtue par les statuaires, en lumière par les miniaturistes et les peintres, la femme antique, offerte ainsi qu'un modèle de grâce et d'esthétique à la femme moderne, domine dans nos mémoires. Quand Gustave Flaubert écrit de Salammbô : « Elle avait pour pendants d'oreilles deux petites balances de saphir supportant une perle creuse, pleine d'un parfum liquide; par les trous de la perle, de moment en moment une gouttelette qui tombait mouillait son épaule nue », nous sommes séduits et enchantés. Nous revoyons la belle Carthaginoise, ses petits pieds liés par la chaînette délicate, sa dé-

marche, pareille à un sillage de noble cygne ou de gracieuse colombe, illumine nos pensées. Et son souvenir — ce souvenir plein de saveur — nous le transposons, l'animons autour de nous du charme de nos contemporaines. Ces ornements du passé, nos plus savants artistes les combinent aujourd'hui pour la femme de notre heure.

LA FEMME CONTEMPORAINE.

Elle est belle aussi cette nouvelle Eve plus gracieuse et plus affinée que l'autre, la païenne; elle nous apparaît si vivante, avec le cadre compliqué de ses ornements, le tintement de ses bijoux, le froufrou de ses étoffes, le sillage de ses parfums! Les poètes, les peintres, les statuaires continuent à la chanter, à la louer dans sa forme et dans ses vêtements. Devant les étoffes claires, les colliers bigarrés et les chlamydes soyeuses des jeunes filles de Tanagra, le génie d'un Horace, d'un Properce trouvait, pour se traduire, de belles cadences; la main du potier, tout à coup animée du feu sacré de la vie, dans la glaise colorée transportait ce chatoiement léger de la femme ancienne. Mais rien de tout cela, malgré les siècles et les siècles, n'est changé encore. Et quand Tennyson s'émeut au passage d'une jeune Anglaise en qui survit toute la grâce de la Viviane magique; quand un poète français, un Rodenbach ou un Jean Lorrain, dans la lumineuse valse de miss Loïe Fuller, retrouve après la gracieuse cadence des Panathénées toute la

fougue ondoyante de ces ballerines romaines, qui embrasaient d'amour, par leur pas élancé, l'œil ravi du César, n'est-ce point une fois de plus pour attester cette immortelle grâce d'un éternel féminin toujours changeant et toujours nouveau, mais aussi, au milieu de ses changements et de ses nouveautés, toujours ressemblant et toujours pareil ?

* * *

Il y a quelques mois encore, à certain musée de Paris consacré à l'Extrême-Orient, le musée Guimet, une exposition attirait les plus curieuses de nos élégantes Parisiennes, les mondaines les plus *smart* des salons artistiques. Toutes se pressaient devant des vitrines où un archéologue explorateur, M. Gayet, venait d'exposer les dépouilles momifiées d'une recluse du désert, d'une Thaïs, encore coquette à travers la mort grâce à ses étoffes voyantes, à ses colliers de verre et à ses petits souliers gaufrés. Chacun s'extasiait à la vue de la dame Uronia étendue, pareille à une petite fille sur un lit de douze chemises brodées; l'on s'attendrissait devant le mignon squelette d'Euphémie la brodeuse, exhumée au jour avec ses instruments de travail : dévidoirs, fils, perles, aiguilles, et tout l'attirail d'une ouvrière d'une antiquité si peu connue.

A travers la bigarrure des étoffes, les curieuses, qui étaient venues à cette exposition de mortes anonymes depuis mille ans, cherchaient à deviner, semblait-il, avec insistance, toute cette poésie de la femme ancienne, à percer le mystère de ces momies

qui furent des femmes, des femmes voluptueuses et adorées, des coquettes et des laborieuses.

A Suze, à Antinoe, à Dahchour, le sol retourné, les tombeaux ouverts révèlent nombre de secrets d'art oublié. C'est l'*ureus* d'une fine tête égyptienne, une bandelette tressée d'argent, qui explique l'harmonie des coiffures antiques. Ces étoffes, de rayures et de tissus divers, montrent avec quelle entente les femmes des vieux âges savaient, sous des cieux plus cléments, mettre en rapport de style, de goût, avec le temps, le décor et les saisons, les modes de leurs vêtements. Tel pli du péplos ou de la tunique ample indique, aujourd'hui encore, malgré l'immuabilité et le silence des siècles, de quelle naturelle grâce se paraient ces êtres. Et ce secret, ce secret de la parure, c'est ce que vient aujourd'hui demander aux petites mortes l'inquiet désir des femmes modernes.

La femme moderne : elle est tout entière, dans ses amusements, ses passions et son caractère, aussi séduisante que la femme antique. Seulement nos yeux, aveuglés par la légende, ne la voient peut-être pas aussi bien qu'il faudrait, ne pénètrent pas, ainsi que pour celles du passé, jusqu'à l'aimable complication du cadre. Nous la voyons davantage en psychologues et moins en poètes. Qu'un romancier mondain, un Paul Bourget par exemple, nous décrive son cabinet de toilette, son étonnant service de brosses, de ciseaux et de peignes, sa trousse à ongles et ses nombreux fers à friser et à polir, nous y prêtons moins d'attention qu'à tout le cérémonial de parure, tracé autour des vases antiques, par la main des potiers. Et pourquoi cela?

La façon dont est coiffée une statue antique, une Vénus de Milo, par exemple, avec son chignon tordu d'où s'échappent encore deux boucles, ou ce nœud adorable qu'admirait le poète Ovide au front de Laodamie, la manière eurythmique dont sont drapées, au *British Museum*, les figures de Phidias, dépassent-elles donc, en symétrie et en noblesse, les ondulations capillaires où se complaisent les mondaines d'aujourd'hui, le peigne d'écaille de leur coiffure, le déroulement moiré de satin ou de faille dont leur taille élancée, au bal ou à la promenade, s'entoure à la façon du fin lin antique? En quoi le couturier d'aujourd'hui, véritable oracle à qui appartient le rôle délicat de préparer la mode, diffère-t-il du tisseur athénien ou étrusque qui savait bien que tel ton plutôt que tel autre convenait plus fidèlement à la beauté suivant que celle-ci, toute jeune ou déjà mûre, étincelante ou éteinte, différait avec l'âge, l'amour naissant ou la vieillesse? Le doux poète de l'*Art d'aimer* conseillant le noir aux blondes comme Chryseis, ou le blanc aux brunes comme Andromède, aidait à préparer ces toilettes souples et ravissantes que les poteries et les terres peintes nous ont transmises. Et le tailleur pour ladies qui reprend aujourd'hui, au profit des contemporaines qu'il est appelé à vêtir, cette science de mise en valeur, est, dans le choix des costumes un Ovide nouveau. L'assortissement des couleurs au vêtement selon le ton des yeux et celui des cheveux est son secret d'artiste. Artiste! celui que le don des belles lignes et des belles couleurs prédispose ainsi à parer la femme vivante ne l'est-il pas autant que

celui qui en pare les statues? Aider cette créature fuyante et mystérieuse à pouvoir découvrir, dans les mille tons de la palette des modes, dans les étincelles des bijoux et des plumes l'ornement essentiel à sa grâce spéciale, à son air et à son maintien, voilà ce que devra savoir un pareil arbitre. En ce cas, un tailleur, un bijoutier, un bottier, une modiste ne sont pas moins que des metteurs en scène. A leurs soins sont confiés les préparatifs où la grâce brillera, où la beauté, rehaussée et parée, présentée ainsi qu'un spectacle, s'animera enfin en nous enchantant. La femme elle-même, avec son expérience et son goût naturel, suppléera souvent aux conseils d'un tiers. Elle sera alors sa modiste à elle-même. Un peu de tact, un peu de goût et ce secret de plaire que portent en elles les plus aimables, et l'œuvre d'art se créera d'elle-même.

On ne peut songer à une femme qui prend soin de se parer chaque jour, sans méditer la grande leçon qu'elle donne aux artistes. Elle s'habille et se coiffe pour peu d'heures, et c'est un soin qui n'est certes pas perdu. Elle a créé un type de beauté moderne, inspiré l'art de son temps, ce n'est point peu de chose.

Ce soin, beaucoup de femmes le prennent encore, le prennent toujours avec opiniâtreté. Nombreuses sont-elles les jolies mondaines pour qui *vivre en beauté* devient le souci principal de chaque jour. C'est pour celles-là, pour ces muses inspiratrices du goût, que notre grand romancier Balzac a écrit que la toilette « était le premier des arts ». Assurément cette pensée de la toilette-art n'est pas nou-

velle, puisque le poète Plaute, il y a plus de deux mille ans, l'exprimait également au sujet des Romaines. Mais, en fait de toilette, de parure, d'ornements féminins, il n'y a jamais vraiment positivement du nouveau. Il n'y a que du transformé, du renouvelé, du vieux neuf et — à quelques nuances près — *du toujours pareil.* Les femmes de ce début du XXe siècle, pour certaines formes de chapeaux, de gants, de robes, de bijoux et de corsages, n'en reviennent-elles pas souvent aux jolies modes de la fin du XVIIIe siècle, sinon de l'Empire et de la Restauration? Les temps de la Renaissance, du moyen âge et aussi de l'antiquité grecque se retrouvent souvent revivre par ces modes nouvelles. C'est dire que la femme, semblable à ces jolis oiseaux migrateurs auxquels elle ressemble à plus d'un point de vue, revient souvent aux pays abandonnés de la mode, au prestige ancien des parures d'aïeules. Elle mue selon les siècles dans les détails divers de son accoutrement, mais l'ensemble du costume par lui-même se retrouve assez souvent très semblable à celui du passé. Les chevilles des Grecques anciennes étaient nues dans le cliquetis des périscelis, larges serpents de métal clair qui tintaient sur les talons. Nues également furent un instant les jambes des élégantes du Directoire français, qui, à la suite de Mme Tallien, se montrèrent publiquement, il y a cent ans à peine, dans les jardins de Paris, en une aussi impudique parure que celle des Athéniennes vouées à Vénus. Sphinx toujours debout et toujours souriant la femme demeure, en se moquant du terrible vieillard à la faux et au sablier. N'est-elle

point, au seuil des siècles, puissante et éternelle? Depuis Eve se poursuit sa métamorphose. Et celle-ci est semblable à un beau poème; les rimes en sont sonores et souvent les mêmes. Mais le rythme en est léger, infatigable et persistant. La femme sait bien qu'elle est l'histoire et que le savant appelé à discourir sur l'ethnologie demandera plus d'une fois au secret de ses bijoux, de son linge et de ses robes, au mystère profond de ses cartons à chapeaux les raisons mystérieuses des civilisations. Les dépouilles d'une Cléopâtre, le *pchent* de sa coiffure, les scarabées de ses bijoux, le tissu de ses voiles, ou bien encore les somptueuses robes d'une Elisabeth, ses fraises godronnées et ses colliers, les riches atours de ses costumes ne suffiront-ils point à aider l'historien à retracer, vivantes, autour de ces deux reines, les étonnantes époques où elles vécurent? Ainsi pourrait se créer, pour répondre à l'enseignement séduisant et esthétique de l'histoire, un Musée du Costume, de la Parure et des Bijoux de la femme. L'éternel féminin, dans la manifestation la plus extraordinaire de son génie, la Mode, aurait enfin son Temple ouvert. Un Musée de la Mode bien compris et bien vivant : voilà un rêve qu'il serait beau de pouvoir réaliser.



Bijoux du XIe siècle.

LES MONOGRAPHIES DES PARURES.

Sur les bijoux, les dentelles, le manchon, le réticule, l'éventail, le gant, le voile, la ceinture, le peigne, le mouchoir, l'ombrelle, et tant d'autres objets de parure, cent érudits, travaillant chacun pendant cent ans, ne suffiraient certes pas à composer de façon définitive et irréfutable l'encyclopédie formidable des ornements de la femme.

Songez que pas un statuaire, pas un joaillier, pas un poète, pas un artisan, pas un parfumeur, pas un gantier, pas un tisseur, pas un pelletier n'eut jamais d'autre souci que celui d'embellir, dans un seul des divers détails de sa toilette, cet être charmant et éternellement frivole, sans la douce influence duquel l'humanité, toujours primitive, sans but et sans beauté, en serait peut-être encore à l'époque barbare. La somme inouïe de recherches, de soins, de travaux que demande la seule mise en valeur d'une petite perle cueillie au fond des mers, soigneusement polie et sertie en bague, indique de quels efforts, pour ajouter à la parure d'un mignon petit doigt de femme, toute l'industrie et le savoir des hommes sont devenus capables.

« Qu'une femme soit un peu laide — dit une héroïne de roman du XVIIIe siècle — il n'y a pas grand malheur si elle a la main belle. » Aussi, pour donner à cette petite main souveraine et parfumée la puissance de séduction, l'homme n'hésite pas, et c'est vers ce but semblable que tant de diverses industries se concertent à merveille. Voici le peaussier

qui s'efforce d'alléger, d'orner, d'embellir le merveilleux petit gant de Suède, le parfumeur qui recherche les odeurs inédites et les qualités cosmétiques pour ses pâtes hygiéniques et adoucissantes, le joaillier qui livre ses anneaux et ses bagues, le mécanicien qui invente les outils plus fins capables de tailler sans défaut ces délicats petits ongles que le carmin a rosés, le fourreur qui fabrique le manchon qui protégera des rigueurs du froid les jolis doigts semblables à des pétales de fleurs rares, le manicure qui, comme un statuaire, saura affiner, modeler et fuseler les appareils du sens du toucher, la dentellière enfin, pour qui les navettes rapides entrecroiseront les rets en dessins toujours ingénieux de guipures dont la neige légère retombera bientôt en flocons légers, sur le poignet et sur la main des élégantes.

Et ce que tous ces artisans, industriels ou artistes, inventent, fabriquent ou perfectionnent pour la seule petite main de la femme, mille autres ouvriers, ouvrières, fabricants, inventeurs, artisans, décorateurs, sertisseurs, le fabriquent, le confectionnent et le raffinent pour toutes les parties de son corps délicat, depuis les petits pieds que chausseront les bottines cambrées et diversement ornées, jusqu'au chignon altier où le peigne dominateur s'érigera en diadème.

Les documents réunis, colligés en volumes sur tant d'ornements, de hochets et de parures féminines composeraient assurément la plus suggestive et la plus intéressante des bibliothèques. On s'étonne qu'elle n'ait jamais été commandée par quelque éditeur entreprenant et désireux d'un grand succès de

librairie. Un esprit fureteur, érudit et encyclopédiste, comprenant enfin la portée historique d'une telle œuvre, y prodiguant ses soins et prenant des collaborateurs parmi les spécialistes, réaliserait ainsi la plus étonnante des bibliothèques de modes. Et qu'on ne dise point que cela serait superflu aux femmes aussi bien qu'aux érudits, aux peintres, aux poètes, aux historiens et aux philosophes mêmes. Tous ceux qui savent voir, penser et comprendre la désirent : c'est une des plus grandes lacunes de notre bibliographique civilisation. Depuis le camée antique où Cléopâtre et Poppée seraient représentées en relief jusqu'aux bustes de Marie Stuart, de Catherine II et de Marie-Antoinette, l'esthétique de la coiffure nous serait contée. Avec les toiles des portraitistes, Clouet, Rubens, Van Dyck, Largillière, Vigée-Lebrun, Reynolds, Gainsborough ou Lawrence, Bonnat, Channon ou Sargent, l'évolution du chapeau de la femme nous serait avantageusement offerte. Pour les modes elles-mêmes, les albums français d'Abraham Bosse au XVII[e] siècle, de Moreau le jeune au XVIII[e] siècle, de Ingres, des Dubuffe, de Constantin-Guys au XIX[e], nous serviraient aussi d'un enseignement utile. Des monographies spéciales pour les bibelots usuels, le baguier, la bonbonnière, la trousse, le miroir, les boîtes à poudre offriraient les plus étranges et agréables recueils pour l'amateur d'orfèvrerie. Mais dans cette sélection idéale, outre les larges descriptions de toutes les formes de robes, jupes, chaussures ou manteaux qu'inventèrent les couturiers et confectionneurs de tous métiers pour protéger les jolies frileuses, nous aimerions trouver

une série d'ouvrages documentés sur ces objets : l'éventail, l'ombrelle, le parapluie ou la canne, le gant, le manchon, la cravate ou le mouchoir, le réticule et les breloques, la ceinture, la montre et la chaîne, et même les attributs de la coiffure : épingles, peignes, diadèmes, aigrettes, les boucles d'oreilles, bagues, colliers et bracelets si divers, si anciens qu'ils remontent à l'âge de pierre.



Les bijoux
des premières reines.

Grâce à ces monographies nous pourrions connaître jusque dans les plus futiles joyaux de ses caprices la femme, celle dont l'apôtre saint Paul a écrit qu'elle était la gloire de l'homme et qui est de toute façon « une variété rare dans le genre humain ». Nous connaîtrions les secrets des femmes de tous pays, de toutes races et de tous temps, et saurions pourquoi Byron a écrit des Espagnoles : « A Cadix, il y a des filles si douées, je veux dire des dames si gracieuses, que leur démarche seule fait palpiter le cœur... Et leur costume, leur voile... leur robe... hélas ! il me faudrait consacrer tout un chant à vous en faire la peinture... » Pourquoi Lessing — bien qu'il ne connût que des Allemandes

— a écrit que « la femme était le chef-d'œuvre de l'univers ». Pourquoi enfin notre Taine émet cette opinion sur les jeunes filles de l'Angleterre, à savoir que « parmi les belles choses il y en avait peu d'aussi belles au monde ». — De pays en pays, de siècle en siècle, l'art et le jeu des éventails, l'élégance dans le port de l'ombrelle, l'expression décorative du diadème ou la subtile ornementation de la bague nous révéleraient tour à tour comme un champ nouveau d'observations physio-psychologiques et anecdotiques sur les femmes dans les divers états et à travers les temps. Et leur toilette elle-même, décrite dans son ensemble et ses variétés, son harmonie et son apparence, sa coloration et son style, ne serait-ce point encore un livre tout nouveau et rempli d'enseignements ?

L'ŒUVRE DE COQUETTERIE.

Le cabinet de toilette est un sanctuaire où il conviendrait, pour une telle étude, de pénétrer aussi. Ici le temple frivole. Le grand œuvre de coquetterie lentement s'y élabore. C'est là que la femme, à la fois prêtresse et déesse d'elle-même, se prépare avant de se montrer aux profanes. Au XVIIIe siècle les curieux souvent y étaient admis et pouvaient à l'aise, tout en consultant un *Almanach des Muses* ou les *Étrennes aux dames*, assister à cette métamorphose extraordinaire que caméristes, coiffeurs et femmes d'atours faisaient subir aux mignonnes marquises, nos bisaïeules. Aujourd'hui l'accès de ce

« home » retiré est plus difficile; le spectacle, pour le moins, est devenu tout ce qu'il y a de plus intime et réservé à un élu choisi. La femme n'aime plus guère à se montrer aujourd'hui que quand elle est parée. Elle croit sans doute, non sans raison peut-être, que les apprêts ne méritent point d'être vus et c'est avec pudeur, dans les instants où elle se prépare à entrer en scène de coquetterie, que sa porte, furieusement défendue aux importuns, cesse de s'ouvrir dès lors, comme autrefois, devant l'abbé frivole ou le seigneur mutin.

En silence, soigneusement, scientifiquement, religieusement, l'œuvre d'art se prépare. Il existe telle ou telle contrée, au Japon par exemple, où le travail de la coiffure est chose si compliquée, si minutieuse pour une femme qu'il réclame toute une journée entière de soins. Il est vrai que de telles coiffures doivent demeurer deux ou trois semaines en état et sans être défaites. Toutefois les petites Japonaises qui adoptent ces chevelures luisantes, extraordinaires et fermes comme du bronze, ne sont en vérité que les plus brillantes poupées du monde. Toutes les dames, il faut le dire, ne confectionnent point avec tant de labeur et de patience l'échafaudage de leur chevelure et souvent il arrive que c'est par la simplicité que se préparent les séductions.

Un écrivain satirique a écrit que « de tous les animaux, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette ». L'opinion est quelque peu impertinente, mais il faut reconnaître qu'elle renferme, en ces temps aigus de civilisation, un grand fond de vérité. La galanterie

ne nous permet pas toutefois d'en adresser le reproche. Ce serait, en effet, nous nuire à nous-mêmes; et nous sommes, les premiers, trop soucieux de bonheur pour nous montrer sévères.

Ainsi se prépare depuis l'antiquité, sans qu'elle se soit jamais lassée, ralentie ou dégoûtée de l'obligation de plaire, la femme, cet être rare, fin et sensitif dont le grand essayiste de la *Physiologie du mariage* a tracé un jour un exact portrait : « Elle se reconnaît, écrit-il, à la blancheur, à la finesse, à la douceur de sa peau. Son penchant la porte à une exquise propreté. Ses doigts ont horreur de rencontrer autre chose que des objets doux, moelleux, parfumés... Elle aime à lisser ses cheveux, à leur faire exhaler des odeurs enivrantes; à brosser ses ongles roses, à les couper en amande ; à baigner souvent ses membres délicats... Aussi ne songe-t-elle qu'aux moyens de briller... »

Ces moyens se réalisent par les artifices de l'art, grâce aux divers ornements que la femme emploie à se parer, à se fleurir, à se protéger, à s'encadrer, à se vêtir, à donner en un mot du style à sa beauté, de la ligne à ses charmes. Il faut la voir ainsi tout entière comme une inspiratrice d'art dans tous ses actes et ses coquetteries. Et ce n'est pas une futilité, car rien n'est futile aux soins de la beauté. Tout, au contraire, doit concourir à sa perfection. Le plus supérieur des hommes, même s'il est aimé par la plus enfantine des femmes, devra considérer avec émotion tout le soin qu'elle prend à se parer pour lui plaire. « Ma pensée la plus haute, écrivit Maurice Maeterlinck, ne pèsera pas plus dans les balances

de la vie que les trois petits mots que l'enfant qui m'aimait m'aura dits sur ses bagues d'argent, sur son collier de perles ou de morceaux de verre. »

Ces bagues, ces colliers sont en effet les plus délicats ornements de l'amour. La femme les a mis pour être plus belle aux yeux de l'homme. Et c'est aussi pour la voir plus belle, mieux parée au milieu de ses compagnes, que l'homme en a serti la merveille et poli le diamant. Dans le geste de l'éventail, dans le chatoiement des pierreries ou le pli du voile, n'y a-t-il pas, pour les âmes sensibles, tout le secret du cœur? N'y a-t-il pas aussi comme un témoignage du goût, de l'esprit, des manières d'un règne et d'un pays?



Les attitudes de Mme Récamier.

CONCLUSION.

C'est pourquoi nous ne pensons point faire en ces pages un travail de pédante érudition. Le style compact du savant ou de l'archéologue ne convient guère à un sujet où les grâces seules doivent régner, où un poète ami de la femme, un Ovide, un Pétrarque, un Musset ou un Swinburne trouverait assurément d'assez subtils vocables pour traduire la

pensée dans une forme exquise. Ce que nous allons dire de la dentelle et des guipures, du luxe des dessous, des voiles et voilettes, des gants et mitaines et des armes artificielles de la femme, dont l'éventail, demanderait certes le développement de grands et lourds volumes à la façon des encyclopédies décoratives d'autrefois; mais l'oreille délicate des lectrices ne ressemble guère, par sa finesse nacrée, à ce rude tympan des hommes de science où les mots latins, sanscrits et grecs, en tourbillonnant comme un vol d'abeilles, se précipitent et chantent. A ces savants, à ces archéologues, à ces chercheurs tenaces des trésors du passé nous demanderons cependant, sans nous y appesantir, plus d'un document, plus d'un récit, plus d'un détail sérieux ou nécessaire. Ainsi aux âges du paganisme, les dieux de l'Olympe, lorsqu'il s'agit d'ornementer la nudité de la divine Vénus, réclamèrent du hideux mais ingénieux Vulcain l'idéale ceinture qui compléta sa beauté. Les vieillards troyens qui moururent, sur les remparts de leur cité, à cause de la séduction d'Hélène, ne sont par les derniers qui périrent pour assurer aux charmes féminins une mémoire plus durable. Il y a également les milliers d'auteurs badins d'autrefois à qui le seul petit geste d'un gant jeté, d'une bague brisée ou d'un coup d'éventail, fut le suffisant motif à de nombreux ouvrages. Ceux-là, pour futiles qu'ils paraissent, méritent bien toutes nos indulgences. Ce sont eux surtout que nous allons consulter dans les pages qui vont suivre, et l'on verra ce qu'ils peuvent révéler.

CHAPITRE VI

LA DENTELLE ET LES GUIPURES

L'Art de la dentelle. — Les origines. — Travail des dentellières. — Histoire de l'industrie de la dentelle. — Les variétés de dentelles. — Les lois somptuaires. — La révolte des passements. — La vogue de la dentelle depuis ses origines jusqu'à nos jours. — Ses usages et son emploi dans la parure féminine. — La philosophie de la dentelle. — Les plus belles dentelles.

Souple, légère, gracieuse dans ses plis, délicate dans sa transparence, tantôt riche dans ses dessins appuyés et luxueuse dans sa trame, tantôt simple et imprécise de charme comme une mousse de nuages, la dentelle est un des attributs les plus charmants de la toilette féminine. Elle suit la mode et la mode ne la quitte pas. Elle unit sa grâce aux étoffes les plus variées; elle passe du damas orgueilleux au linon frivole, de l'humble futaine au drap le plus rare, et de la soie précieuse au linge discret.

Elle se mêle aux fourrures pour leur enlever toute lourdeur, aux velours pour rehausser leur beauté profonde. Elle est aimée de la femme, et elle lui rend son amour en aidant sa beauté.

Autrefois elle sut séduire l'homme lui-même, et, à une époque où la splendeur du costume n'était pas un apanage tout féminin, nous la voyons parer le pourpoint du courtisan, flotter aux manchettes du petit-maître, égayer le rabat du galant abbé.

Aujourd'hui, encore qu'elle ait renoncé à cette conquête, elle s'allie, sévère il est vrai dans ses dessins et dans ses points, aux ornements et aux vêtements de l'Église. Mais c'est surtout auprès de la femme que triomphent ses charmes infinis, et si, dans sa tunique de lin aux plis harmonieux, une dame grecque ou romaine s'éveillait à la vie moderne, la dentelle serait peut-être le premier des agréments de toilette que sa coquetterie regretterait de n'avoir pas connu.

L'antiquité n'ignorait pas la broderie : la Bible nous apprend que les Hébreux étaient d'habiles brodeurs en fin lin, en écarlate et en pourpre. Les Tyriens, les Égpytiens, et à leur suite tous les peuples de l'Empire romain savaient faire des applications d'étoffe, et orner de franges leurs vêtements. Mais nulle part leurs écrits ou leurs statues ne nous parlent de la dentelle. Cet art charmant leur fut inconnu. Il fallait des mains modernes pour traduire et fixer ainsi la légèreté. Ce fut du moins l'Italie, ce pays heureux qui nous a conservé le culte de la beauté antique, l'Italie, patrie de tous les arts, qui eut la gloire d'inventer la dentelle.

La légende du moyen âge n'est pas sans grâce, qui nous raconte son origine.

Sur les bords de l'Adriatique, sur ces rives charmantes où l'azur du ciel n'a d'égal que l'azur des flots, un jeune pêcheur était fiancé à la plus belle fille de la lagune.

Belle et laborieuse, elle lui offrit un filet que ses mains avaient tissé ; et lorsque le pêcheur, dans sa barque rapide, lança pour la première fois dans la mer ce gage d'amour, il ramena dans ses plis une algue pétrifiée, splendide et délicate.



Les collerettes et manches de guipure XVI[e] siècle

Mais soudain la guerre éclate et la flotte vénitienne emporte tous les matelots vers les rivages de l'Orient. L'enfant amoureuse pleure le départ du fiancé, elle reste de longues heures à écouter sa tristesse et à regarder l'algue magnifique qui fut le dernier présent de l'amant. Elle se plaît à détailler les fines nervures, les fibres si légères qui dessinent les merveilleuses arabesques, et peu à peu elle croise les infinies bobines qui pendent autour du métier, elle veut reproduire le modèle qu'elle doit contempler sans cesse. Elle réussit enfin et invente ainsi la dentelle à *piombini*.

N'est-elle pas charmante dans sa naïveté, cette légende qui veut faire inventer à l'amour la den-

telle, qui est légère, délicate, capricieuse, mais ferme et durable aussi comme lui ?

Bientôt cependant la dentelle prend ses quartiers de noblesse, et nous verrons de nobles mains ne pas dédaigner de croiser les fils de lin. En Italie, à l'humble dentelle du pêcheur avait succédé l'altière Venise, massive et riche, et presque aussitôt tous les peuples de la chrétienté pratiquèrent cet art gracieux. C'est en Flandre qu'il trouve d'abord une patrie digne de rivaliser avec celle qui fut son berceau;, Bruges, Malines, Bruxelles, Anvers inventent leurs célèbres variétés. La France ne reste pas en arrière dans ce mouvement; Colbert veut donner à son pays la belle industrie qui a fait la richesse de Venise. Il s'intéresse aux productions d'Alençon, il accorde le 5 août 1665 un privilège exclusif de dix ans et une gratification de 36000 livres à une compagnie qu'il charge d'établir des manufactures dans les principales villes du royaume. Il fait venir des ouvrières habiles du Brabant et de l'Italie, et bientôt Alençon, Chantilly, Valenciennes donnent au point de France une juste et haute réputation. L'Angleterre veut rivaliser avec la Belgique; elle n'y réussit pas, mais son commerce accapare les dentelles belges et, en les vendant comme produits nationaux, leur impose le nom de point d'Angleterre.

Ainsi partout, en Espagne, en Allemagne, en Saxe, en Russie même, la dentelle a conquis son droit de cité, apporte le pain et l'aisance dans d'humbles foyers, charme les loisirs des très nobles dames. Elle méritait cet honneur. Quel ouvrage

plus gracieux peut mieux occuper les doigts féminins? D'illustres exemples furent donnés : les reines Isabelle d'Espagne, Catherine de Médicis en France et Catherine d'Aragon en Angleterre voulurent parfois oublier les ennuis de la politique et les soucis du trône en évoquant de frêles fleurs de rêve sur le réseau fragile, et en joignant des fils aussi tenus que ceux de la diplomatie. L'infortunée Marie Stuart sut adoucir les heures de sa captivité en mariant la délicatesse des fils de lin et de soie à la tristesse de ses regrets.

Ces hauts exemples furent suivis, à une époque où la vie plus calme et plus enclose permettait les longs travaux de patience; et les châtelaines dans leurs manoirs enseignaient aux suivantes à traduire ainsi l'envol de leurs rêves, cependant que l'art de la dentelle progressait aussi dans le peuple et y trouvait chaque jour de nouvelles ouvrières plus habiles et plus artistes.

Voyez cette dentellière des Flandres ; la chambre est d'une propreté nue, quelques meubles massifs et luisants coupent seuls par endroits la blancheur des murailles; dans sa robe noire aux parements de velours, avec son bonnet étroit bien apprêté et les minces anneaux d'or qui pendent à ses oreilles, l'ouvrière est assise devant ses fuseaux. Une fenêtre unique éclaire la pièce qu'elle laisse dans la pénombre; seul, un rayon clair tombe sur le métier et les mains de la dentellière. Ses doigts vont et viennent avec une agile rapidité, ils prennent les petits fuseaux garnis de fil, ils les guettent au passage, ils les déroulent et les arrêtent pour suivre le dessin sans

se tromper jamais. En même temps qu'elle copie avec exactitude, elle imprime pourtant à son œuvre, malgré elle, sans doute, le cachet de sa personnalité secrète. Elle unit les fils plus étroitement et la dentelle a des contours plus précis, ou bien elle lui laisse plus de flou et plus de moelleux; elle ajoute même parfois d'imprévus et d'audacieux ornements au modèle proposé. Elle coule obscurément une vie heureuse et tranquille, devant le métier qu'éclaire un rayon de soleil dans la chambre nette et claire comme son âme. Elle peut à son gré abandonner son ouvrage patient pour aider, s'il le faut, aux travaux des champs; sa vie paisible a ses joies menues — contentement de soi-même quand l'œuvre est terminée, sûreté des jours, calme des heures qui coulent comme un fleuve qu'on ne voit pas marcher — et parfois même de plus précises récompenses.

C'est ainsi qu'on nous raconte : « qu'en Saxe, une dame Barbara Etterlein, épouse de Christophe Uttmann, propriétaire de mines, apprit la dentelle aux fuseaux aux pauvres femmes des mineurs. Son dévouement fut si admirable que, témoin de son zèle, une bonne vieille, un peu sorcière, sans doute, lui prédit que sainte Anne la récompenserait en faisant prospérer ses enfants sans qu'elle en perde un seul, et qu'ils se multiplieraient autant que les fuseaux de son métier.

« La prédiction s'accomplit et quand Barbara Uttmann mourut, en 1575, elle laissa soixante-cinq enfants ou petits-enfants. »

Elle eut aussi sans doute la joie qu'elle méritait, et sans prier sainte Anne de donner à toutes les

dentellières une pareille récompense, remercions-la de protéger un art gracieux.

Il resta longtemps à la mode et au XVIIIe siècle Jean-Jacques Rousseau lui-même put écrire : « Ce que Sophie sait le mieux, et ce qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, comme de tailler et de coudre les robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sache faire et qu'elle ne fasse avec plaisir; mais le travail qu'elle préfère à tout autre est la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable et où les doigts s'exercent avec plus de grâce et de légèreté (1). »

Voilà démontrés par une plume inattendue les mérites de la dentelle; et peut-être faut-il regretter que la vie fiévreuse de la société moderne et surtout l'invention du métier mécanique aient fait tomber en désuétude un art où se plaisaient encore nos aïeules, aient détourné de lui la main des femmes et l'aient relégué dans quelques campagnes où il soutient avec peine sa splendeur passée.

Il faut le reconnaître aussi : les dentelles que faisaient jadis avec amour de sages ouvrières avaient une valeur artistique toute particulière. Dans chaque contrée, le génie propre de la race s'est manifesté : après de longs tâtonnements et de précieuses hésitations, dans chaque pays différent, chaque groupe de dentellières inventa et fixa le type définitif qui fera sa gloire.

Les unes travaillent au fuseau, les autres à l'ai-

(1) *Émile*, livre IV.

guille; et cette différence indique les deux grandes classes de dentelles. On a pu dire avec raison que « l'aiguille est au fuseau ce que le crayon est à l'estampe » (1). Les dentelles à l'aiguille sont en effet plus précises, d'un dessin plus net et plus franc, elles ont la richesse de la décoration comme les Venise, ou la préciosité du fini comme les Alençon; les dentelles au fuseau sont plus fondues dans leurs contours, plus suaves dans leur aspect général, elles ont la légèreté capricieuse des nuages qu'une brise tendre effiloche dans l'azur.

Mais, dans ces deux classes, que de variétés charmantes!

Elles s'offrent à nous en bataillons serrés et toutes ont leur grâce, leur vertu aimable, depuis les reines orgueilleuses jusqu'aux humbles sujettes.

Rendons hommage d'abord à la Venise, massive, chargée d'ornements, d'une orientale opulence avec ses beaux points à rinceaux feuillagés. Elle est là comme une aïeule vénérable, parée pour les cérémonies splendides de la Cour ou de l'Église; vertueuse, elle n'aime pas les plis qui dérangent une majestueuse ordonnance et où vont se nicher de frivoles pensées. Elle regarde d'un œil sévère ses filles un peu moins rigides qu'elle.

Voici Alençon avec sa fine élégance, son aspect étoffé et riche, son dessin franc, ses fleurs richement brodées sur réseau ou fond de brides; et les Chantilly un peu mélancoliques, qui furent aimées de Mme de Maintenon, lorsqu'après la mort du Roi

(1) CHARLES BLANC. — *L'Art dans la parure*, page 289.

Soleil, elle s'enferma à Saint-Cyr et, suivant l'expression du poète, jeta

> ... sur la France ravie
> L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin.

Saluons les Malines légères, où seul se précise le trait du dessin, les Malines que Napoléon comparait dans leur grâce et leur sveltesse à la tour de la cathédrale d'Anvers, qui se chiffonnaient agréablement dans les cheveux blancs de nos grand'mères et qui aiment à s'allier à la gaze et à la mousseline.

Il faut aimer le point d'Angleterre d'une fermeté si délicate, les dentelles de Flandre harmonieuses et tendres, les Bruges mousseuses, et les blondes qui parèrent la grâce fléchissante de Marie-Antoinette lorsque le destin l'inclinait déjà vers les tristes jours de la Révolution, les blondes qui donnent aux Espagnoles les mantilles fastueuses où elles atténuent l'éclat sombre de leur teint et cachent la vivacité de leurs yeux profonds ou la fleur saignante de leurs lèvres.

Les guipures réclament leur rang après les souveraines. A leur tête est la guipure d'Honiton aux fins toilés, aux reliefs discrets. Elle précède les guipures du Puy et de l'Auvergne plus modestes dans leurs robes de laine, mais charmantes encore avec leurs dessins larges et hardis.

Et que d'oubliées dans cette revue rapide, depuis les Irlande, les Gênes, les Raguse, jusqu'aux humbles mignonnettes, campane et gueuse, qui se contentent de garnir le bonnet des fermières ou les robes des bourgeoises.

Elles partirent toutes à la conquête du monde et remportèrent hautement la victoire.

Qui croirait cependant, si l'histoire n'était là pour nous l'apprendre, que cet ornement gracieux du costume fut persécuté? Mais il n'est pas de souveraineté sans périls et les dangers menacent parfois les royautés les mieux établies.

Les lois somptuaires dressèrent contre la dentelle de barbares règlements. C'est ainsi qu'en 1629, le sévère et puritain Louis XIII rendit un édit sur « les superfluités des habits ». S'il ne fut pas appliqué avec une grande sévérité, il n'en fut pas de même de l'édit qui parut en 1660, sous la régence d'Anne d'Autriche. Il provoqua une émotion profonde, dont nous retrouvons des traces dans la littérature du temps. Molière l'approuve en ces termes :

Oh ! trois et quatre fois béni soit cet édict,
Par qui des vêtements le luxe est interdit !
Les peines des maris ne seront plus si grandes
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
Oh ! que je sais au roi bon gré de ce décris
Et que, pour le repos de ces mêmes maris
Je voudrais bien qu'on fit de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie (1).

Mais la dentelle ne pouvait pas se laisser vaincre sans combat. Les femmes à leur tour prirent la parole et les précieuses de l'hôtel de Rambouillet publièrent une satire en vers titrée *La Révolte des passements*. Elle est dédiée à Mlle de la Trousse,

(1) MOLIÈRE. — *L'École des maris*.

cousine de Mme de Sévigné. Le document est curieux et a été résumé fort exactement par Mme Burg-Palliser dans son étude sur la dentelle. Nous lui empruntons ce passage :

« En conséquence de l'édit somptuaire contre le luxe du costume, Mesdames les Broderies,

Les Points, Dentelles, [Passements,
Qui, par une vaine dis- [pense
Ruinaient aujourd'hui la [France

se réunissent et se concertent sur les mesures à prendre pour leur commune défense. Point de Gênes et Point de Raguse haranguent d'abord la compagnie. Ensuite Point de Venise, qui semble regarder Raguse d'un œil jaloux, s'écrie :



La Dentelle des fraises sous les Valois.

Encor pour vous, Poinct de Raguse,
Il est bon, crainte d'attentat,
D'en vouloir purger un Estat.
Les gens aussi fins que vous êtes
Ne sont bons que, comme vous faites,
Pour ruiner tous les Estats.
Et nous, Aurillac et Venise,
Si nous plions notre valise,

« Quelle sera notre destinée?... » Les autres den-

telles prennent la parole tour à tour; le désespoir les gagne; jusqu'à ce qu'une vieille Broderie d'or, pour les consoler, leur parle des vanités de ce monde : « Qui les connaît mieux que moi, qui ai habité les demeures des rois! » Une grande dentelle d'Angleterre leur propose de se retirer toutes dans un couvent. L'idée sourit peu aux dentelles de Flandres; elles consentiraient plutôt à être cousues simplement au bas d'un jupon.

« ...Tous les Points prennent la résolution de se retirer dans leur pays, sauf Aurillac, qui craint d'être transformé en tamis pour passer les fromages d'Auvergne, dont l'odeur serait insupportable à qui s'est habitué aux parfums du musc et de la fleur d'oranger :

Chacun, dissimulant sa rage,
Doucement ployait son bagage,
Résolu d'obéir au sort...

« Toutes allaient partir, lorsque

Une pauvre, très malheureuse,
Qu'on appelle, dit-on, la gueuse,

arrive tout en colère d'un village des environs de Paris. Elle n'est pas d'illustre naissance, mais qu'on veuille bien suivre ses conseils, et *elle engageait sa chaînette* qu'elle leur ferait reconquérir à toutes leur position dans le monde.

Il nous faut venger cet affront;
Révoltons-nous, noble assemblée.

« Un conseil de guerre se forme. Le Point de

Flandres se vante d'avoir fait, comme cravate, deux campagnes sous Monsieur; un autre avait appris l'art de la guerre sous Turenne; un troisième avait été déchiré au siège de Dunkerque!

Racontant des combats qu'ils ne virent jamais,

tous prétendaient avoir figuré à quelque siège ou bataille.

Qû'avons-nous à redouter ?

crie le Point d'Angleterre. Il est à savoir, pense en lui-même le Point de Gênes, *qui avait le corps un peu gros.* Tous font serment de déclarer la guerre ouverte et de chasser le Parlement. Les dentelles s'assemblent à la foire Saint-Germain pour être passées en revue par le général Luxe. L'appel est fait par le colonel Sotte-Dépense. Les Dentelles de Moresse, les Escadrons de Neige, les Dentelles du Havre, Escrues, Soies noires, Points d'Espagne, etc... marchent en avant en ordre de bataille pour vaincre ou mourir. Elles sont vaincues, hélas! car elles manquent de bravoure, mais heureusement intervient l'Amour.

« Le petit dieu plein de finesse obtient leur pardon et elles rentrent en faveur à la Cour. »

Encore qu'un peu trop appuyée, cette fantaisie dans le goût précieux n'en est pas moins aimable et curieuse, surtout au point de vue documentaire.

La province pudibonde renchérissait sur les édits du roi. Le parlement de Toulouse défend : « A toute personne de l'un et l'autre sexe, qualité ou

condition, de porter sur ses vêtements aucune dentelle tant de soye que de fil blanc, ensemble passement, clinquant d'or, ni d'argent fin ou faux. » Cet arrêt ruinait l'industrie de la province, aussi consterna-t-il grandement la ville du Puy. Mais ici encore les dentelles trouvèrent un défenseur, inattendu il est vrai. Saint François Régis qui prêchait alors en Auvergne fut ému des souffrances des dentellières et de leurs plaintes : « Ayez confiance, leur dit-il, priez Dieu de me seconder et la dentelle ne périra point! » Il se rend à Toulouse et plaide sa cause avec tant de chaleur qu'il obtient, en 1640, la levée de l'édit. Aussi les dentellières reconnaissantes réclament-elles comme leur patron saint François Régis.

La France ne fut pas le seul État qui eut le triste honneur de persécuter la dentelle. L'Angleterre l'imita pour d'autres raisons. En 1700, pour protéger les manufactures nationales, le gouvernement anglais interdit l'importation des dentelles étrangères. Mais on vend, sous le nom de point d'Angleterre, les dentelles de Flandres passées en contrebande. Toutefois la répression est sévère. Les employés de la douane n'hésitent pas à arrêter, dans Covent Garden ou Fleet Street, les nobles dames, et à les débarrasser des dentelles dont elles ne peuvent indiquer clairement l'origine. On fouille avec soin les navires et les bagages; mais rien n'arrête l'ardeur de la contrebande, et le grand schérif de Westminster lui-même n'hésite pas à passer pour 6 000 livres sterling de dentelles de France dans le cercueil de l'évêque Atterbug qui mourut à Paris.

Malgré tout, la dentelle pendant l'ancien régime règne en maîtresse. Il faut arriver à la Révolution pour voir se ternir son étoile. Les manufactures sont fermées, les ouvrières se dispersent devant la tempête; cet art de finesse, de grâce et de charme, sombre dans la tourmente.



La Dentelle des Bonnets et Collerettes. — XVII[e] siècle.

Napoléon en montant sur le trône veut lui redonner son ancienne splendeur. De nouveaux centres se forment, les ouvrières reprennent leurs fuseaux ou leurs aiguilles; mais, en 1818, la dentelle reçoit un nouveau coup, lors de l'invention du tulle et des métiers mécaniques. Elle a lutté avec énergie pour conquérir et conserver une place; elle y a réussi, et si son domaine est moins riche que dans le passé, il n'en est pas moins étendu encore et enviable.

On peut dire que le XVII[e] siècle fut l'apogée de la dentelle à l'aiguille et le XVIII[e] l'apogée de la dentelle aux fuseaux. Dès son apparition la dentelle conquit le monde et les folles dépenses qu'elle suscita font comprendre, dans une certaine mesure,

les édits somptuaires. C'est ainsi que Saint-Simon nous apprend qu'une Mme de Puisieux « consommait » annuellement 200 000 écus de point de Gênes. Mme de Créqui, rendant visite à la duchesse douairière de la Ferté, la trouva couchée sur un lit dont la garniture de dentelles valait au moins 400 000 écus. Les dentelles du trousseau de Madame, fille aînée de Louis XV, montèrent à 625 000 francs, et une somme de 125 000 francs pour l'achat de dentelles était un des articles ordinaires du trousseau d'une dame de condition.

Les courtisanes n'aimaient pas moins les dentelles que les dames de la Cour. Louis XIV dépensait pour ses dentelles autant qu'une petite maîtresse, et on raconte qu'il paya 250 écus d'or un col de Venise. Il est vrai que, pour donner plus de fermeté aux contours et aux picots gracieusement lancés dans le vide, on festonnait sur un crin de cheval, et que les galantes ouvrières de Venise, ne trouvant pas d'assez beaux crins, employèrent leurs propres cheveux pour le col du Grand Roi.

C'était l'époque aimable où l'on allait se battre en habit de cour. Sous Louis XV, les gentilshommes se paraient pour le combat comme pour le bal, et en 1664, lorsque le grand vizir Achmet Koproli vit la jeune noblesse française défiler en ordre de bataille dans les plaines de la Hongrie, avec des perruques poudrées, des pourpoints de satin, des rubans et des dentelles flottant au gré du vent, il s'écria : « Qui sont ces jeunes filles? » Mais nos aïeux savaient allier la grâce à la force, et peu après

« les jeunes filles » culbutèrent les terribles janissaires.

Lorsque le costume devint plus grave et que l'homme abandonna ces aimables fanfreluches, la dentelle resta une des plus précieuses parures de la femme. Napoléon, comme Louis XIV, voulut que les dentelles fissent partie du costume obligatoire aux Tuileries. La beauté et le prix des dentelles qui furent faites pour le mariage de Marie-Louise n'ont jamais été égalés, et l'on cite une garniture de lit parsemée d'abeilles qui fut payée 40 000 francs. La princesse Pauline Borghèse s'était, elle aussi, passionnée pour les dentelles, et les élégantes suivirent le goût de la Cour. Mme Récamier, quand elle était souffrante, recevait sur un lit à rideaux de dentelles de Bruxelles, bordées de guirlandes de chèvrefeuille et doublées de satin rose pâle. Le couvre-pied était en dentelle, et les flots de Valenciennes qui couvraient l'oreiller de batiste auréolaient la tête charmante.

On le voit, la dentelle a été de tout temps un des aides les plus aimables de la beauté. Elle a commencé modestement, mais on peut dire qu'il n'y a pas une partie du costume de la femme qu'elle n'ait embellie tour à tour suivant les caprices de la mode.

Un de ses premiers emplois en France fut de parer la fraise qu'inventa Henri II pour cacher la cicatrice qu'il avait au cou. La dentelle fut toujours un ornement de la fraise, même lorsque celle-ci eut atteint son ampleur la plus étonnante. Elle festonnait autour de la fraise de la reine, lorsque Marguerite de Navarre était obligée de se servir d'une

cuiller de deux pieds de long pour pouvoir porter un potage à la bouche sans la salir ou la chiffonner. La reine Elisabeth d'Angleterre, rivalisant avec Marguerite, portait la fraise la plus haute et la plus empesée d'Europe, et elle ornait ses fraises à trois rangs d'une prodigieuse quantité de point coupé, de cannetille, de dentelles d'or et d'argent, de perles et de pierres précieuses.

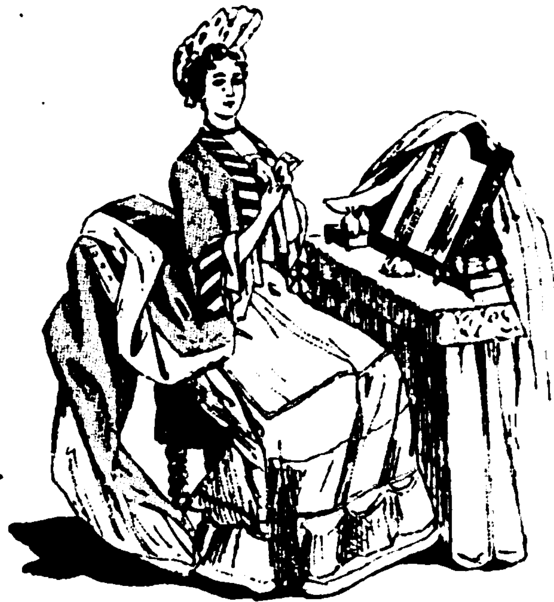
Les courtisans suivaient avec empressement l'exemple de leur maître, mais dans de plus sages limites, obligatoires parfois, comme en Angleterre, où de sévères citoyens, placés aux portes de la cité, étaient chargés de couper les fraises qui dépassaient la mesure convenable chez un sujet.

Lorsque fut passée la mode de ce ridicule ornement, qui, suivant le mot de l'Estoille, faisait ressembler la tête « au chef de Jean Baptiste dans un plat », on inventa pour les hommes le col rabattu en dentelles ou rabat, et pour les dames la collerette qui s'étalait en arrière comme un monstrueux éventail, et que l'on peut voir dans les tableaux de Rubens. Les hommes imaginèrent de porter des dentelles sur leurs bottes et leurs jarretières; on inventa les canons, ou garnitures en dentelles qui descendaient des genoux jusqu'à mi-jambe. On peut voir cet ornement reproduit sur les jambes de Louis XIV dans le tableau du musée de Versailles qui représente l'entrevue de l'île des Faisans; et Savinière nous apprend qu'à la Cour de France « on ne regarde nullement à acheter des rabats, des manchettes ou des cartons d'une valeur de 13 000 écus ».

La poupée de la mode, qui remplaçait à cette

époque le journal de modes, indiquait aux élégants et aux élégantes le « dernier cri » du costume et la façon de porter la dentelle. A chaque changement on habillait à l'hôtel Rambouillet deux poupées, l'une « la grande Pandore » en grande tenue, et l'autre « la petite Pandore » en négligé du matin.

Dans son « Tableau de Paris », Mercier vante en style emphatique la poupée de la rue Saint-Honoré : « C'est de Paris, dit-il, que les profondes inventions donnent la loi à l'univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, passe de Paris à Londres tous les mois et va de là répandre ses grâces dans toute l'Europe. Il va du Nord au Midi, il pénètre à Constantinople et à Pétersbourg, et le pli qu'a donné une main française se répète chez toutes les nations, humbles observateurs du goût de la rue Saint-Honoré. »



La Fontange en dentelles.
XVIIe siècle.

Aujourd'hui le journal de modes a remplacé la grande Pandore, mais les paroles de Mercier sont encore vraies et les élégantes de Paris peuvent se glorifier d'imposer comme autrefois leur goût à l'univers.

La dentelle sous Louis XV devient : cravates, jabot, manchettes; elle domine, gracieuse et frivole,

dans les costumes de velours et de satin des seigneurs à talons rouges et des modèles piquants de Watteau et de Boucher.

Les manchettes consomment une prodigieuse quantité de dentelles. Louis XVI en avait en 1792 cinquante-neuf paires, et le bourreau lui-même montait à l'échafaud avec un jabot et des manchettes en dentelles. Elles faillirent faire disparaître de la table le rosbif anglais et national auquel les valets eux-mêmes ne voulaient plus toucher, de peur de salir leurs manchettes. Cette mode s'est d'ailleurs perpétuée longtemps, puisqu'en 1848 les livrées de parade de la reine Victoria avaient des manchettes du plus riche « gros point de France ».

Les dames ornaient de dentelles la berthe et les manches de leur corsage; on en voyait au bord des *engageants* ou manches courtes, et des longues *pagodes;* on les portait sur les jupes en volants, on les faisait courir sur l'étoffe en bandes horizontales ou *tournantes* et en bandes verticales ou *quilles*.

On les employait aussi sous forme de *transparents;* Mme de Sévigné nous l'apprend en ces termes : « Avez-vous ouï parler de transparents? Ce sont des habits entiers des plus beaux brocarts d'or et d'azur qu'on puisse voir et par-dessus des robes noires transparentes ou de belles dentelles d'Angleterre ou de chenille veloutée sur un tissu comme ces dentelles d'hiver que vous avez vues. Cela compose un transparent qui est un habit noir et un habit tout d'or et d'argent ou de couleur, comme on veut, et voilà la mode. »

La dentelle jouait son rôle dans les présentations

à la Cour, le protocole fixant avec un soin minutieux la longueur des *barbes* (1) d'après le rang de noblesse. Dans un salon, les princesses du sang avaient seules le droit de laisser tomber dans toute leur longueur les barbes de leur coiffure.

Non contente de s'allier aux étoffes, la dentelle voulut se mêler aux cheveux, et Mme de Fontanges eut l'honneur d'inaugurer cette mode. L'origine en est pleine de grâce : pendant une chasse, les boucles des cheveux de la favorite s'étant échappées du ruban qui les nouait, elle s'improvisa une coiffure avec son mouchoir de dentelles. Le roi en fut charmé et la pria de la garder à la réunion de la Cour. Sa parure inédite fut appréciée et le lendemain toutes les dames parurent coiffées à la Fontanges. Cette coiffure devait prendre plus tard des dimensions pyramidales.

Sans parler du linge de la femme qui voulait les plus belles et les plus fines, les dentelles ornèrent tous les accessoires de la toilette; on les vit sur les mouchoirs brodés que les dames donnaient à leurs favoris et qu'ils portaient à leur chapeau comme des gages de la faveur de leur maîtresse, on les vit sur l'éventail derrière lequel la belle cache à demi son sourire d'ironie ou de consentement.

La dentelle n'a jamais quitté la femme : quand ses plis ne frissonnent plus autour du cou comme une mousse de neige autour de la tige d'un lis, nous la retrouvons en écharpe autour de la taille dont elle avantage la fine souplesse, et si la mode

(1) On appelle *barbe* une écharpe en dentelles qui ornait les cheveux et tombait derrière la tête.

l'écarte pour quelque temps du costume, elle ne peut jamais lui faire abandonner le linge secret, et ce n'est pas là un des apanages qui lui sont le moins chers. Ses variétés infinies lui permettent de suivre partout la mode et de se plier au caractère de chaque époque, triste ou gai.

L'ancien point de France avec ses rehauts gras, ses fortes brides, ses grands jours imités du point de Venise, s'allie bien à la majesté et à la splendeur de Louis XIV; pour voiler la tristesse du règne finissant, les Chantilly ont de longs plis mélancoliques; plus tard, quand la joie est revenue, les Valenciennes légères, les Malines aériennes symbolisent la frivolité ingénue de pièces de rareté qui trop vite disparaîtront et, pour parer d'une beauté suprême et rapide les dernières années de la royauté, les blondes offrent à Marie-Antoinette leur grâce attendrie et leur richesse trompeuse.

Aussi peut-on constater que si la dentelle a subi dans son règne de passagères et courtes éclipses, son pouvoir n'a jamais été sérieusement ébranlé, et aujourd'hui encore, comme par le passé, elle est une des parties prépondérantes de la parure féminine.

Elle a conquis depuis longtemps une place que rien ne semble devoir lui enlever dans l'avenir. La période la plus sombre de son histoire est celle qui suivit la Révolution française.

Malgré les efforts généreux de Napoléon Ier, l'art de la dentelle est lent à reprendre son ancienne splendeur. Les conditions de la vie ont changé, les communications sont plus rapides, l'existence est

moins stable et moins patiente. Le tulle, que son bon marché et sa confection rapide ont mis à la mode, semble vouloir supplanter la dentelle, et le goût pour une longue période se détourne d'elle. Pendant toute la Restauration et le règne de Louis-Philippe, le costume féminin ignore presque complètement la dentelle. Sa littérature romantique a réveillé le moyen âge; on le voit revivre dans les costumes de l'époque.

Les dentelles sont délaissées; on les oublie dans les armoires de famille. Elles restent dans l'ombre, au milieu des vieilles étoffes, du linge fané, des robes oubliées. Elles s'attristent de tant d'ingratitude, elles prennent une teinte vieil ivoire et conservent à peine dans leurs plis l'âme légère des parfums d'autrefois. Elles regrettent le temps où elles paraient de nobles épaules, où elles laissaient transparaître le rire aimable d'une jeune gorge, où elles frissonnaient sous des souffles chargés, semblait-il, de baisers et de rires. Alors elles étaient reines avec les reines de la mode. Elles connaissaient les fêtes, les bals, les pompes de la Cour et sans doute tout bas leur petite âme d'aristocrate s'indigne et maudit dans l'ombre le populaire.

Quelquefois cependant une aïeule les déplie de ses mains tremblantes. Elle évoque en revoyant leurs fins dessins et leurs contours nuageux les rêves et les amours de sa jeunesse. Elle cherche dans leurs plis un peu de ce passé dont on se rappelle les joies et qui paraît charmant dans le secret du souvenir. Elle les tient sur ses genoux; et tandis que les doigts engourdis palpitent à leur contact,

les dentelles sentent tomber sur elles une larme furtive et mélancolique.

Elles passent dans la corbeille de noces de la jeune femme. Mais ce n'est pas le présent qui lui est le plus cher; elle les admire distraitement comme des reliques d'un âge évanoui, elle ne songe pas à s'en parer puisque la mode toute puissante ne l'ordonne pas, et les dentelles vont reprendre dans les armoires leur vie paisible et obscure.

Mais elles sont patientes; si un peu de dépit leur jaunit le teint, elles attendent tout de même avec sérénité, car elles savent que leur exil ne sera pas éternel et qu'une revanche leur est promise.

Elle vient en effet avec le second Empire. Déjà en 1848 les élégantes portent des mantelets de dentelle noire enjolivés de petites ruches en dentelles étroites. L'impératrice Eugénie portait à son mariage une jupe couverte d'un point d'Angleterre assorti au voile, et bientôt les faveurs impériales redonnent à la dentelle la place qu'elle mérite dans la toilette de la femme.

C'est l'époque des crinolines ridicules, où l'on peut dire que jamais le goût n'a été si loin dans la laideur; mais il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a aimé la dentelle.

Les corsages en dentelles noires partagent la vogue avec les fichus Marie-Antoinette. Ce fichu noir ou blanc, garni de deux volants de dentelles, qui se croisait sur la poitrine et venait se nouer derrière la taille, fait partie de la toilette tant de ville que de bal. A nouveau la dentelle règne en maîtresse, elle devient mantelet, fichu, châle de demi-

saison qui remplace sur les épaules de la coquette le lourd et opulent châle d'Inde; et les ombrelles à manche brisé que manient de mignonnes mains s'ornent de Chantilly, de point d'Alençon, de guipure ou de blonde.

Depuis lors la dentelle n'a rien perdu de sa puissance, et il est à présumer que ses charmes la lui conserveront longtemps encore.

En aidant sa beauté, en soulignant d'un trait léger l'élégance d'une robe, elle se montre reconnaissante envers la femme. A celle-ci maintenant de choisir avec goût parmi les variétés infinies qui lui sont offertes, car il faut deviner les rapports secrets qui unissent les dentelles et les étoffes, et là, comme d'ailleurs dans tout son ajustement, la femme doit observer les règles de l'harmonie.

Elle saura qu'il y a des dentelles d'été et des dentelles d'hiver, des dentelles de matin et de soir; elle se gardera, si sa beauté est imprévue, capricieuse et piquante, de l'alourdir avec du gros point de Venise ou du sévère Alençon, elle choisira parmi les dentelles mousseuses comme les Malines; et, pour parer au contraire une beauté majestueuse et régulière, elle aimera le point de Bruxelles et le point de France. Elle saura, pour garnir ses robes d'intérieur, choisir les Valenciennes au clair réseau, allier aux nuances claires les dentelles blanches, réserver les Chantilly pour les teintes sombres. Chaque âge lui-même saura choisir les dentelles qui lui conviennent et l'aïeule ne portera pas celles qui conviennent à la jeune fille ou à la femme dans son été.

Il semble que la dentelle aime si passionnément la femme qu'elle ne veuille la quitter à aucun âge de sa vie. Elle la prend dans son berceau, tombe en plis candides autour des langes et des premières robes de l'enfant; jeune fille, elle voile avec art une gracilité encore trop accentuée; femme, elle rehausse une beauté épanouie comme l'enveloppe de la fleur avive l'éclat de la corolle; grand'mère enfin, elle entoure d'une auréole les cheveux blancs et cache sous des plis harmonieux une beauté fléchissante.

Un philosophe a dit que la beauté était une promesse de bonheur; on peut dire que pour la beauté la dentelle est une promesse de grâce.



L'âge romantique des simples guipures.

Quoi de plus charmant en effet qu'un bras délicat qui sort d'une manche en dentelles, qu'une gorge dont on devine la splendeur sous un voile diaphane? Par son flou, par sa transparence, la dentelle enlève toute brutalité aux lignes; elle permet l'indécis qui provoque et retarde en même temps le désir; elle donne aux dessous leur légèreté vaporeuse; elle s'harmonise avec la délicatesse de la chair féminine. Sous sa blancheur laiteuse, le rose

de la peau prend toute sa valeur savoureuse; elle aide la souplesse et l'ondulation des lignes du corps qu'elle suit sans les briser.



Mantelet de dentelle.
Second Empire.

Ouvrage de femme, elle est faite pour la femme, et depuis le jour où quelque châtelaine l'inventa dans son manoir obscur, depuis l'heure où la belle fille de la lagune s'amusa à reproduire de ses doigts naïfs l'algue des mers, à travers les siècles, malgré les persécutions, malgré les modes les plus diverses, elle est restée sur la femme comme un rêve fixé, comme un poème ciselé et fleuri d'arabesques.

Il y aurait tout un chapitre à écrire sur les collectionneurs et collectionneuses de dentelles et guipures, sur les prix de certaines pièces rarissimes et sur les variations des modes qui exilent ou ramènent tour à tour la vogue de ces blanches et fines décorations.

La plus riche accumulation de dentelles, à l'heure actuelle, ne se trouve pas à Paris mais à Rome, non point chez une femme, mais chez un homme... le représentant de Dieu sur terre, S. S. le Pape dont le trésor en guipures et dentelles est évalué à près de 5 millions.

La feue reine Victoria venait en second, ses *laces* furent estimés 1 900 000 francs et ceux de la princesse de Galles 1 300 000 francs.

En France, on citait naguère les dentelles de l'impératrice Eugénie et plus particulièrement un certain point d'Angleterre qui avait été payé 125 000 francs le mètre. On peut juger le prix d'une garniture de robe, surtout au temps des crinolines.

Les dentelles en Amérique sont aujourd'hui recherchées et collectionnées comme des œuvres d'art, la famille Astor en possède pour 1 500 000 francs et l'on estime que les Vanderbilt ont pour 300 000 fr. de points célèbres et de la plus grande finesse.

La mécanique a tué l'art de la dentelle à la main et les dentellières se font de plus en plus rares. D'ici un siècle, si on n'y prend garde, et si cette industrie manuelle n'est point relevée, le métier délicat des dentellières sera passé au rang des souvenirs.



CHAPITRE VII

LES DESSOUS FÉMININS

Jupes, Jupons, Frou-frous et Jarretelles.

Les dessus et les dessous de nos aïeules. — Les soucis de propreté sont de récente origine. — La femme tel un livre à doublure. — Les lingeries intimes. — L'Art et le dilettantisme des dessous.

Balzac écrivait un jour cette phrase qui le montre assez peu en communion avec le sentiment du dilettantisme moderne :

« Toute notre société est dans la jupe; ôtez la jupe à la femme, adieu la coquetterie ! plus de passions. Dans la jupe est la toute-puissance : là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour. »

Vit-on jamais pareille méprise ? Ne sentons-nous pas que le moraliste qui a ciselé cette pensée appartenait à l'époque où l'on se pâmait devant un bas blanc

bien tiré et à coins verts. Combien loin de nous, nos honnêtes ancêtres ! Là où il n'y a que des pagnes, il n'y a pas d'amour ! Voyez-vous ça ?

C'est à la vue du pagne, au contact de cet irritant artifice de la toilette, que l'amour s'exaspère aujourd'hui, et il appartiendra du moins à ce début du XXe siècle d'avoir, sinon inventé, du moins développé jusqu'à la subtilité un art exquis, adorable, qui est la dernière expression mythologique de la femme. Je veux parler de l'art et du luxe des dessous vaporeux et « olympiens ».

Jusqu'alors la femme n'avait point absolument affiné ses sensations du vêtement intime ; il lui a fallu des siècles pour pousser dans le dernier galant le goût délicat de ses voiles de pudeur.

Au XVIIIe siècle, les coquettes et les caillettes les plus élégantes, les petites maîtresses les plus recherchées sacrifiaient entièrement à l'apparence, c'est-à-dire aux dessus ; les robes les plus luxueuses, les corsages du brocard le plus riche étaient doublés de grossière toile de coton cousue à gros points de fil bis et qui, aux coutures, devaient meurtrir la peau. Les corsets étaient massifs comme des cuirasses et les pantalons inconnus ; les chemises étaient bien de toile hollandée, mais le plus souvent ignorantes des dentelles ou des festons ; quant aux bas de soie, ce furent longtemps les hommes qui les arborèrent avec le plus de luxe et d'ostentation.

Tout était pour ce qui se voit. Il est permis d'ajouter que la propreté de mesdames nos aïeules demeure fort douteuse et qu'il n'est point déraisonnable de prétendre, à l'encontre de notre vanité, que le sens

des ablutions totales ne pénétra en France qu'avec les alliés : c'est du Nord toujours que nous vient la clarté.

L'histoire des mœurs discrètes des Parisiennes d'autrefois fournirait un chapitre difficile, mais piquant à écrire ; on y verrait comment les héroïnes de la Calprenède, de M[me] de Lafayette, de l'abbé Prévost, de Casanova, Restif de la Bretonne et même de Balzac comprenaient certains soins intimes, certaines élégances d'alcôve et de petit lever, et je crois, sur ma parole, que nous serions furieusement désillusionnés.

Les « nymphes » du Directoire, les « déesses » du Consulat, les belles « néo-grecques » du premier Empire, malgré un souci constant de leur galbe et des impudeurs de leurs costumes, n'avaient point, qu'on veuille bien le croire, élévé un temple aux naïades callipyges, et les délicatesses et propretés de ces guerrières de l'hymen et de l'amour étaient à la hauteur de celles des « Mars » qui les possédaient. En vérité, le luxe des dessous remonte à trente ans tout au plus; il s'est accentué sensiblement depuis quinze ans environ avec la simplicité, la sévérité, le « comme il faut » des robes de dehors. Le genre anglais, façon tailleur, se généralisant dans la toilette extérieure, le contraste des élégances d'intérieur devait s'accroître, pour ainsi dire, en proportion logique.

Depuis 1870, l'excentricité a disparu des modes ; les femmes de bon ton affectent avec raison une mise presque modeste pour la tenue de ville ; ce sont des draps souples et sombres dont toute la correc-

tion est dans « ce je ne sais quoi » de la coupe qui porte le cachet du grand faiseur. Avec la vulgarisation de certains costumes fabriqués à la grosse dans les magasins de nouveautés, une grande élégante ne peut échapper à l'uniforme démocratique, créé par tous les « Au bonheur des Dames » de la capitale, que par la recherche des vêtements sans apparat, mais dont le style est impeccable et devance d'au moins six ou dix mois les confections des « warehouses » de la bourgeoisie parisienne.

Tout le luxe joyeux, toutes les mignardises et les fanfreluches si nécessaires aux sensations de la vue et du toucher de la femme sont en conséquence dissimulés dans les « dessous », sur lesquels on ne saurait trop raffiner. La contemporaine se présente donc, en quelque sorte, comme certains livres à reliure « Janséniste », sans ornements, mais que le goût suprême de l'amateur a fait doubler avec d'éclatantes dentelles et des fanfares de fines dorures vis-à-vis de gardes de soie. Dirai-je mieux, en l'état actuel, une grande coquette est comme une fleur merveilleusement péri-corollée, aux plus suaves pétales, une fleur composée, à multiple collerette sobrement et sévèrement recouverte et qui ne livre ses parfums discrets que dans le mystère de son intimité.

Par « dessous », on entend, puisqu'il faut préciser, les bas, pantalons, jarretières, chemises de jour, chemises de nuit, petits jupons, corsets et cache-corsets, et aussi par extension les peignoirs, les robes de chambre et les robes d'intérieur.

Pour un sensitif, ce qui se fait aujourd'hui dans ces diverses parties des enveloppes directes de la

femme est d'une rare perfection dans le sybaritisme le plus absolu. Je ne sais rien de plus troublant, de plus cajoleur à l'œil, de plus souple, de plus adorablé, de plus chatouilleux au toucher que tous ces voiles légers, brillants et superfins, qui sont de véritables œuvres d'art dont un artiste s'exaspère à sentir les colorations douces et évanescentes, à admirer les transparences, à palper les suprêmement fins et subtils tissus.

Au cours d'une récente visite à une maison de grande lingerie de luxe, il me sembla vivre dans un milieu Édénique où des houris auraient laissé leurs voiles de lumière. C'était un défilé de lingerie de fil avec garnitures, de broderies, de festons, de guipures d'Irlande, de Valenciennes et de Malines ! Oh ! les divines chemises cintrées et ajustées dont les poitrines ajourées, fanfreluchées de larges collerettes plongeaient l'esprit dans l'inquiétante obsession des formes qu'elles devaient revêtir ! Puis d'autres chemises apparaissaient, non plus en linon ou en batiste, mais en linge de soie, garnies de dentelles fantaisie d'Alençon, d'Angleterre, de dentelle de Saxe ou de guipure de Venise dont les tons blancs ou écrus se mariaient aux nuances rose mourant, bleu meurtri, héliotrope fané ou jaune soufre des tissus.

Que de recherche dans les coupes! Quelques-unes ouvertes latéralement, à la façon des « merveilleuses », avec des nœuds de rubans pour fermeture ; d'autres, plus pratiques, s'ouvrant comme un peignoir, de milieu, avec une mignonne ceinture de taille ; quelques autres, les plus osées, verticalement

traversées de superbes entre-deux, assez largement espacés, car il faut bien le dire, l'excès dans ce genre ne convient guère qu'à des demoiselles de très petite vertu.



La chemise.

Les pantalons, assortis aux chemises, s'alignaient non moins variés, jolis et ingénieusement combinés en pongis ou en étoffe de soie vaporeuse, avec des flots de dentelles aux genoux, des entre-deux sur la hanche et des enrubannements inexprimables ; plus loin c'étaient les corsets de soie avec un prisme de couleurs délicieuses, non plus le corset noir de Mme de Moraine, mais de gentilles et légères cuirasses souples et adorablement ouvragées, dont les tissus se fondaient dans tous les tons fins et anémiés qu'affectionnent si idéalement nos femmes-artistes. Les jarretelles multicolores en satin froncé ou plissé tombaient, prenant naissance de la hanche de ces corsets, afin d'aller joindre par de longs rubans le bas noir, dont l'antique jarretière circulaire est condamnée comme contraire à la libre circulation du sang.

Que dire des petits jupons? Jamais jupons d'apparat furent-ils aussi exquis de façon, aussi pomponnés, aussi frisques et amignardés? La plupart rappellent les jupons des danseuses andalouses, sauf la coloration qui est moins espagnole, c'est-à-dire

moins brutale. Rien qu'à les voir campés sur les mannequins avec un frou-frou de soie et de dentelles, on se sent courir un frisson de subtile plaisance dans le dos ! Ce sont des merveilles que ces petits jupons de surah, de taffetas glacé ou broché avec garniture de gaze, de Chantilly, de Saxe, de Venise ou d'Alençon incrusté.

Il n'est point de spectacle qui puisse valoir pour un mari délicat et amoureux des couleurs celui du déshabillage de sa femme. La danse de la Loïe Fuller est pour ainsi dire la synthèse de ces admirables dessous modernes.

Les robes d'intérieur, ou « tea gowns », ne sont pas moins séduisantes et d'un sentiment d'art très affiné; il y faudrait consacrer tout un chapitre spécial : l'été, en foulard des Indes, en broché fantaisie, en damas riche, en zénand garni de gaze de soie plissée en accordéon, avec de larges manches de velours garni de dentelles; l'hiver, en peluche aux tons les plus beaux où s'allument des lumières frisantes, sinon en nubienne et vigogne, avec des broderies, des guipures ou des dentelles étourdissantes.



Le jupon.

L'art de la femme n'a jamais été mieux conçu et

interprété qu'il ne l'est aujourd'hui ; nous sortons à peine des néo-primitifs dans la succession des écoles somptuaires du costume féminin ; le mauvais goût a longtemps régné en France, sauf sous le Directoire et le premier Empire ; à l'heure actuelle, grâce à la sobre correction des toilettes de ville et au raffinement quintessencié des dessous, il est permis d'espérer que nos contemporaines vont de plus en plus perfectionner la subtilité de leur goût, et que ce siècle, à son aurore, nous réserve encore heureusement la vision de dessous très ingénieusement combinés avec des délicatesses de tons et d'apprêts des plus attirants.



Trottins lingères. — 1799 et 1899.

CHAPITRE VIII

LE VOILE ET LES VOILETTES

Lettre à Madame de Beauteint, au château des Mouchetures, à Tulle.

Les voiles dans l'antiquité. — Sur les poivrières du moyen âge. — Les gazes du Directoire. — Les guipures et dentelles du premier Empire. — Le déclin du voile et l'apparition de la voilette. — La physiologie de la vóilette. — Ses coquetteries, son charme et ses méfaits contraires à l'hygiène.

Je pensais à vous hier, chère amie, en fouillant toute une après-midi durant les cartons de gravures de modes d'un marchand d'estampes de nos quais, et vous ne sauriez croire combien les heures passent vite, douces, agréables, silencieuses, dans cette occupation qui nous plonge l'esprit comme dans un bain de modes rétrospectives. Je m'occupais de costumes féminins et c'est pourquoi je songeais au plaisir que

vous auriez à faire en ma compagnie cette excursion hâtive à travers le passé, les chiffons disparus et les curieuses frimousses de nos aïeules. Puis une question que vous me posiez il y a quelques mois au château des Mouchetures me hantait : « Je voudrais bien connaître, disiez-vous, l'origine et l'histoire des *voiles et des voilettes;* personne ne s'en est occupé et tout le monde l'ignore, la connaissez-vous ? »



Le voile du Hennin.
Moyen âge.

J'étais alors plutôt embarrassé. Assurément, de toute antiquité, la femme agita ses voiles et aguicha l'homme par les cachotteries plus ou moins profondes de ses traits. Les Grecques et les Romaines eurent pour le voile une passion tour à tour profane et sacrée et Racine a fréquemment traduit l'emploi de ce couvre émoi et de ce paravent de pudeur.

Que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent...

soupire une de ses tendres héroïnes ; et cela se comprend, car le voile antique n'était pas un simple cache-museau, mais un long tissu opaque et tombant aux pieds, dont les plis pouvaient avoir de la grâce, mais dont le poids se faisait probablement lourde-

ment sentir. Le voile dans l'antiquité fournirait assurément à quelq e savant confortable et riche de loisirs matière à une de ces études terriblement ennuyeuses comme tout ce qui est poussé à la précision méticuleuse. Voyez-vous un bouquin intitulé : *Le voile chez tous les peuples et à toutes les époques?* Ce serait à se sauver. Le voile promené en Égypte, chez les Assyriens, dans l'Inde, le voile des vestales, celui des odalisques, des sultanes, des esclaves persanes. Oh ! ma mère ! mince de voiles ! dirait une gosseline des faubourgs. Tertullien et son *Traité du manteau* se verraient dépassés dans l'art de raser les plus fervents curieux des mœurs, usages et costumes. Il serait déjà plutôt prétentieux de remonter au moyen âge pour y reconstituer le rôle du long pan de mousseline qui s'attachait aux coiffes, aux bonnets, aux chaperons et même à ce cornet pointu, en forme de suppositoire, qu'on nommait le hennin. Ces grands voiles que vous avez vus sur les manuscrits gothiques et aussi sur nos scènes dramatiques (le romantisme ayant fait refleurir les chevaliers et les nobles dames héraldiques), ces voiles qu'agitait le vent et qui flottaient comme un drapeau en berne derrière la silhouette des châtelaines patientes,



Voile à la Vestale.

fidèles et langoureuses, n'étaient point d'un effet désobligeant à l'œil, nous semble-t-il.

Comment s'en servaient-elles... qui nous le dira? A l'aide de quel échafaudage le page énamouré parvenait-il à ramener ce grand flot d'étoffe souple sur le visage de la commère? L'opération était difficile, étant donnée la hauteur de la poivrière qui servait de couvre-chef.

Il serait certes plus amusant de préciser ce port de flamine ou d'envoilement étrange qui fut peut-être plus décoratif qu'usuel, mais on ne saurait davantage s'y attarder que sur le peplon antique, le setfari des africaines, le taled des juifs, le velet des religieuses catholiques, l'oral ou voile cérémonial du Pape, la guimpe de sainte Agathe ou le poële qu'on tenait naguère sur la tête des mariés. Un dictionnaire n'y suffirait pas, je vous assure.

Du XV[e] au XVIII[e] siècle, en traversant le Temps avec des bottes séculaires, je crois, chère amie, qu'il n'y aurait que de peu excitantes découvertes à faire. Les gravures anciennes, celles d'Abraham Bosse à Moreau le Jeune, ne nous présentent, à ce spécial point de vue, rien d'exceptionnel. Je me suis baladé à travers des lots d'estampes précieusement burinées et aquafortées sans pousser des cris d'Archimède. Rien d'étonnant, d'espatrouillant,. disons d'épatant, nos aïeules du grand siècle auraient cru manquer de respect au Roi Soleil en se dérobant le visage à ses œillades incendiaires.

Madame de Sévigné, cette bavarde, a-t-elle traité la question des voiles ? Je n'en jurerais pas, mais les

disciples de Saint-Simon n'y ont guère fait allusion et les premiers chroniqueurs, les Loret et les Renaudot, étaient peu descriptifs des modes de femmes. Par la suite, les amusants libellistes du XVIIIe siècle, Bachaumont et consorts, furent d'une haute discrétion sur ce sujet; peu à glaner pour qui ne se satisfait que du document pittoresque et drôle !... Et puis, c'est affreusement loin de nous, ces monarchies guindées; le monde des modes tangibles et visibles, celles dont nous interprétons encore les gestes, les attitudes qui les faisaient valoir et les tempéraments qu'elles revêtaient, ne date véritablement que de la Révolution. Les sans-culottes ont apporté dans nos mœurs l'abolition de l'hypocrisie et c'est peu après ces hardis porteurs de bonnets rouges que nous voyons enfin apparaître, avec les femmes du Directoire, ces belles tétonnières, comme les appelaient les de Goncourt, des costumes néo-grecs qui ramenèrent le voile en honneur.

Ce sont les merveilleuses, les muscadines, les inconcevables qui se mirent à se revoiler non sans polissonnerie. Après s'être fait couper les cheveux à la victime pour singer les guillotinés, ou bien avoir adopté les coiffures à la Titus et à la Caracalla, peut-être se trouvaient-elles trop dénudées de la tête pour paraître en public sans qu'un fin tissu de dentelles ou de linon ne les voilât ? Aussi dès cette époque, malgré toutes les fantaisies grecques et romaines du costume, les belles évaporées eurent-elles des tissus de zéphir qui devaient protéger leur visage. Elles eurent des voiles longs qui s'enroulaient autour de leur corps peu vêtu, ou bien des barbes de dentelles qui tombaient ainsi que de menus rideaux, des cornettes,

toques et chapeaux dont elles affublaient, sans crainte du ridicule, leur visage rieur et gamin.

N'est-ce pas pour la femme du Directoire que Prévôt d'Irai rimait ce couplet jadis célèbre :

Afin d'éveiller le désir
Tu choisis étoffe légère,
Pour faire entrevoir le plaisir
Tu prends la gaze la plus claire.
Crois-moi, ce que l'œil ne voit pas
N'en inspire que plus d'ivresse ;
Cacher à propos ses appas
Est un raffinement d'adresse.

Cet âge heureux des transparences et des nudités gazées multiplia le voile sur les chapeaux jockey et « au ballon », sur les demi-haut de forme à petits bords, sur les capotes à l'anglaise; le voile convenait aux châles et aux fichus, aux turbans qui étaient à la mode, et tout le recueil de la Mésangère, que vous connaissez bien, je crois, chère amie érudite, contenait des types et des formes de voiles trop compliqués pour que je vous les décrive.



Le voile au XVIe siècle.

Sous le premir Empire la vogue des guipures et dentelles s'accentua, tombant du milieu du chapeau

sur le visage ; Joséphine qui aimait les broderies, les tissus, les fines mousselines ouvrées, ne fit qu'accroître cette vogue de blanches barrières sur les visages, cette créole aimait à tamiser l'éclat un peu café au lait de sa carnation et quand arriva la Restauration et ses infâmes modes, ses chapeaux rigides, ses toques, ses schakos pesants, ses casquettes à l'autrichienne, ses turbans moabites, on vit audessus des torsades, des cocardes, des fleurs, des nœuds de rubans, des ruches et des aigrettes, le voile fleurdelisé comme un drapeau blanc, flotter au chef de toutes les femmes. Sur quelles coiffures, quelles citadelles, quelles pièces montées les guipures des voiles s'appliquaient-elles, je ne saurais vous en narrer la hideur ; l'époque ne fut pas belle, l'esthétique mobilière, architecturale aussi bien que celle du costume feront longtemps comme une tache désagréable au début du XIXe siècle.



Le voile-mantille.
Espagne.

Mais 1830 et ses élégances romantiques devaient racheter ces laideurs. Jamais peut-être la Parisienne ne fut plus exquise, plus ingénument adorable qu'à cette heure de la sainte mousseline, qui va de 1830 à 1838 environ. Jamais non plus le voile ne fut mieux porté, sur des chapeaux plus crânes, par des mariées,

des coquettes, des fashionables charmantes, des amazones à la fougue « d'Indiana », amoureuses de la blonde noire qui veloutait davantage leurs regards de lionnes aventureuses.

Au-dessus des capelines, des manches à gigot, des grands cols Renaissance, ces petites reines de Paris arboraient pour se voiler des gazes de Memphis, des batistes du Mogol, des mousselines de Golconde, des dentelles de Malte, lesquelles se rabattaient sur les larges capotes en auvent, qui emprisonnaient dans un lointain mystérieux leurs jolies frimousses futées et drôles. Les Gillettes guêpées, les mondaines à la Maufrigneuse, toutes les jolies poupées romanesques faisaient assaut de tulle, de points d'Alençon, de Chantilly, d'Angleterre ou de Bruxelles, de festons, de mignonnettes, de broderies fines pour s'avantager le visage, ces voiles étaient grands, les chapeaux l'exigeaient; pour les amazones, ils étaient énormes et devaient clapoter au vent des galops fougueux.

De 1840 à 1850 le voile décline, se transforme, il arrive peu à peu à la voilette, et la voilette, chère amie, c'est tout autre chose que le voile, c'est déjà le masque appliqué. Son origine, la date exacte de sa naissance, bien que relativement proche de nous, est au moins aussi mystérieuse que celle du voile. Nous aborderons, en quelques lignes, ce glorieux treillis qui, sur le visage de certaines femmes, affecte des airs d'un tissu de bataille, quelque chose comme un drapeau archi-troué de baisers ardents et vitriolesques.

Je vous disais : « La voilette, c'est déjà le masque appliqué. » Il faut, en effet, remonter au masque que se mettaient nos grandes aïeules pour sortir à la

campagne et se préserver du hâle, si l'on veut retrouver l'origine des voilettes ; — la voilette est une contrefaçon du masque, c'est le moucharabieh portatif des façades féminines, l'abri protecteur derrière lequel les œillades se décochent meurtrières de l'arc des yeux ; — la voilette c'est une résille de mouches assassines qui fait apparaître plus irritantes les régulières beautés et qui prête aux jolis minois chiffonnés, aux babouins futés, aux demi-laideurs, des charmes ensorcelants, ce que l'on nomme cette beauté du diable, qui devient si infernalement accentuée par le grillage des tulles, des mousselines ou des dentelles.

Ah ! comme artifice de la toilette, on n'a jamais inventé mieux ! La voilette, c'est le coup de pouce final de tous les autres artifices, le fixatif des fards, des maquillages, des revêtements de crème tamisés de poudre de riz. Toute femme derrière sa voilette a la sensation d'être à l'abri de l'examen critique et peut déployer ses maléfices sans rien montrer de ses éclairages intérieurs, pâleurs, rougeurs, émotions trop lisibles lorsque le visage se trouve à découvert. La voilette est tout un symbole. Lorsqu'une amante la retire ou la remet, il passe dans son regard des lueurs d'abandon, d'espoir, de tendresse, sinon des mélancolies, des tristesses inexprimables. Et quels gestes adorables que ceux qui accentuent l'opération de la voilette enlevée ou reposée ! A quelles attitudes devant la glace elle peut donner lieu, le buste jeté en arrière, les bras gracieusement relevés pour nouer ou défaire le tulle au-dessus du chapeau ! On peut s'étonner de n'avoir vu naître aucun poème sur ce délicat fragment de dentelle.

Nous ne possédons que le vers extasié de Coppée :

> Ah! les premiers baisers à travers la voilette.

Comment la voilette succéda au voile. Il serait assez minutieux d'analyser cette lente évolution qui commença vers 1835 avec les chapeaux garnis de demi-voiles de dentelles, pour s'achever vers 1855 environ, date où la voilette proprement dite, faite de tulle ou de point de Bruges ou de Chantilly, s'empara de la capote des chapeaux pour l'agrémenter comme un store facile à baisser ou relever.

Quelque temps ce fut un délicieux rideau froncé qui se rejetait en arrière ou sur le côté et qui dépassait en longueur la ligne du cou. Tout au début on ne songeait pas à la voilette rigoureusement appliquée sur le visage, tendue sur le promontoire du nez, faisant masque. C'est au second Empire que l'on dut la mode des tulles noirs, des dentelles mouchetées de pois, des tissus d'or, des inventions de résilles arachnéennes rouges, bleues, vertes, blanches et jaunes. La voilette vint avec la crinoline, elle fut comme le pavillon hissé au-dessus de la pyramide extravagante que représentait une femme en costume de ville. Elle accompagnait ces petits chapeaux-capotes qui se nouaient sous le menton par d'extravagants nœuds de ruban, lesquels formaient une coque énorme et dont les bouts tombaient à la hauteur de la ceinture.

Chose étrange, les dessinateurs de modes ne savaient pas au début figurer des voilettes sur leurs gravures et, jusqu'au delà de 1867, les figures fémi-

nines apparaissent toujours libres; ce furent les dessinateurs de genre, ceux de la *Vie Parisienne*, les *Marcelin* et autres, qui comprirent le charme coquet et coquin de la voilette et qui, les premiers, osèrent égratigner les visages de traits de plume croisés qui exprimaient les effets de tulle ou de dentelle. On ne retrouve guère avant 1866 d'estampes de modes témoignant du port de la voilette qui, à vrai dire, doit remonter au XVII[e] siècle, car nous trouvons une voilette fixée au visage d'une contemporaine du Roi Soleil qui figure l'allégorie de l'été avec un tissu transparent jeté adroitement sur la face : c'est la plus ancienne démonstration de la voilette. Mais qui sait! comme rien n'est nouveau sous le soleil, on pourrait peut-être trouver des preuves de l'existence de la voilette à Rome, en Grèce et même chez les anciens peuples d'Orient. Ce serait vraiment tirer un peu trop sur ce fragile ornement que de lui prêter cette élasticité historique et, si vous le voulez bien, nous ne chercherons pas à braquer à ce sujet notre longue-vue sur l'antiquité.

Sous le second Empire et plus particulièrement vers 1867-68, la mode des voilettes fut à son apogée. Après la voilette impératrice, qui avait eu un succès de longue durée tout au début de l'Empire et qui se faisait en tulle « point d'esprit » avec une haute blonde froncée, vinrent les voilettes entourées d'une résille écossaise, qui cachaient peu ou prou le visage, puis les voilettes *Périchole* et combien d'autres d'une richesse inouïe. On en vit en point d'une telle finesse, d'Alençon ou de Bruxelles, qu'il les fallait payer quinze à vingt louis. La voilette sur-

vécut à l'Empire; elle est encore en pleine vogue. On la porta serrée sur le chignon, fixée sur le chapeau et même un instant elle fut assujettie par un ressort d'acier sur le front comme un loup de bal masqué, juste au-dessous du chapeau. On l'enlevait et la remettait ainsi qu'un masque, en écartant la tige recourbée. Vers 1880, on s'enthousiasma pour le « merveilleux », voile en tulle de poudre de riz pointillé d'or, et pour l' « odalisque » qui était en tulle rouge d'un éclat de pivoine qui ne convenait qu'aux brunes intenses; les blondes arboraient des tons de pâle azur ou des mauves évanescents.

Assurément, je puis vous l'affirmer, la voilette seule donnerait matière à une monographie agréable qu'il serait aisé d'agrémenter d'anecdotes piquantes, de faits historiques et d'observations esthétiques précieuses. Vous ne voudriez pas, chère amie, me demander cette étude très documentée; ce serait attacher des grains de plomb à cette jolie fantaisie dont la femme tire tant d'agrément et qui me paraît définitivement passée dans nos habitudes. La coquetterie aidant, la voilette résistera longtemps à ses détracteurs et la mode, qui la modifiera, la transformera comme apparence de tissu, comme ampleur et comme disposition, ne parviendra certes pas à la supprimer.

Cependant la voilette a contre elle la Faculté médicale et les théories pastoriennes. Il est certain que ces transparentes résilles de tulle ou de fine guipure sont des nids complaisants aux poussières de la rue. Elles accumulent les bactéries et, comme il est peu de femmes assez soigneuses pour les

fumiger et désinfecter après chaque sortie, on ne saurait nombrer leurs rôles nocifs. Appliquées contre les lèvres, sous les narines, pénétrées de l'humidité de la respiration, saturées des miasmes des magasins, des voitures publiques, vous pouvez juger des ravages qu'une voilette peut causer, sans qu'elle s'en doute, à celle qui la porte.

Mais allez parler de ces dangers-là aux femmes !... Voyons, chère amie, ne serait-ce pas prêcher dans un monde peuplé d'inconscientes et de sourdes, sur le champ de bataille de la séduction ? Elles ne se laisseront jamais *retirer* leurs armes, même les plus empoisonnées. Voilons donc les méfaits de la voilette...





La première voilette. — XVII siècle.

CHAPITRE IX

LES PELLETERIES

Fourrures, Manchons et Boas.

Usage des fourrures dans les temps anciens. — Chez les Perses, à Rome, au moyen âge et durant les Croisades. — Les blasons et les fourrures. — La corporation des fourreurs. — Les armoiries des maîtres de la pelleterie.— Les manchons vénitiens. — Les fourreaux d'étoffe. — Le chien de manchon. — Manchons pour hommes. — Les fourrures au XVIII[e] siècle. — Les palatines. — La mode du loup de Sibérie. — Les bichons de ces dames. — Le manchon de Francine. — Les fourrures et la mode de nos jours.

L'emploi de la fourrure remonte indiscutablement à l'origine même de l'humanité; les premiers hommes de l'époque sauvage employèrent la peau des animaux pour se protéger contre les intempéries et se garantir du froid et de l'humidité. Il est à remarquer, cependant, que les Romains et les Grecs du Bas Empire considérèrent les fourrures comme un signe caractéristique de barbarie, et l'on raconte que Ruffin,

s'étant efforcé pour plaire aux Gèpes de sa garde de se montrer en public vêtu d'une robe fourrée, blessa les préjugés des principaux habitants de Constantinople et donna prise à l'amère critique de ses ennemis.

Les pelleteries ne devaient pas être davantage employées chez les Juifs : la loi de Moïse sur les animaux impurs s'y opposait. Les Perses sont donc, de tous les peuples civilisés de l'antiquité, ceux qui regardèrent avec faveur l'emploi des fourrures comme vêtement de luxe. On pourrait citer des témoignages nombreux de ce goût des anciens Persans pour les habits fourrés de certaines peaux moelleuses, dont il ne serait pas toujours facile aujourd'hui de reconstituer exactement l'origine animale.

Sous le règne de Justinien, lorsque l'Italie fut un moment soumise au sceptre d'un roi goth et que les Gaules furent envahies par les Francs, les fourrures rares commencèrent à être appréciées et considérées comme des matières précieuses. Les pelleteries devinrent alors un article de commerce recherché dans l'Empire romain et les marchands s'occupèrent des moyens de s'en procurer. Les négociants établis à Constantinople tiraient leurs marchandises de la Perse, de la Mésopotamie et des districts montagneux où prennent leurs sources le Tigre et l'Euphrate, tandis que les marchands grecs établis en Crimée et ceux de Cappadoce expédiaient une quantité de menues pelleteries connues sous la dénominations de « rats de Pont » et « rats de Babylone ». L'hermine était dès lors connue et appréciée ; les auteurs les plus anciens en font mention et la

désignent du nom de « hermelin », qui était une corruption du mot italien *armellino*, autrement dit arménien. Il est très vraisemblable en effet que ce fut d'Arménie que les Européens tirèrent les peaux d'hermine qui étaient apportées en Italie par les marchands gênois ou vénitiens qui faisaient ce commerce.

Du temps de la féodalité, les quatre fourrures nobles consacrées furent la zibeline, l'hermine, le vair et le gris. Le vair est un petit animal assez semblable à l'écureuil, dont le dos est de couleur d'ardoise et le ventre blanc. Dans le blason, l'azur représentait la couleur du vair, comme l'hermine la couleur argent. Charlemagne, qui aimait la simplicité dans ses vêtements, avait, suivant Eginard, l'habitude de porter en été un manteau de peaux de loutre, tandis qu'en hiver il se couvrait d'une sorte de vaste pelisse dont les manches étaient fourrées en vair et en renard. C'est ce qu'indiquent les petits versiculets suivants du poète Philippe Mousnes, qui fut biographe du grand Empereur :

> Et toujours en iveir si ot
> A mances un nouvie il surcot
> Fourré de vair et de goupis
> Pour garder son corps et son pis

La martre était également recherchée. Les premiers Croisés, conduits par Godefroy de Bouillon, lorsqu'ils s'arrêtèrent à Constantinople, montrèrent des vêtements somptueux de pourpre, de drap d'or, d'hermine, de martre, de gris et de vair dont les historiens ne manquèrent pas de faire mention. Les

tournois, le blason et les fourrures eurent une vogue considérable pendant près de trois siècles, mais à mesure que l'usage des armes à feu se répandit, les chefs mirent moins de recherche dans leur habillement de guerre, et les fourrures furent réservées pour les costumes d'apparat. Un écrivain anonyme anglais écrivit vers 1833 dans un magazine, *The Foreign quarterley Review*, un article des plus intéressants sur le commerce et l'usage des pelleteries chez les anciens et chez les modernes. Il nous serait facile d'y puiser des documents sur les peaux en usage et les diverses espèces d'animaux qui étaient pourchassés en vue de leur fourrure, mais ces statistiques et ces détails historiques prendraient bien vite les apparences d'un gros mémoire de savant, et assurément il n'entre pas dans notre rôle de développer outre mesure le sujet de nos causeries sur les artifices de la parure et les ornements de la femme. Nous reviendrons donc plutôt à la monographie du manchon, que nous esquissâmes dans un ouvrage spécial il y a bientôt vingt ans.

Nos ancêtres attachaient certaines excellences et prérogatives à la fourrure : un maître fourreur, Charrier, a écrit à ce sujet, vers 1634, des remarques et considérations morales aussi naïves que curieuses. « Nos rois, dit-il, soit qu'on les sacre ou couronne, soit qu'on les marie, se dépouillent de l'éclat des broderies et des diamants pour prendre leur manteau royal fermé de lys et doublé de peau d'hermine.

« Les manteaux des chevaliers, des ducs et pairs de France sont doublés de loup-cervier, de martre

et d'hermine; les chanceliers gardes des sceaux, qui sont les gardiens de nos lois, portent les plus exquises fourrures.

« Les bacheliers et docteurs, les empereurs et médecins revestent les fourrures qui représentent les mystères de la théologie, les maximes de la politique, les secrets de la médecine. Les fourrures guérissent les maux de têtes et l'intempérie de l'estomac; les gouttes qui triomphent des plus puissants remèdes sont vaincues avec des peaux de chats, d'agneaux et de lièvres. »



Parements d'hermine.
Moyen âge.

Enfin le bon Charrier constate avec orgueil que de tous les ornements que le luxe ait inventés, il n'en est point de si glorieux, de si auguste, de si précieux que les fourrures, et que les privilèges des marchands pelletiers surpassent à bon droit tous les autres.

En effet, les maîtres et gardes de la marchandise de pelleterie avaient pour armoiries un agneau pascal sur champ d'azur. Deux hermines soutenaient cet écu timbré de la couronne ducale, avec cette devise en exergue (presque celle de la Bretagne) : *Malo mori quam fœdari.*

L'usage des fourrures remonte aux origines du monde. Plutarque, en ses *Propos de table*, rapporte que les peuples s'habillaient de peaux avant la con-

naissance des étoffes ; Tacite assure qu'il en est de même des Teutons, Properce des Romains.

> Cette cour que tu vois ores en riche parure
> Commença par des gens habillés de fourrure,

dit un poète du XVIe siècle. Mais sans nous attarder à la conquête de la Toison d'or, à Rébecca conseillant à Jacob de se couvrir les mains et le col de peaux, à tous les exemples de la Bible et de l'histoire, nous remarquerons seulement qu'Adam de Brême disait qu'au moyen âge les fourrures « excitaient une admiration qui allait jusqu'à la folie » ; au XIIIe siècle la corporation des fourreurs était fort importante et constituait un des six corps de métiers de Paris.

A Venise, nous avons, dans nos recherches, retrouvé vestige du manchon dès la fin du XVe siècle ; les courtisanes célèbres et les nobles dames portaient déjà des manchons qui servaient de niche à des chiens minuscules, et une gravure représente une scène d'intérieur où une belle Vénitienne semble montrer à son amant les jeux infinis de ces bichons emmanchonnés.

Il y avait à cette époque à Venise des manchons délicieux fabriqués, selon la façon primitive, d'une seule bande de velours, de brocart ou de soie doublée de fourrure fine que l'on arrondissait en cylindre, et dont les extrémités se fermaient à divers degrés de largeur par des boutons de cristal d'Orient, de perles ou d'or.

Daubigné, en son *Histoire universelle*, dit au cours

du récit d'une ville assiégée : « Les habitants descendirent trente pas de la brèche, et fut remarquée, entre les plus avancés, une femme *avec des manchons*, une hallebarde à la main, qui se mesla et se signala en ce combat. » Il ne faut voir ici, sous la désignation de « manchons », que des demi-manches de rechange, ainsi que celles dont il est question dans la Bibliothèque de Vauprivas, à propos de Louise Labé. Sous Charles IX, les simples bourgeoises ne pouvaient porter que des manchons noirs; seules, les dames de la plus haute condition avaient droit à de somptueux manchons de couleurs variées.

Dans une estampe satirique de 1634, signée Jaspar Isac et intitulée l'*Ecuyer à la mode*, nous voyons, porté par une femme qui accompagne à pied un cavalier gascon, le premier manchon français qui ait un rapport direct avec celui qui est encore en usage aujourd'hui. C'est un fourreau d'étoffe ou de soie bordé de chaque côté d'une épaisse fourrure blanche, qui s'élargit démesurément et forme boudin sur les bords. Mais c'est parmi les précieuses gravures de Hollar, Abraham Bosse, Arnoult, Sandrart, Bonnard et Trouvain, que nous pouvons voir naître en réalité le manchon authentique et le trouver aux mains de la matrone parisienne, de la dame de qualité en habit d'hiver, de la précieuse et de la coquette coquetant. Une gravure de Bonnard nous montre une grande dame coiffée à la Fontange et vêtue comme à la Cour, sur le point de sortir ; la suivante ajuste la mante et un gentilhomme attend le bon plaisir de la belle ; le manchon qu'elle porte était alors de moyenne grandeur, avec nœud sur le

milieu. On prenait le manchon par genre, « par grâce », et il était fait de martre-zibeline pour les dames de la Cour et simplement de peau de chat ou de chien pour les petites bourgeoises qui ne pouvaient consacrer plus de quinze à vingt livres à l'acquisition de ce léger chauffe-mains.

Antoine Furetière, dans son *Dictionnaire*, a condensé en quelques lignes tous les matériaux d'une dissertation sur le manchon au XVIIe siècle. Au mot *manchon*, on lit :

Fourrure qu'on porte en hiver, propre pour y mettre ses mains, afin de les tenir chaudement. — Les manchons n'étaient autrefois que pour les femmes; aujourd'hui les hommes en portent. — Les plus beaux manchons sont faits de martre... les communs petits-gris... Les manchons de campagne des cavaliers sont faits de loutre, de tigre.— Une femme met le nez dans son manchon pour se cacher. — Un petit chien de manchon est un petit chien que les dames peuvent porter dans leur manchon.



Manches d'hermine sous François Ier.

Tout est résumé ici, on le voit. Saint-Jean et Bonnard nous ont conservé les types de gentishommes français porteurs du manchon sous Louis XIV. L'un, en habit d'épée, porte avec beaucoup de grâce un petit

manchon tigré qu'il tient d'une main, laissant voir, par l'ouverture abandonnée, le crispin d'un gant fourré ; un autre, en habit de cour d'hiver, maintient, avec une langueur de petit maître, un joli manchon de loutre très rondelet, qui tombe à hauteur de hanche, laissant au bras une courbe gracieuse; au milieu de ce manchon, un vaste nœud de rubans ou de « galants », quelque chose comme l'ancienne petite oie, s'étale avec assez de bonheur. On ne voyait guère, vers 1680, d'après le *Mercure galant*, que des rubans pourfilés d'or, passementés, frangés, tortillés, canetillés, brodés, qui se nouaient en nœud au-devant du manchon.



Manchon de Vénitienne.
XVI[e] siècle.

La Fontaine fait sans doute allusion au manchon de campagne dont parle Furetière, lorsque, dans la fable du *Singe et du Léopard*, il fait dire à celui-ci :

. .... le roi m'a voulu voir,
Et si je meurs il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée
Et vergetée et mouchetée.

Quant au chien de manchon (pour finir de contrôler la définition de Furetière), non seulement Hollar nous en a laissé la gravure et nous l'a présenté

sous la forme d'un petit épagneul basset, mais encore le père Du Cerceau fait dire à son « poète tapissier » :

Il ne fut pas même jusqu'à Cadet (petit chien de la dame)
Qui d'aboyer contre moi ne fit rage
L'ingrat Cadet à qui dans mon manchon
J'avois tant soin de fourrer du bonbon.

« On trouve en ces endroits, dit Léger, de très beaux manchons pour hommes et pour femmes, et des plus à la mode... On y vend aussi de très belles amusses à petit-gris. » Il ajoute un mot sur les « palatines » travaillées proprement, composées de peaux d'animaux, tant étrangers que du pays. Le *Livre commode des adresses de Paris* contient quelques désignations de marchands pelletiers et fourreurs vers la fin du XVIIe siècle.

La mode variait déjà beaucoup la forme du manchon sous Louis XIV; d'après les rares documents que nous ayons pu inventorier, il nous a été facile de constater de nombreuses modifications dans la forme et dans le volume. Tantôt étroit et long, tantôt large et court, il serait impossible d'assigner à ce petit meuble un type exact pour toute cette époque.

Le manchon triomphait déjà sous Louis XIII, à l'empire des œillades et à la place Royale, comme il devait plus tard régner à Versailles et se faire voir dans les chaises à porteurs, au milieu des allées du parc, à l'heure des visites, prêtant toujours à la femme une contenance charmante et des grâces exquises.

Scarron, en ses poésies diverses, a laissé en quatre

vers un joli tableau de mœurs, pour qui peut moralement le développer : le pauvre Scarron ! il n'avait certes point besoin de manchon sur sa chaise de cul-de-jatte :

Ma femme alors me laisse en un danger
Qu'elle devrait avec moi partager :
Prends son manchon
Et va voir quelqu'amie...

Mais laissons là le siècle des grandes perruques et des fontanges, et pénétrons dans le siècle de la poudre et des mouches, dans le siècle de Voltaire, qui, à propos d'un de ses personnages de *Micromégas*, écrivait :

« Figurez-vous un très petit chien de manchon qui suivrait un capitaine des gardes du roi de Prusse. »

Une gravure de l'*Encyclopédie* nous présente fort à propos la reproduction fidèle d'une boutique de fourreur au siècle dernier. Le jour pénètre par une large baie vitrée; tout autour de la pièce, sur des rayons, sont rangés des manchons et des fourrures diverses; deux marchandes gentilles offrent aux clients d'énormes manchons de petit-gris, et un garçon de magasin bat, à l'aide d'une baguette, l'un de ces manchons fourrés que l'on mettait « en pension » durant l'été pour le préserver des mites. Cette gravure, qui est un précieux document que l'on peut attribuer à Cochin, rappelle deux charmantes historiettes de Restif de la Bretonne dans ses *Contemporaines du commun* : l'une intitulée : *La jolie Fourreuse*, l'autre *La jolie Pelletière.* Professions disparues !

« Les fourrures, — ont écrit MM. de Goncourt dans une note très étudiée de la *Femme au* XVIIIe *siècle*, — furent un grand luxe de la Parisienne, au temps où la mode était d'arriver à l'Opéra vêtues des plus superbes et des plus rares, et de les dépouiller peu à peu avec un art de coquetterie. La vogue de la martre-zibeline, de l'hermine, du petit-gris, du loup-cervier, de la loutre, est indiquée dans les *Etrennes fourrées dédiées aux jolies Frileuses*, Genève, 1770. Les manchons ont tous une histoire, depuis ceux que déconsidéra le fourreur en en faisant porter un par le bourreau un jour d'exécution, — ce devaient être des « manchons à la jésuite », des manchons qui n'étaient pas en fourrure et contre lesquels une plaisanterie du commencement du siècle : « Requête présentée au pape par les maîtres fourreurs », sollicite l'excommunication, — jusqu'à ceux en poils de chèvre d'Angora, immenses manchons qui tombaient à terre, jusqu'aux petits manchons de la fin du siècle, baptisés « petit baril », comme la palatine était appelée « chat ». La mode des traîneaux, alors fort répandue, ajoutait encore à la mode des fourrures. Une eau-forte de Caylus, d'après un dessin de Coypel fait vers le milieu du siècle, nous montre dans un traîneau posé sur des dauphins, un de ces traîneaux que l'on payait dix mille écus, une jolie dame tout habillée de fourrure, la tête coiffée d'un petit bonnet de fourrure à aigrette, emportée dans un traîneau que conduit, hissé par derrière, un cocher costumé à la Moscovite. A propos de fourrures, apprenons que la « palatine » doit sa fortune et son nom à la du-

chesse d'Orléans, mère du Régent, connue sous le nom de la princesse Palatine.

Les palatines, que l'on faisait de renard, de martre, de petit-gris, se portèrent fort longtemps avec les polonaises et les hongrelines. Roy — un poète du temps, le même, croyons-nous, qui fit connaissance avec la bastonnade à diverses reprises — envoya quelques mauvais vers à une dame au sujet de sa « palatine bleue ». L'*Almanach des Muses* de 1772 nous les a conservés; les voici :



Portrait de Mme Molé-Raymond par Mme Vigée-Lebrun.

Portez la couleur favorite
Que le ciel prend aux plus beaux jours,
La couleur dont Vénus habille les amours,
Celle qui d'un beau teint relève le mérite
Et qu'elle-même emploie à ses atours :
Mais à ce nœud touffu la place qu'on propose
Est une aimable nudité ;
Pourquoi donc la couvrir ? Croyez-moi, la Beauté
Gagne au total en perdant quelque chose.

Caraccioli remarque qu'on s'en servait autant par élégance que par besoin en hiver. « La forme en varie continuellement, dit-il; aujourd'hui (1768), les

hommes s'en tiennent à de petits manchons doublés de duvet et garnis de satin noir ou gris. »

Vers 1720, les manchons pour femmes étaient très étroits et longs; les mains croisées devaient y tenir plus juste; puis ils prirent une allure plus ample, comme celui que l'on peut voir aux mains des jolies patineuses de Lancret. Un manchon typique de l'époque fut le manchon d'hermine, effroyablement vaste, que l'on trouve porté par les masques vénitiens de ce délicieux Pietro Longhi, qui semble avoir voulu illustrer par ses tableaux les *Mémoires* de Jacques Casanova de Seingalt. Dans les petites gravures du siècle relatives aux voyages, qui nous montrent des haltes à l'auberge ou des entassements dans des voitures publiques, partout nous voyons le manchon féminin mignonnement serré contre leur taille par de jolies aventurières. Telle est aussi la fine patineuse de Boucher, qui passe comme une gracieuse figurine parisienne sur un fond de paysage hollandais, pelotonnée sur elle-même, mais vaillante, semblant faire poupe de son manchon pour mieux fendre l'âpreté de la bise. Mais, dans l'intimité et dans la vie privée du XVIIIe siècle comme aujourd'hui, le manchon pouvait également prêter à des tableaux de genre, et les fabricants d'estampes auraient pu composer bien des *Petites Postes* et des *Nids à Billets doux*, interprétant par le dessin ce que l'auteur du *Dictionnaire des Amoureux* a voulu exprimer, lorsqu'au mot manchon il donne cette piquante définition : « Boîte aux lettres doublée de satin blanc. »

Le plus célèbre et le plus délicieux tableau où

figure un manchon est assurément cet adorable tableau connu sous le nom de la *Jeune Fille au manchon*, de Sir Joshua Reynolds, qui fait partie de la belle collection de M. le marquis d'Hertford. Rien n'est plus délicat que cette peinture.

Cette jeune femme anglaise qui semble plutôt traverser le tableau que s'y fixer, tellement fut grande, on dirait, la prestesse avec laquelle le peintre a cueilli cette image au passage, avec son mouvement de promeneuse, le corps un peu incliné en avant, la tête de côté; ce buste de femme qui s'arrête au manchon est d'une telle fraîcheur de facture, d'une tonalité si fine, d'une si radieuse originalité de dessin, qu'il suffirait presque à lui seul à établir la réputation immortelle de Reynolds, pour avoir mis dans cette œuvre toute une quintessence de féminité, comme un idéal de la plus exquise beauté anglaise, et aussi comme un type mignard et inoubliable de jolie frileuse.

Il ne faut pas oublier non plus le portrait de Mrs Siddons, peint par Gainsborough, dans le charme de sa vingt-neuvième année, en 1784. Ce tableau, qui fut exposé à Manchester en 1857, fait partie aujourd'hui de la « National Gallery ». La charmante actrice, vêtue d'une fraîche robe rayée blanc et bleu, avec un châle chamois à demi tombant des épaules, est coiffée d'un large feutre noir garni de plumes (un de ces feutres qui ont plus fait pour la vulgarisation de la gloire de Gainsborough que toutes ses études et ses portraits). Mrs Siddons est assise, tenant sur ses genoux, de la main gauche, un confortable manchon de renard ou de loup de

Sibérie dont elle semble caresser la fourrure de la main droite, comme pour mieux faire valoir la beauté et la blancheur de ses doigts fuselés. Œuvre maîtresse d'un maître qui eut bien, il est juste de le dire, le plus ravissant visage du monde à portraire. Mais, sans qu'il soit besoin de plus longtemps recourir à l'école anglaise, n'avons-nous pas ce lumineux portrait de Mme Molé-Raymond, si merveilleusement peint par Mme Vigée-Lebrun, dans lequel le manchon, relevé presque à hauteur de tête, étale l'éclat de sa pelure d'or fauve comme une chevelure de courtisane vénitienne; cette étonnante peinture de la fin du XVIIIe siècle apparaît dans son éblouissement au milieu du salon carré du Musée du Louvre, tuant à force de fraîcheur et de lumière les magistrals tableaux « bitumineux » du début de ce siècle qui sont ses proches voisins.

Sous Louis XVI, la frénésie de la toilette atteignit sa crise la plue aiguë; les modes se succédèrent en peu d'années avec une telle rapidité, que c'est à peine si on pouvait les suivre; on se mit à renchérir plutôt qu'à raffiner sur tout, et les manchons, portés par les hommes comme par les femmes, devinrent énormes et outrés. Hurtaut, dans son *Dictionnaire de la ville de Paris*, article « Modes », fait cette étrange remarque en l'année 1784 : « On a vu une dame à l'Opéra avec un « manchon d'agitation mo« mentanée. »

L'esprit se perd à chercher quelle pourrait bien être la définition exacte de ce qualificatif : « d'agitation momentanée »?...

En 1788, la mode fut aux manchons de loup de

Sibérie. D'après le *Magasin des modes nouvelles françaises et anglaises,* « nos jeunes gens » ne portaient pas paisiblement ou bourgeoisement le manchon « à la papa », appuyé au bas du gilet; ils s'en servaient au contraire comme d'un hochet ou d'un feutre « claque »; ils le tenaient à la main en gesticulant dans les promenades, ou le portaient sous le bras comme un portefeuille étranglé et foulé entre le coude et la poitrine.

Les petits chiens, les bichons de manchon, qui n'avaient cessé d'être en grande faveur depuis la Régence, eurent plus de vogue que jamais; toute femme de bel air avait son carlin et son « bichon » dans le genre King-Charles, ou d'une race analogue à celle de nos havanais.

Dans la célèbre gravure en couleurs de Debucourt, *La Galerie de Bois au Palais-Royal*, en 1787, on voit circuler, au milieu de cette foule étrange, qu'on appelait la « bigarrure » du Palais-Royal, des types extravagants, parmi lesquels des femmes qui tiennent à la main le long de leur mante fourrée ces incroyables manchons démesurément grands, lesquels figurent également sous le bras des galants musqués du temps, avec un petit nœud de satin fixé sur la fourrure.

Sous la Révolution et le Directoire, la mode des manchons fut aux extrêmes, larges comme des petits barils ou étroits et minuscules; la mode varia au reste à l'infini et il faut arriver à la Restauration pour trouver les premiers manchons de chinchilla, qui sympathisent avec les witchouras de velours. Ah! cette Restauration ne nous aura rien laissé à

lui envier comme costumes! Les manchons, les vastes palatines, les douillettes fourrées, les toques garnies de poil, tout cela fut d'un goût rococo, déplorable; — les fourrures étaient alors médiocres et mal disposées sur les cols, les manteaux ou les mains. Toutes les gravures de modes de l'époque ne nous révèlent que des laideurs sans nom; — les alliés avaient cependant mis les fourrures en vogue, mais jamais on ne sut si mal les employer, et de façon si contraire à l'esthétique.

En 1835, manchons, boas, palatines, mantelets garnis de martre ou de renard affectent des formes odieuses et indescriptibles; on fit alors, pendant un temps, des gants-manchons, sortes de mitaines de martre qui se soudaient l'une à l'autre dans le croisement des mains. Le manchon, cet accessoire de la toilette, devait être en harmonie avec la tonalité générale et la coupe du costume. Aussi entreprendre de le décrire à cette époque ne serait guère possible qu'en esquissant une histoire complète de la mode.

Le manchon pittoresque, de 1830 à 1850, c'est assurément le gros manchon de la bourgeoisie parisienne ou provinciale, des manchons garde-manger, garde-meubles, qu'on rencontre dans les désopilants récits de Paul de Kock et que l'on voit figurer dans de primitives carrioles que conduisait le patron et où s'empilaient la bourgeoise et toute la lignée des commis, afin d'aller explorer quelque coin suburbain, le dimanche, pour y rire à « manchon comprimé », y faire mille folies d'un goût douteux, y banqueter plantureusement et chanter au dessert quelque grosse chansonnette grivoise et ambiguë,

dans le genre des plaisants couplets de Laujon sur le « manchon », que j'oserai citer ici d'autant plus aisément qu'ils figurent dans les « chansons de parades » recueillies par ce bon vivant, qui fut à la fois membre du Caveau et de l'Institut :

V'là c'que c'est que d'être si bonne.
Un de ces matins qu'il gelait,
Dans la vigne à la grand' Simonne
Maître Simon se morfondait ;
I'm' dit : « V'nez ça ! mam'zelle Javotte !
Réchauffez-moi ! car je grelotte !...
Revenez-y !
Maître Simon, frottez-vous y !
J' vous prêterai mon manchon !
Mignon !
J' vous prêterai mon manchon !

Vous m' direz que j'étais ben sotte,
De l' prêter à maître Simon.
J'ai, ce jour-là, ben gagné ma journée ;
Je n' m'en puis servir de l'année !
Revenez-y !
J'vous prêterai mon manchon !
Mignon !

Et que de rires, que d'éclats de voix, que d'étouffades, dans ces parties à la Paul de Kock, lorsqu'une « ingénue », à l'heure où la digestion aimable épanouissait tous les visages, détaillait ces anciens couplets avec un air à la fois pleurard et plein de sous-entendus malicieux.

Le manchon n'a pas toujours fait ainsi rire aux larmes, et un physiologiste en tirerait plus d'une déduction curieuse; pour ne citer qu'un seul fait, au milieu des *Scènes de la vie de Bohême*, dans

l'épisode du *Manchon de Francine*, qui a dû se fixer dans l'esprit de tout lecteur, les larmes sont montées aux yeux de tous, à la suite d'une émotion sincère et profonde.

On se souvient de Francine condamnée par le médecin et qui « entend des yeux » la sentence terrible du docteur.

« Ne l'écoute pas, dit-elle à son amant, ne l'écoute pas, Jacques, il ment; nous sortirons demain; c'est la Toussaint, il fera froid... va m'acheter un manchon... prends-le beau... qu'il dure longtemps; j'ai peur des engelures pour cet hiver. »

Puis, lorsque Jacques rapporta le manchon : « Il est bien joli, dit Francine, je le mettrai pour sortir. »

Le lendemain, jour de la Toussaint, à l'angelus de midi, elle fut prise par l'agonie et tout son corps se mit à trembler. « J'ai froid aux mains, murmura-t-elle, donne-moi mon manchon... » Et elle plongea ses pauvres mains dans la fourrure.

« C'est fini, dit le médecin à Jacques, va l'embrasser. » Et Jacques colla ses lèvres à celles de son amie; au dernier moment on voulut lui retirer le manchon, mais elle y cramponna ses mains.

« Non, non, dit-elle; laissez-le moi : nous sommes dans l'hiver, il fait froid. Ah! mon pauvre Jacques! »

Et Francine meurt sans quitter son manchon. Histoire lugubre et poignante, comme l'œuvre de Murger, en général; le *Manchon de Francine* sera peut-être le chapitre le plus durable de la *Vie de Bohême*. On n'a pu mettre cette scène réaliste au théâtre, mais un peintre, M. Haquette, l'a admira-

blement exécutée dans l'une de ses meilleures toiles exposées à l'un de nos Salons annuels.

C'est que le manchon évoque bien des idées tristes pour les âmes sentimentales et charitables; ce meuble d'hiver rappelle les misères de ceux qui sont sans feu ni lieu, ni vêtements confortables, et lorsque la bise souffle au dehors, que la neige tombe mollement dans un calme sombre, plus d'une jeune fille rêveuse, accoudée près de la fenêtre, laisse tomber son manchon en songeant aux infortunés qui souffrent, aux cigales insouciantes et aux laborieuses fourmis dont la fortune adverse a trompé la prévoyance.

Le manchon, ce cachottier, cache bien des détresses; on le voit aujourd'hui aux mains de toutes les ouvrières et modistes qui partent dès le matin, l'hiver, de leur demeure pour l'atelier lointain; et cela serre le cœur de voir tous ces petits manchons misérables faits de lapin ou de chat noir, desquels sortent souvent la pointe dorée d'un petit pain et le papier graisseux qui enveloppe une charcuterie chlorotique ou un « arlequin » acquis au marché de la première heure. Le manchon, qui réchauffe de jolies mains laborieuses et vaillantes, semble, en hiver, être le refuge de la vertu grelottante, mais victorieuse.

Que de luxe cependant, par contre, dans les manchons mondains depuis vingt ans! On en fit de fort petits en queue de zibeline, qui furent d'un grand prix; mais, en outre, il y en eut de plus modestes fabriqués avec cette martre d'Australie qui remplaça l'astrakan, démodé depuis 1860. On en

confectionna aussi en velours peluche ou en drap, avec bordures de fourrures et de plumes, et gros nœud de rubans au milieu. Quelques-uns devinrent de véritables sachets parfumés avec l'héliotrope, la rose, le gardénia, la verveine, la violette, ou poudrés à l'intérieur d'iris ou de poudre à la maréchale.

Une élégante et spirituelle courriériste de modes, qui signa les notes adorablement chiffonnées de son *Carnet d'un mondain*, donnait, il y a vingt ans, la nomenclature des manchons à la mode, alors peints à gouache :

« Le manchon-nid, en satin coulissé, doublé de dentelles noires et blanches, avec tout un rassemblement de bengalis et de perruchettes effarées se blottissant dans les replis du satin.

« Le manchon-fleur, grand comme rien, de peluche ivoire, rouge cardinal ou bleu marine, et des touffes de roses, de soucis, de camélias et de violettes s'épanouissant au milieu dans des flots de dentelles.

« Le manchon-Watteau, pour le soir; une ronde d'amours peints sur satin blanc; le manchon-Coppée : des moineaux mouillés sur un ciel de satin noir; le manchon-Figaro, en velours noir, entièrement recouvert d'une résille de chenille noire et or, trois colibris dans un nid de dentelle noire; le manchon-Duchesse, tout en marabout, imitant la fourrure, parsemé de petits nœuds de satin feu; le Castillan, en peluche, criblé de points noirs, une perruche orange au milieu, se détachant sur un éventail de dentelle noire; le Minerve, en skong ou

zibeline, avec un nœud de satin noir et une tête de chouette. »

Tout cela, modes d'une heure qui défilent et qui aussitôt sont déjà des modes d'hier, tant l'inconstance de la vogue est perpétuelle ! Aujourd'hui le singe, le renard bleu, le castor, le cygne, l'hermine sont métamorphosés en manchons; demain viendront les fourrures de zibeline, de loutre, de chinchilla, d'écureuil, de martre, de loup, etc. Femmes et fourrures changent et changeront tôt et souvent. Aujourd'hui, à cette date de 1902, la mode des fourrures a repris une vogue incroyable. L'automobilisme a, tout d'abord, favorisé le port d'une foule de peaux assez grossières qu'on n'employait guère autrefois qu'en Russie et en Laponie. Nos chauffeurs et chauffeuses, qui ne craignent pas de s'enlaidir en se déguisant en ours et qui s'affublent de longs manteaux avec poils en dehors, ont fait sortir les peaux de loup, de marmotte, de renard vulgaire, d'écureuil, de lynx, de loutre d'Europe, de chèvres asiatiques, de phoque, d'agneau, et combien d'autres !

Quant à nos élégantes, après avoir usé du chinchilla, de la zibeline, du renard bleu, les voici maintenant passionnées pour l'hermine et cet affreux petit-gris qui doublait, il y a trente ans, les rotondes de nos mères. — Le petit-gris est recherché, mis en veste, en manteau, en boléro; on l'adapte à toutes les fantaisies et, malgré tout, il apparaît toujours aussi triste, aussi mou, aussi vieillot.

Le grand cri de l'hiver 1902-1903 sera, s'il en faut croire les prêtresses de la fashion, le poulain russe, qu'on est en train de lancer avec fureur et

aussi le *breitschwantz*, sorte de peau d'astrakan non venu à terme et qu'on se procure en tuant la mère quelques jours avant l'accouchement. O Mode! que de crimes on commet en ton nom!



Le boa de fourrure. — 1830.

Ce breitschwantz est affreux à voir et sent le meurtre d'une promesse animale; c'est de la peau de fausse couche, c'est menu, fragile, désagréable à l'œil, mais on en veut, on en demande, on se ruine pour cette horreur.

« N'empêche, dit à ce sujet un écrivain du *Tout Paris*, que quand on aura fait le tour de toutes ces anomalies, on en reviendra aux vraies fourrures, à la loutre chaude, seyante et simple dans sa beauté. Elle n'a pas besoin de fanfreluches pour être jolie, elle est belle parce qu'elle est belle! Elle est douce au cou, comme la zibeline, parce que toutes deux ne connaissent pas de rivales, et n'ayant pas d'envie, n'ont pas, non plus, de piquants. Leur seul défaut est de coûter les yeux de la tête, la zibeline surtout. Pour avoir une de ces petites bêtes, absolu-

ment parfaite, il faut la payer à peu près quinze cents francs. Elles ne sont pas grandes, les mâtines; calculez ce qu'il en faut pour un manteau, et dites-vous bien qu'un boléro de zibeline de dix mille francs est moins cher, cependant, qu'un boléro de petit gris de huit cents francs.

« Et cependant, on en voit de ci et de là, beaucoup de zibeline, en étoles surtout; c'est joli ces grandes étoles, d'ailleurs : elles s'en vont, frappées constamment d'un coup de genou, et précédant de leur ligne souple la ligne de la femme qui les suit. C'est presque aussi bien, mais moins original que ces longs boas que toutes portaient il y a une dizaine d'années, et qui semblaient de gaies banderoles aidant et rendant gracieux tous les gestes!



Le manteau d'hermine. — 1840.

« Il ne faut pas croire non plus qu'une fois la fourrure choisie et achetée, en voilà pour longtemps; non pas, si elle est solide, tous les ans il faudra la transformer, une année les manches, ensuite le col, puis la coupe du vêtement, et, surprise toujours charmante, vous avez beau faire diminuer la longueur, l'ampleur du paletot ou des manches, on vous persuade toujours, par A plus B, qu'il a

fallu rajouter des peaux! Au bout de très peu d'années, on est si bien préparé à tout croire que l'on n'est plus étonné en voyant que dans une ancienne redingote en fourrure, il restera juste de quoi se faire une toque pour aller patiner! »

Il y aurait, cependant, une bien amusante et vivante *Monographie des fourrures* à écrire, avec une méthode historique rigoureuse et un esprit philosophique, montrant comment les grands événements se répercutent jusque sur la forme d'un tour de cou ou sur celle de l'étui de fourrure où se blottissent des mains de femmes. — Et que d'anecdotes!

Contentons-nous de ce rapide exposé. Il plaira d'autant mieux qu'il est écrit sans longueur ni prétentions.

La mode est la fée éternelle; elle ne demeure jamais à court d'inventions, de prodiges, de folies, de ruines : elle semble se venger sur les modernes humains de ce que les anciens ne l'aient pas divinisée et placée au sommet de l'Olympe. Que l'on coiffe donc la nouvelle et grande déesse d'un casque à girouette dont l'Amour fournira la flèche aimantée, et qu'on élève une statue à cette première grande citoyenne française qui, de Paris, gouverne le monde avec un despotisme si formidable, et contre lequel on ne songe nullement à se révolter. On a dit que la mode était la seule littérature des femmes; si cependant nos élégantes étaient condamnées à étudier l'archéologie spéciale de cette littérature, bien vite, comme en amour, elles préféreraient le roman à l'histoire.

CHAPITRE X

LES GANTS ET LES MITAINES

A travers l'Histoire du Gant et des Mitaines

L'homme est un aminal qui se gante. — L'étymologie du mot « gant ». — Le gant dans les vieux fabliaux et dans la peinture. — L'origine mythologique du gant. — Le gant au moyen âge. — Les gants de senteurs des Valois. — Une lettre d'Antonio Pérès. — Les gants des fauconniers. — — L'étiquette des gants et le cérémonial des mitaines. — — Anecdotes du XVIIIe siècle. — Le gant d'un représentant du peuple. — La chanson du gant en 1818. — Les dandies et les gants. — La main chez les Égyptiens et les Romains. — Théorie de sir Charles Bell. — Charades rimées de l'abbé Cotin sur les gants. — Les jolies mains des grands hommes. — Le gant de Bonaparte.— Gants modernes gages et trophées pour l'amoureux.

Le gant est à la main de la femme ce que sont aux roses fragiles, les feuilles vertes qui les enveloppent : une protection et une défense. L'air trop vif, le froid intense, voire le soleil brûlant, sans le gant, gercerait cette peau soyeuse et fine. Un écrivain d'esprit a défini l'homme : « Un animal qui

se gante ». Il est en effet le seul qui possède ce privilège.

Le mot « glove », comme beaucoup d'autres mots de la langue anglaise, déconcerte les étymologistes par le grand nombre de sources d'où on peut le faire descendre. Un auteur veut que la syllabe anglo-saxonne « glof » (appliquée, dit Hickes, à l'article dont il s'agit, « a fissuris vel intercupedine digitorum ») soit dérivée du verbe « cliofan », fendre. Un savant de nos amis préfère le faire descendre du mot allemand « glauben », se confier, parce que le gant était regardé, selon lui, depuis une très ancienne époque, comme un gage de foi. Il est singulier que parmi les mots employés par les vieux architectes allemands, on trouve le mot : « glofen », par lequel on désignait les petites tourelles qui ornaient le haut des clochers.

Les historiens peu scrupuleux de l'antiquité ne nous ont pas conservé le nom du premier inventeur d'un si utile article de toilette. Comme d'autres inventions d'une date ancienne, le gant a dû recevoir de nombreux perfectionnements en venant jusqu'à nous et qui peut assurer qu'il n'en recevra pas beaucoup d'autres? On trouve trace des gants depuis le IXe siècle. Toute l'antiquité en connut l'usage. Une histoire du gant serait considérable ; elle rappellerait des usages féodaux, des souvenirs des vieilles corporations de gantiers et aussi des citations d'œuvres de toutes les littératures. Shakespeare, dans « Coriolan » nous fait voir les matrones romaines jetant leurs gants au général triomphateur,

comme les espagnoles modernes jettent les leurs au matador du cirque.

Chaucer a traduit les vers français du « Roman de la Rose » une de nos œuvres poétiques les plus anciennes où la « Paresse » est représentée vêtue de riches atours et gantée :

And for to kepe her handes fayres
Of gloves white she had a payre

Et pour mieulx garder ses mains blanches
De haller elle eut ungs gans blancs.

Au début du XVII[e] siècle, les gants parfumés avaient un succès prodigieux dans la société ; il n'est question que de gants dans les lettres, les romans, les anecdotes et les comédies du temps. Dans « The Knight of the Burning pestle », de Beaumont et Fletcher, un amant offre à sa maîtresse indifférente une paire de gants odorants :

I can pull
Out of my pocket thus a pair of gloves,
Look, Lucy, Look : The dog's tooth, nor the doves,
Are not so white as these, and sweet they be,
And whipt about with silk, as you may see.

« Je puis tirer de ma poche une paire de gants. Regardez, Lucie, regardez ; les dents du chien, et les colombes ne sont pas plus blanches. Ils sentent bon, et ils sont bordés de soie, comme vous voyez. »

Comment étaient parfumés ces gants ? Sans doute avec le parfum en vogue sous le règne d'Elisabeth, le parfum du comte d'Oxford, que ce roi des petits

maîtres avait rapporté de son séjour en Italie.

L'histoire des gants serait liée à celle de l'art du portrait. On sait l'importance du gant dans les écoles Italiennes, Flamandes, Espagnoles et Hollandaises. Les portraits de femmes et d'hommes signés par le Titien, par Rubens, Van Dyck, Velasquez et Rembrandt où les gants jouent un rôle prépondérant, sont en majorité. Au XVIII[e] siècle, Reynolds, Gainsborough, Thomas Lawrence et autres en usèrent de même ; nous ne pouvons citer ces maîtres que pour mémoire.

En honneur à Venise où les dames en faisaient un usage constant, le gant ne tarda pas à s'acclimater en France à la cour des Valois, puis en Angleterre. Lady Rich, sœur de Lord Essex, en faisait venir d'Espagne qui étaient en peau de chien. Au commerce de la ganterie, la plupart des marchands joignirent, par la suite, celui des senteurs. Les maîtres gantiers parfumeurs commencèrent de se répandre un peu partout à travers l'Europe. Les dames d'Espagne et d'Italie leur firent un gracieux accueil. Il n'est point de pays où l'on aime si ardemment les parfums; le mucs, la civette, l'ambre s'employaient pour les gants de buffle, de daim ou de cerf en usage pour la chasse, ainsi que pour les gants plus fins destinés à la ville.

Un poète charmeur et charmant, Jean Godard, parisien, qui fut le digne émule de Ronsard, publia vers 1580 une pièce intitulée : « Le Gant ». Ce spirituel nourrisson des muses prétend nous montrer l'origine du gant dans la passion brûlante que

Vénus nourrissait pour Adonis ; or, selon notre poète :

Toujours estoit aux champs le gentil Adonis,
Ou bien chassant le cerf à la teste branchue
Ou le grondant sanglier armé de dent crochue.
Vénus, qui dans le sein brusloit de son amour
Ne le pouvoit laisser ny la nuit ny le jour,
Courant toujours après ses beaux yeux et sa face,
Et fust-ce mesmement qu'il allast à la chasse,
Qu'il allast à la chasse au profond des forests,
Qui sont pleines d'horreurs, pour y tendre sesr ets.
Un jour elle l'y suit — brassant à l'estourdie
Des espineux halliers : une ronce hardie
Luy vint piquer la main, dont s'escoula du sang,
Lequel, depuis germé dans le fertile flanc
De la mère commune a donné la naissance
A la rose au teint vif, qui lui doit son essence.
Tout depuis ce temps-là, la fille de la mer,
Vénus au front riant, sa main voulut armer
Contre chardons et ronces, et piquantes espines.
Elle fit coudre, adonc de leurs aiguilles fines
Aux Grâces aux nuds corps, un cuir à la façon
De ses mains, pour après les y mettre en prison.
Les trois Charites, sœurs à la flottante tresse,
En usèrent après ainsi que leur Maistresse.
Voilà comment Vénus nous inventa les Gants,
Lesquels furent depuis communs à toutes gens.

Charmante dans sa naïveté, cette fable qui donne au gant une même origine que celle de la Rose ! L'usage des gants était très répandu au moyen âge. Ils recouvraient entièrement le poignet, même chez les femmes. « Les gants des bourgeois, dit M. Charles Louandre, étaient en basane, en peau de cerf ou en fourrure ; ceux des évêques étaient

faits au crochet, en soie avec fil d'or, ceux des simples prêtres étaient en cuir noir ». Mais ce qui surprendra, c'est que, contrairement à ce qui se fait aujourd'hui, il était absolument défendu de paraître ganté devant les grands personnages.

Dans un manuscrit publié dernièrement, « Le Dit des Merciers », on voit un marchand s'écrier d'un air engageant :

J'ai les mignottes ceinturettes
J'ai beaux gants à Damoiselettes...
J'ai gants forrés, doubles et sangles
Que je vent à ces gentix fames...

Mais qu'étaient ces gants fourrés pour gentilles femmes à côté de ceux que les belles Vénitiennes montraient les jours de grandes cérémonies, lorsque le Doge s'apprêtait à monter sur le Bucentaure pour aller épouser la mer. C'étaient, d'après M. Feuillet de Conches, des gants de soie à broderies merveilleuses, où l'or et les perles se relevaient en bosse ; il y en avait de dentelles, d'une incomparable richesse, bien dignes d'être offerts en cadeau et de figurer au budget des honnêtes « Paraguantes ». Mais les plus prodigieux étaient des gants de peau à peintures comme les gouaches des éventails.

C'étaient des paysages, des bergeries, des scènes galantes à ravir, des miniatures hors de prix. On a bien vu, observe M. Feuillet de Conches, des talons de souliers de petits-maîtres décorés par Watteau ou par Parrocel.

Les Valois raffolaient, vous le savez, des gants

de senteur ; ce goût fut fatal à Jeanne d'Albret, qui trouva la mort en essayant une paire de gants habilement préparés par quelque charlatan italien, ami de la sombre Catherine.

Je pourrais trouver ici une facile transition et vous parler dans de longues phrases émues des exploits de la marquise de Brinvilliers et du farouche Gaudin de Sainte-Croix, vous montrer les sinistres empoisonneurs préparant la nuit leur ganterie infâme, mais je ne le ferai, désirant aller au plus court. Mieux vaut citer cette jolie lettre d'Antonio Perez adressée à Lady Riche, sœur de Lord Essex, laquelle lui avait demandé des gants de chien :

« J'ai ressenti tant d'affliction, écrit-il, de n'avoir pas sous la main des gants de chien désirés par Votre Seigneurie, qu'en attendant l'arrivée de ceux qu'elle a demandés, je me suis résolu à écorcher un peu de peau de la plus délicate partie de moi-même, si tant est qu'il se puisse rencontrer de la place délicate sur chose aussi rustique que ma personne. Enfin, l'amour et le dévouement au service de sa dame peuvent faire qu'on s'écorche pour elle, et que de sa propre peau on lui fasse des gants. Mais saurai-je m'en prévaloir auprès de votre Seigneurie, quand c'est chez moi une habitude de m'écorcher l'âme pour ceux que j'aime. Et si la mienne se pouvait voir aussi bien que mon corps, on verrait l'âme la plus déchirée, la chose la plus lamentable du monde; les gants sont de chien, madame, et pourtant ils sont de moi, car je me tiens pour chien, et je supplie votre Seigneurie de me

tenir pour tel, par ma foi comme par ma passion à son service. »

Que pensez-vous de ce fieffé galant, de ce « mourant » passionné? Voilà, il me semble, à propos de gants de senteur, un gentilhomme castillan qui se connaît à merveille en l'art délicat d'en offrir aux dames.

On reprochait aux gants d'Espagne de sentir trop fort, nos dames souffraient étrangement de cette odeur trop capiteuse : Antonio Perez eût certes été bon gantier parfumeur, discret en ses parfums, distingué dans sa forme.

Les gants se portaient autrefois plus longs qu'aujourd'hui, surtout ceux des femmes. Le gant masculin avait un rebord qui couvrait parfaitement le poignet; celui des dames montait jusqu'au coude. On se servait des mêmes peaux qui sont encore en usage, sauf que les gants en peau de buffle, de daim, de cerf, avaient alors beaucoup plus de débit : on les portait à la guerre, à la chasse, ou simplement quand on allait à cheval. Il y avait un gant de cette espèce, extrêmement épais, qu'on appelait gant de fauconnier, et que les griffes du faucon, en effet, ne pouvaient pas déchirer.

Les gants les plus en vogue dès le temps de la Fronde, étaient les gants de Rome, de Grenoble, de Blois, d'Esla et de Paris. M. de Chanteloup chargeait le Poussin de lui acheter des gants romains et celui-ci lui écrivait, le 7 octobre 1646 : « Voici une douzaine de gants, la moitié pour les hommes et la moitié pour les femmes. Ils ont coûté une demi-pistole la paire, ce qui fait dix-huit écus pour le

tout ». Le 18 octobre 1649, autre achat; mais cette fois ce sont des gants parfumés à la frangipane dont Poussin s'est fourni pour M. de Chanteloup ; et encore s'est-il adressé chez la signora Maddelena, « femme fameuse pour ses parfums. » A Paris, d'après le « Livre commode des adresses » de Nicolas de Blegny, le Bottin de 1692, on comptait un certain nombre de gantiers parfumeurs, rue de l'Arbre-Sec et rue Saint-Honoré. « Il y a, dit le rédacteur de cet almanach commercial, des marchands gantiers qui sont bien assortis ; par exemple, M. Remy, devant Saint-Médéric, en réputation pour les bons gants de peau de cerf; Arsan, près de l'abbaye Saint-Germain ; Richard, rue Saint-Denis, « au petit Saint-Jean », renommé pour les gants de « cuir de poule », et Richard, rue Galande, « au Grand Roy », qui faisait commerce de gants de daim. »

Le nom du « gant de cuir de poule » vous étonne, sans aucun doute ; on disait aussi gant de « canepin » ; ils étaient faits à l'usage des femmes pendant l'été, mais le prétendu cuir de poule n'était que l'épiderme de la peau de chevreau ; et préparer cet épiderme était le triomphe réel des gantiers de Paris et de Rome ; on faisait, paraît-il, de ces gants en canepin, si minces que la paire pouvait être enclose sans peine en une coquille de noix.

Le gant de cerf ou de buffle était spécial aux fauconniers; il couvrait leur main droite jusqu'à la moitié du bras, la protégeait ainsi complètement contre les griffes, ou plutôt les serres de l'oiseau :

faucon, gerfaut ou épervier, quand il venait se poser sur leur poing.

La chasse au faucon existait encore sous Louis XIII, mais ce n'était plus la belle et grande époque de ce sport artistique si profondément intéressant. Dans une de ses légendes anciennes, André le Chapelain, sur lequel Stendhal fit une courte notice biographique, parle d'un épervier qu'il fallait conquérir, et, pour cela, le gant magique était nécessaire. Ce gant ne pouvait s'obtenir qu'en triomphant en champ clos des deux plus formidables champions de la chrétienté. Il était suspendu à une colonne d'or et gardé très soigneusement. Mais quand le chevalier eut conquis par son adresse le gant, il vit sitôt s'abattre sur son poing le bel épervier tant convoité.

Jusqu'au siècle de Louis XIV, le gant de peau était plutôt destiné à l'usage des hommes, et ce fut seulement sous ce prince que les gants remontant vers le haut du bras et les mitaines longues en filet de soie, pour faire valoir les mains de femmes, furent généralement adoptés par elles.

Les gants « à l'occasion, à la Cadenet, à la Phyllis, à la Frangipane, à la Néroli, les gants du dernier fendu », que portèrent un moment les précieuses, cessèrent d'être de mode vers 1680. L'usage dont parle Tallemant, de présenter aux dames, après la collation, des bassins de gants d'Espagne ne fit que s'accentuer en passant de la cour à la ville.

Dangeau, dans ses Mémoires, a écrit un chapitre sur « l'étiquette des gants et le cérémonial des mitaines ». Je vous y renvoie sans façon.

Sous Louis XV, dans ce XVIIIe siècle si rempli de froufrous soyeux, si enchanteur que je craindrais de m'y arrêter avec vous, sous peine de n'en plus sortir, le port des gants devint vivement un luxe prodigieux. Toutes ces belles coquettes que vous avez vues à leur toilette ou à leur petit lever d'après Nattier, Pater ou Moreau, entourées de leurs « filles de modes », faisaient plus grand massacre de gants à l'heure de l'essayage que nos plus riches mondaines d'aujourd'hui. Ces gants étaient de peau de chevrotin, de fil et de soie; les plus célèbres venaient de Vendôme, de Blois, de Grenoble et de Paris ; ils étaient généralement fabriqués de peau blanche, cousue à la diable, mais la coupe était gracieuse au possible, avec son revers tombant du poignet sur la main et les petits rubans et les fines rosettes de couleur incarnat qui s'entrelaçaient sur ce revers.

Les gants cousus « à l'anglaise » étaient fort appréciés, car on répétait comme un proverbe que, pour qu'un gant fût bon, il fallait que trois royaumes y eussent contribué : « l'Espagne pour en préparer la peau et l'assouplir, la France pour la tailler et l'Angleterre pour la coudre. »

Caraccioli prétend qu'une femme de bel air, vers le milieu du XVIIIe siècle, ne pouvait se dispenser de changer jusqu'à quatre ou cinq fois de gants par jour. « Les petits-maîtres, ajoute-t-il, ne manquent pas d'avoir, dès le matin, des gants roses ou jonquilles, parfumés par le célèbre Dulac ». Pour les mitaines, le même observateur du siècle les signale

comme spéciales aux femmes. « Cependant, dit-il, pour l'hiver, les mitons font des mitaines fourrées et maintenant les hommes en portent lorsqu'ils voyagent. »

Mme de Genlis fait cette curieuse observation dans son « Dictionnaire des Etiquettes » : « Si l'on avait quelque chose à présenter à une princesse et que l'on eût un gant, il fallait se déganter. »

Que d'anecdotes, que de souvenirs littéraires le gant du XVIIIe siècle n'appelle-t-il pas à l'esprit!

Il vous souvient, j'en ai la certitude, de ce joli chapitre consacré par Sterne, dans son « Voyage Sentimental » à une marchande de gants chez laquelle il est entré pour demander son chemin; la jolie gantière coquette avec l'étranger, se montre complaisante à l'extrême, et le voyageur sentimental, pour reconnaître tant de bonne grâce, demande quelques paires de gants, en essaye beaucoup sans parvenir à en trouver une seule qui aille à sa main. Mais il n'en prend pas moins deux ou trois paires et sort.

C'est un frais tableau que cette lecture laisse dans le souvenir ; un peintre anglais l'a fixé avec beaucoup de délicatesse sur une toile remarquable qui figure à la « National Gallery ». Les auteurs de la « Vie parisienne » ne s'en sont-ils point inspirés quelque peu plus tard, dans leur joyeux libretto, lorsqu'ils écrivirent les couplets si connus de la gantière et du brésilien?

Permettez-moi de vous conter encore cette anecdote un peu vêtue à la légère, dont Duclos est le héros et qui sent bien son siècle coquin.

L'auteur des « Mœurs » se baignait sur les bords fleuris de la Seine et se livrait à des « coupes » savantes, lorsqu'il entendit tout à coup des cris de détresse poignants. Il sort de l'eau, accourt sur la berge, sans prendre le temps de passer son « indispensable », et trouve une jeune et charmante femme, dont le carosse venait de verser dans une ornière. Il s'empressa près de la belle éplorée qui gisait à terre, et, faisant une gracieuse courbette en sa nudité académique : « Madame, lui dit-il, en lui offrant la main pour la relever, pardonnez-moi de n'avoir pas de gants. »

C'est à la fois un mot de philosophe étourdi et de sceptique railleur qui a son charme particulier. Ne croyez pas, mes tant gentes amies que, si je demeure en votre compagnie, si peu de temps au XVIIIe siècle de la première manière, — la seule qui ait, n'est-il pas vrai, toute sa quintessence parfumée, — ne croyez pas que je vais m'attarder à la Révolution et vous conduire chez Mlle Lange, chez Mme Tallien, puis chez Mme Récamier et dans tous les salons courus de la première République, du Directoire, du Consulat et de l'Empire, pour y prendre cérémoniquement la main aux belles merveilleuses, aux nymphes et aux muses de ces époques tourmentées, afin de vous mieux démontrer quels gants extravagants, quelles mitaines prodigieuses on portait alors. Le « Journal des Dames » et tous les petits journaux de modes vous en apprendront sûrement plus sur les gants portés par les Calypso et les Eucharis mondaines que six cents pages monotones de descriptions variées. Il n'existe

pas de musée, cependant, renfermant les objets d'art que la Révolution marquait profondément de son sceau ; c'est ce qui me fera insister sur un modèle de gant spécial destiné à un représentant du peuple envoyé aux armées, et dont un érudit archéologue de la Révolution, aussi bien qu'un humoriste remarquable, Champfleury, voulut bien me communiquer un dessin. Ce gant de peau de daim, fabriqué en gant d'ordonnance et brodé d'arabesques aux entournures du pouce, porte sur le dos de la main une vignette en forme de sceau, qui représente la Liberté tenant en main la pique, le bonnet phrygien et les balances de la justice (voilà une Liberté qui n'est guère libre... de ses mouvements, dites-vous) ; à droite est accroupi un lion, signe de force, à gauche un chat, en signe d'indépendance.



Les gants sous Louis XIV.

Je ne perdrai pas mon temps à vous paraphraser cette vignette symbolique, et par une large enjambée historique je vous conduirai dans la quiétude de quelque château, sous la Restauration; et, le soir au crépuscule, sur la terrasse, devant un grand parc, je vous montrerai deux amoureux roucoulant une sérénade, la timide jeune fille maniant la guitare, le jeune homme, très ému, mettant toute sa

passion dans sa voix de baryton. Aux mains du chanteur, voyez, en grâce! des gants gris perle à un seul bouton; aux petite menottes de la guitariste, examinez ces mitaines de soie noire, treillagées en lacets, comme celles que porte, par tradition, l'héroïne de cette comédie charmante « La Demoiselle à marier ».



Les gants sous le Directoire.

Mais il me vient sur les lèvres une chanson de ce temps, que « l'Almanach des Muses » nous a léguée, sur l'air du « Petit Matelot ». Cela fouettera un peu l'allure de ce récit. « Ça, écoutez, ma mie » comme on disait aux nobles siècles chevaleresques. Titre de la chanson : « Les Gants ».

Que j'aime le Gant qui me cache
D'un bras arrondi les attraits !
Avec quel plaisir je l'arrache,
Avec quel plaisir je le mets !
Ah ! s'il est vrai que le mystère
Ajoute au bonheur d'un amant,
Qu'une main lui doit être chère.
Quand il la presse sous un Gant !

Mais il est un Gant dont l'usage
Déplaît à tous les fanfarons;
Il est l'organe du courage
Il est le vengeur des affronts;
Combien de gens qu'on peut connaître
Aimeraient mieux fort prudemment
Se voir jeter par la fenêtre
Que de se voir jeter le Gant!

Les Gants sont aussi très utiles
Auprès des belles et des grands;
Leurs faveurs deviennent faciles
Lorsqu'on leur parle avec des Gants.
Ils sont encor l'arme ordinaire
Et des sots et des intrigants;
Car de ce qu'un autre a su faire
Ils se donnent toujours les Gants.

Un dernier couplet, je vous prie, et l'auteur, Mme Pierrier, nous tirera révérence :

Au bal, celui qui veut paraître
Sans Gants ne saurait faire un pas;
Le valet voudrait que son maître
Se mît des Gants dans certains cas.
Pour que leurs moyens d'existence
Echappent aux yeux pénétrants,
Combien de voleurs, par prudence,
Ont le soin de porter des Gants?

Cette chanson n'est pas trop mal, en vérité, et si la Muse gante l'auteur un peu juste, le ton de ses strophes n'en est pas moins honnêtement bourgeois et comme il faut.

Sous Louis XVIII et Charles X, les gants longs

étaient très coûteux ; cependant aucune coquette n'eut hésité à en changer chaque jour, car ils devaient être de la plus extrême fraîcheur : plus tard, la mode fut aux nuances maïs et paille ou noix pour le soir et la petite toilette du matin, et palissandre, pain brûlé, cèdre, chevreuil pour les visites de l'après-midi. Les gants jaunes avaient des gammes de tons à l'infini, depuis la nuance batiste écrue douce et très distinguée jusqu'au jaune diligence très criard. Le daim blanc était seul adopté par les hommes pour monter à cheval.

Ce fut vers cette époque, si je ne m'abuse, que la dénomination de « gant jaune » devint synonyme de dandy et de petit-maître. A Londres, des disciples de Brummel, — de l'élégance la plus raffinée, — se constituèrent en société et fondèrent le club du « gant frangé ». Ce club n'existait plus sans doute vers 1839, lorsque d'Orsay établissait ainsi despotiquement les règles du parfait gentleman :

« Un gentilhomme de la fashion anglaise, disait-il, doit employer six paires de gants par jour :

— Le matin, pour conduire le briska de chasse : gants de peau de renne.

— A la chasse, pour courir le renard : gants de peau de chamois.

— Pour rentrer à Londres en tilbury, après une course à Richmond le matin : gants de castor.

— Pour aller plus tard se promener à Hyde-Park, ou conduire une lady faire ses visites ou ses achats à Londres et « lui offrir la main à la des-

cente de voiture » : gants de chevreau de couleur soutachés.

— Pour aller dîner : gants jaunes en peau de chien, et le soir, pour le bal ou le raout : gants en canepin blanc brodés en soie. »

Quelle odieuse tyrannie qu'une fashion aussi exigeante! et que Balzac avait raison d'écrire : « Le dandysme est une hérésie de la mode; en se faisant dandy, un homme devient un meuble de boudoir, un mannequin extrêmement ingénieux, qui peut se poser sur un cheval ou sur un canapé, qui tette habituellement le bout d'une canne, mais un être pensant... jamais! »

C'est cependant pour quelque dandy de l'école des Rubempré et des Rastignac que souvent, au sortir du bal, un auteur nous montre une romanesque amoureuse, dont la jalousie mord le cœur, qui relit les lettres d'autrefois et qui, l'œil dans le vague, comme accablée, déchiquetant nerveusement entre ses dents un doigt de son gant, songe avec tristesse que l'amant qui n'est pas tout n'est rien, et que le moraliste se trompait fort qui écrivit : « La femme est une charmante créature qui retire aussi facilement ses gants que son cœur. »

Que de choses, voyez, en un gant!

Dans le « Lion amoureux » de Frédéric Soulié, Léonce signe sur le registre des mariages de la mairie, la main gantée, et, lorsque vient le tour de Lise, si vous daignez vous en souvenir, la jeune fille s'arrête, disant d'une voix tant soit peu moqueuse : Pardon, que j'ôte mon gant!

« Léonce comprit, — dit alors l'auteur, — il avait signé avec la main gantée. Signer un acte de mariage avec un gant! Léonce y pensa et se dit : ces gens-là ont de certaines délicatesses. Que fait un gant de plus ou de moins à la sainteté d'un serment ou à la signature d'un acte? Rien assurément, et cependant il semble qu'il y ait plus de sincérité dans cette main nue qui appose le seing d'un homme en témoignage de la vérité. C'est un de ces imperceptibles sentiments dont on ne peut se rendre un compte exact et qui existent cependant. »

C'est qu'à la vérité le gant n'est pas, comme on l'a dit, un tyran dont la main est l'esclave, mais bien au contraire le serviteur de la main, et avec la main, ainsi que l'écrivit Montaigne, « nous requérons, nous promettons, appelons, congédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doublons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, desfions, despistons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommandons, exaltons, festyons, réjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, désespérons, estonnons, escrivons, taisons, etc... »

Je m'arrête à bout de souffle; les verbes français de toutes les conjugaisons y pourraient passer.

Chez les Egyptiens, la main était symbole de force, chez les Romains, symbole de fidélité. Nous nous plaisons à revêtir les puissances occultes telles que le Temps, la Nature, le Destin d'une main

humaine : la main du Temps renverse les Empires et imprime des rides sur nos fronts ; la main de la Nature nous prodigue des largesses que nous ravit la main de la Mort ; la main du Destin ou de la Providence enfin nous conduit à travers les sentiers de la vie.

Vieux clichés du langage que nous employons et emploierons toujours. Ne sommes-nous pas, comme dit Saint-Evremond, entre les mains de l'amour comme les balles entre les mains des joueurs de paume, — et le premier bonheur que puisse donner l'amour n'est-il pas, d'après Stendhal, — et tous les vrais sensitifs, — le premier serrement de main de la femme qu'on aime?

Nos aïeux juraient par la main et lisaient dans la main les mystères de l'avenir. Le jour du couronnement, la main de justice était portée devant les rois ; c'est avec la main que l'on salue ; on demande « la main » de la dame que l'on veut épouser en légitime mariage ; on se lave les mains comme Ponce-Pilate des fautes qu'on n'a pu empêcher de commettre, et si je devais vous faire le panégyrique de cet organe, je devrais, comme Schéhérazade, remettre chaque jour au lendemain la fin de mon discours. Un anglais, sir Charles Bell, a écrit sur la main les lignes suivantes, qui sont la synthèse de tout ce que je pourrais ajouter ; « La main humaine est si admirablement formée, elle possède une sensibilité si exquise, cette sensibilité gouverne avec tant de précision tous ses mouvements, elle répond si instantanément aux impul-

sions de la volonté, qu'on serait tenté de croire qu'elle en est elle-même le siège. Toutes ses actions sont si énergiques, si libres, et pourtant si délicates, qu'elle paraît avoir son instinct à part, et qu'on ne songe ni à sa complication comme instrument ni aux relations qui l'assujettissent à l'esprit. Nous nous servons de la main comme nous faisons l'acte de respirer, sans y songer ; et nous avons perdu tout souvenir de ses faibles et premiers efforts comme du lent exercice qui l'a perfectionnée. »

La main, en un mot, est l'instrument le plus parfait que Dieu ait donné à l'homme, mais je ne dois pas oublier, mes belles amies, que les poètes se gantent rarement et les philosophes jamais, et que, philosophant ainsi que je le fais, je demeure en dehors du gant et parais surtout oublier cet axiome de Fontenelle : « Eussions-nous la main pleine de faits probants ou de vérités, il ne faut jamais que faiblement l'entr'ouvrir. »

Le gant serait digne d'entrer à jamais dans la légende d'un conte de fée, comme la mule est entrée dans la poésie même de la fable avec le thème de « Cendrillon ». Un ancien roi de France fut en effet amoureux toute sa vie d'une femme inconnue, pour avoir seulement aperçu son gant au milieu d'un bal masqué donné à sa cour. Cela ne peut-il pas aisément se concevoir, d'après cet aphorisme par à peu près : « Montrez-moi votre gant, je vous dirai qui vous êtes. » Au bal de l'Opéra, dans la houle des masques et des dominos, au milieu des allées et venues de ce grand escalier si vanté, il

suffit d'un gant qui emprisonne une main mignonne pour amorcer aussitôt la passion d'un délicat, — un long gant blanc, amoureusement collé sur une main divinement petite, sur la finesse des attaches et les rondeurs exquises de l'avant-bras. Il y a là de quoi damner un fanatique de la femme. Le gant n'apparaît pas seulement à toutes les fêtes où président la grâce et la beauté : on le retrouve dans toute la rudesse et la grossièreté de son origine vers les régions polaires, chez les Norvégiens, les Lapons et les Finnois, qui portent des gros gants de laine en été et d'épais gants de peau de renne avec poils apparents en hiver.

C'est, munis de ces gants, qu'ils peuvent parfois courageusement sortir de leur hutte, en dépit des frimas qui sévissent, pour tuer l'ours blanc et le phoque, ainsi que nous les représentent les dramatiques gravures qui illustrent nos récits de voyages au pôle nord.

Mais il me semble que vos yeux m'interrogent avec inquiétude sur les deux petits livres reliés que je tiens à ma portée. Rassurez-vous ; ce ne sont point des récits de touristes qui nous vont peindre les mœurs des habitants de Karasjok ou des îles Lofoden ; je vous lirai de suite, sans vous faire languir davantage, les titres. Sur l'un de ces ouvrages, voyez vous-même : « Recueil des plus beaux énigmes de ce temps », composés sur divers sujets sérieux et enjoués par Colletet ; sur l'autre ; « Recueil des énigmes de ce temps », par l'abbé Cotin. Vous avez deviné que, sans vous prendre

en traître, je compte vous lire d'anciennes charades rimées sur les gants.

Le premier énigme — puisque énigme était masculin au XVIIe siècle, en dépit de sa profonde féminité, — ce premier énigme, en termes obscurs et ambigus, indique que le gant, après avoir été la couverture naturelle d'un animal rustique, sert aujourd'hui de couverture artificielle à un animal plus affiné : l'homme !



Le gant en 1830.

Nous sommes deux et dix partis également,
Qui jadis enfermoient une chose vivante :
Comme elle, nous vivions, mais morts présentement,
Nous en enveloppons une plus excellente.

Cet énigme-quatrain est de François Colletet, le poète crotté jusqu'à l'échine. Écoutons maintenant le précieux Cotin-Trissotin dans ce singulier sixain :

De la chair des mortels nos cinq bouches sont pleines,
Et nous en jouyssons en hivers à souhait ;
Si nous perdons un frère alors chacun nous hait
Et nous jette en un coin au rang des choses vaines ;
Sans cela, nous faisons par l'ordre des humains
Presque tout ce qu'il font avec leurs propres mains.

Médiocre, n'est-il pas vrai, tourmenté, ampoulé et grossier à la fois? Il n'y a pas là de quoi nous faire tomber en extase et répéter jusqu'à satiété ainsi que faisaient les courtisans du dernier bon ton : « Ah! qu'en termes congrus ces choses-là sont dites! »

J'abandonnerai de suite les énigmes. Ces deux spécimens nous suffisent. Autre point :

Plusieurs physiologistes affirment que les grands hommes de guerre se sont fait remarquer par une jolie main, qu'ils aimaient peut-être à ganter délicatement. Ils citent Cyrus, Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon et nous citerons Balzac.

D'après un historien du premier empire, des généraux, attendant un jour Bonaparte dans sa chambre, trouvèrent ses « gros gants » d'officier et son petit chapeau sur une console. Une curiosité les prit : chacun d'eux essaya à son tour le gant et le chapeau, mais il n'y eut pas une seule main, paraît-il, qui put entrer dans ces gros gants, et, sur ces épaules de géants, pas une seule tête qui put remplir le petit chapeau.

Napoléon était, c'est connu, non moins fier de sa main que Byron, lequel, — raconte son biographe, — avait la main si petite qu'elle cessait d'être en proportion avec son visage. Byron pensait et écrivait que rien ne caractérisait mieux la naissance que la main ; c'était presque, selon lui, l'unique indice de l'aristocratie du sang.

Depuis le XVe siècle, on peut suivre dans les musées de France, de Hollande, d'Italie, d'Espagne

et d'Allemagne, l'intérêt que les peintres de toutes les écoles ont apporté dans l'étude de la main et même du gant. Van Dyck et Rubens étaient passés maîtres en cet art, et Titien a laissé un chef-d'œuvre admirable de son « Jeune homme au gant ». Vélasquez fait presque toujours tenir à ses puissants modèles des gants noblement plissés dans la dextre. Dans la peinture vénitienne, on voit le gant aux mains du doge, de la dogaresse, des ambassadeurs, des sénateurs, des résidents et même des marchands. L'étude seule de ces gants, d'après ces portraits et ces costumes, ferait l'objet d'une longue brochure, car il faudrait considérer le gant dans toutes les classes sociales et à toutes les époques, depuis les gants brodés des doges, jusqu'aux gants spéciaux des marchands, des recteurs de l'université de Padoue et même des moines de la confrérie de la Croix, qui étaient violets sur robe blanche, etc...

Mais ce serait folie que de ne vouloir rien omettre dans la tentative aussi prime-sautière et si peu prétentieuse de cette monographie du gant.

N'aurions-nous pas encore à considérer le gant bourré d'escrime, à crispin de peau rouge, et le gant géant qui enfle le poing des boxeurs ? Le gant d'ordonnance du bon Dumanet, ce gant de filoselle blanc que le brave troupier met si volontiers le dimanche, au sortir de sa caserne, avec un geste conquérant ?

Quant au gant moderne de nos contemporaines, son histoire depuis vingt ans seulement ferait un livre... un livre qui dirait ses charmes, ses modes,

ses façons, ses usages, ses artifices..., ses artifices surtout. Mais convient-il de les dire même en un livre? Les artifices des gants, leur puissance en amour et dans le souvenir, nous sont connus. Un gant de femme est un gage et souvent un trophée, cependant c'est à la main qui le porta que s'attachent surtout tout le lustre et toute l'attention que l'on prête au gant; il semble que la main qui s'emprisonna dans cette souple gaine de peau y ait laissé de son parfum, de sa chaleur, de son fluide, de ses désirs et de ses fièvres. De là vient que le gant dérobé, ou tombé volontairement, sinon donné, devient si cher aux véritables amants. C'est, avec la mèche de cheveux, le souvenir le plus intime qui se puisse garder de la dame de ses pensées.

Un Anglais, Sir Charles Bell, a écrit un ouvrage de gros intérêt intitulé : *La Main, son mécanisme et ses propriétés, preuves d'une création providentielle;* voilà un livre qu'il faudrait étudier minutieusement avant de prétendre parler savamment du gant. La main est au gant ce que le corps est à l'habit, c'est elle qui l'expressionne et en fait une œuvre d'art, mais ce serait bien tard pour définir la théorie du port du gant; Balzac en aurait fait le sujet d'une physiologie à la mode de son temps, mais, plus modeste, nous estimerons que la façon dont nous venons de chiffonner l'histoire du gant sera plus appréciée de nos lectrices qui gantent les larges pointures par horreur de l'ajusté et du trop étroitement boutonné.

V

LES ARTIFICES DES MANIÈRES ET DES GESTES

Armes Artificielles de la Femme.

CHAPITRE XI

LES ARMES ARTIFICIELLES DE LA FEMME

L'Éventail, son Langage et ses Usages

Le Royaume des Éventails. — Le sceptre de la femme ; son arme offensive et défensive. — La légende chinoise de l'origine des éventails. — Les *flabellifères* à Rome. — L'éventail dans l'antiquité, en Orient et au moyen âge. — L'esmouchoir au XIII° siècle. — Les *zéphyrs* des précieuses et la cour du Régent et de Louis XV. — Une Exposition d'éventails au *South Kensington museum* de Londres. — Les éventaillistes modernes. — Les collectionneurs. — Le jeu de l'éventail en Espagne. — L'exercice de l'éventail et son langage ingénieux. — L'art de son maniement. — L'Histoire de l'Éventail serait celle de l'Humanité.

Dans une pièce théâtrale dite féerie, et représentant, à l'un de ses actes, « le royaume des éventails », quelques jeunes femmes, revêtues chacune du modèle d'un éventail du temps passé, défilèrent tour à tour dans de jolis décors divers symbolisant des pays ou des règnes disparus. Ce fut, depuis l'éventail d'Eve, fait d'une seule feuille de palmier, jus-

qu'à celui de Mme du Barry ou de Mme de Pompadour, porté par le petit nègre Zamor et illustré par le peintre François Boucher, une succession ininterrompue des plus jolis et des plus riches modèles de ce sceptre exquis et dominateur. Finalement, le décor lui-même — en s'agrandissant — devenait le plus immense et le plus somptueux des éventails possibles et, c'est au milieu du plus éblouissant prestige de la féerie, que se fêtait l'apothéose du gracieux ornement.

C'est sous l'image de ce poétique tableau qu'il convient d'évoquer le mieux l'histoire de l'éventail. Est-il bijou plus coquet que l'éventail, hochet plus charmant, ornement plus expressif, dans les mains d'une femme d'esprit et d'une reine de beauté ? Lorsqu'il est manié dans les coquetteries des réceptions intimes, il devient tour à tour l'interprète des sentiments cachés, la baguette magique des surprises féeriques, l'arme défensive des entreprises amoureuses, le paravent des pudeurs soudaines, le sceptre, en un mot, de la grâce. Soit qu'il voltige doucement sur les rondeurs émues et satinées du corsage, semblable à un papillon géant butinant sur des fleurs, soit qu'il ponctue l'ironie d'une épigramme ou qu'il accentue le gazouillement rieur des minauderies friponnes, soit encore qu'il masque à demi l'insolence d'un bâillement que provoque la fadeur d'un discours, ou qu'il voile discrètement les roses incendies qu'allument au visage les flirts trop accentués, l'éventail demeure auprès de la femme le plus adorable ornement, celui qui met le plus spirituellement en relief ses fines manières,

son élégance native, son esprit et ses grâces enchanteresses.

Qu'une coquette soit inconstante ou médisante, capricieuse ou curieuse, nerveuse ou voluptueuse, hautaine ou puritaine, câline ou chagrine, l'éventail prendra toujours l'allure et l'expression de son état moral : inquiète, une mondaine le fixera longuement ; indécise, elle le ploiera fébrilement ; jalouse, elle ira jusqu'à le marquer de ses jolies dents d'ivoire ; trahie, elle le laissera tomber avec accablement ; colère, elle le lacérera et le jettera au vent. En toute solitude, en toute désespérance, il restera son confident.

Une légende ingénieuse en attribue à la Chine l'origine première. La belle *Sam-Si*, fille d'un mandarin illustre de l'Empire des Célestes, se trouva un jour, dans une fête publique, suffoquée de chaleur. Sans plus penser, elle retira le voile qui protégeait ses traits charmants du regard des curieux et se prit à s'en éventer. Aussitôt chacun de l'imiter et d'agiter devant soi, la parure de soie ou de dentelle. De ce jour, daterait pour la Chine, l'usage de l'éventail.

Dans l'Inde, la feuille de palmier, de bananier ou de lotus composait l'éventail. Le *tchamara* n'était autre que l'un de ces ornements construits en mosaïque de plumes, dont la poignée, enrichie de pierres précieuses, était faite de perles et de nacre poli. Devant les pas de Sakountala, les femmes hindoues en agitaient de pareils. Les écrans de Cléopâtre, fabriqués de plumes d'Ibis et imprégnés de senteurs, quand la reine d'Egypte s'en fut vers

Marc Antoine, s'agitaient sur le Nil, simultanément avec les rames d'or.

L'ÉVENTAIL DANS L'ANTIQUITÉ.

L'éventail, tenu en honneur chez les anciens Assyriens, les Mèdes et les Perses, connut à Rome, sur la voie Appienne, de beaux jours de triomphe. Alors les belles patriciennes, réputées pour leur magnificence, ne se rendaient jamais aux bains ou aux jeux du cirque sans être accompagnés de la porteuse de parasol et de la porteuse de l'éventail. Plaute donnait à cette dernière esclave le nom de *Flabellira* et c'est en la remplaçant auprès de sa maîtresse, dit Ovide, que les jeunes gens parvenaient à se faire agréer.

En Grèce, l'éventail, dont on retrouve souvent le jeu de parade exquise sur les poteries de Corinthe ou de Mitylène, était fabriqué, le plus souvent, de myrte, d'accacia ou des superbes feuilles dentelées de platane oriental. Euripide nous conte qu'Hélène aux belles joues fut rafraîchie de la chaleur qui l'incommodait pendant le siège de Troie, par une belle queue de paon montée en éventail.

Dans les *Mille-et-une-Nuits*, l'histoire d'Albou-Hassan, le dormeur éveillé, que sept jeunes filles toutes également belles caressent délicatement du vol des éventails, révèle assez toute la richesse de cet ami des grâces dans le pays d'Allah.

Au moyen âge, l'Espagne connut l'*abanico*, sorte d'éventail rond, garni de plumes et fait de paille de riz. En Italie, les éventails appelés à protéger du soleil la gorge des dames du Décameron de Boccace, étaient tressés de plumes d'autruche, de paon, de perroquet ou de corbeau des Indes. Une petite chaîne, souvent richement sertie, le retenait fixé à la ceinture de taille.

L'ÉVENTAIL EN EUROPE.

Dès le XIIIe siècle, les dames de France se servent de l'*Esmouchoir* ou instrument à éloigner les mouches. La plupart étaient composés de lamelles d'ivoire mobiles et nuancées. François Rabelais, le premier, écrivit le mot éventail, dans sa description du très bel objet à éventer que la reine Louise de Lorraine reçut en présent de la reine Marguerite. Fait de nacre, de perles, il était si admirablement enrichi, que les joailliers du temps l'estimaient à mille deux cents écus, ce qui représenterait aujourd'hui près de dix mille francs.

L'éventail italien alors aux mains de toutes les dames de Venise, de Florence ou de Vérone, se vit introduit en France par Catherine de Médicis. Le commerce en devint bientôt considérable. Et, dès le règne de Henri IV, cinq ou six corps de métier parviennent à peine à suffire aux commandes de ce caprice nouveau.

Dès le temps de la reine Elisabeth, l'éventail se trouve employé en Angleterre. Habituellement monté sur argent et sur or, il représente pour le pick-pocket, un ornement de prix, s'il faut en croire Shakespeare qui en fit un motif de causerie entre Falstaff et Pistol, dans l'une des scènes des *Joyeuses Commères de Windsor* : « Dame Brigitte, dit Falstaff à son ami, s'étant aperçu que le manche de son éventail lui manquait, j'ai protesté sur mon honneur que tu ne l'avais pas volé. »

Les *précieuses ridicules*, Bélise, Armande ou Philaminthe, que Molière railla si cruellement dans son impitoyable comédie, usèrent de l'éventail sous le nom de *Zéphyrs* et c'est à leur cadence approbative que les beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet durent de recueillir, souvent, plus d'un succès. Mme de Maintenon, épouse de Louis XIV, eut seule, assez de religiosité apparente et d'apparente piété pour rendre au zéphyr, qui souvent s'émancipait jusqu'à la galanterie, l'austère tenue des cours, et les éventails pendant longtemps en vogue à Versailles devinrent moins éclatants, moins bruyants ; eux aussi se firent Jansénistes.

Mais l'éventail prit vivement sa revanche. Le XVIIIe siècle, en le délivrant de la contrainte, lui rendit, comme à un papillon, la liberté d'allure et de caprice. A la cour du Régent, à celle de Louis XV, il n'y eut pas de petite marquise, d'abbé galant ou de petit maître qui ne s'en servît. Hommes et femmes de bon ton s'éventaient et ponctuaient leurs discours ou rhythmaient leurs phrases à coups d'éventails. Toutes les gravures et tous les

poèmes du temps le montrent triomphant dans la main musquée des couples rieurs et libertins. A la date d'octobre 1730 le *Mercure de France* imprime :

« Il y a des éventails d'un prix considérable qu'on porte encore excessivement grands en sorte qu'il y a des petites personnes dont la taille n'atteint pas deux fois la hauteur d'un éventail, ce qui doit tenir en respect les jeunes cavaliers badins et trop enjoués. » Aux boudoirs, à la cour, au sermon, au théâtre, l'éventail charmant et léger, fabriqué de bois, d'or, de laque, d'ivoire ou de palissandre et signé des plus fameux noms de peintres et de décorateurs : Watteau, Moreau, Lancret ou Fragonard, Essen, Gravelot, palpita sur le décor des fêtes galantes ainsi que l'esprit même, futile et délicieux, de cette époque évanouie et encore séduisante. En Angleterre, vers le même temps, Cherterfield, l'ami de Montesquiou, l'auteur des délicieuses *lettres* écrites à son fils, disait : « Vous pouvez flatter une dame sur son goût supérieur dans le choix de son éventail, ce compliment, soyez-en sûr, lui sera très précieux et vous la rendra probablement favorable.



L'éventail à la Cour du Grand Roi.

A l'éventail de Marie-Antoinette, d'un travail rare et délicieux et qui, étant serti de pierreries, fut dérobé dans les crises du 10 août par la populace, succédèrent les éventails révolutionnaires aux attributs égalitaires, bonnets phrygiens, faisceaux de licteurs et devises telles que « La liberté ou la mort. » Les déesses du paganisme renouvelé figurent souvent comme emblêmes sur les spécimens de cette sauvage époque. Sous le Directoire et le Consulat français, M[mes] de Beauharnais, Tallien et Récamier eurent des éventails d'une légèreté incomparable. L'éventail militaire de l'Empire avec la duchesse d'Abrantès et la princesse Pauline succédèrent bientôt aux petits éventails perlés et pailletés des *Merveilleuses* que l'on nommait des *Imperceptibles*. L'éventail redevenu, aux mains des jeunes et jolies femmes, un sceptre de beauté, reconquit, pour les amants et les fiancés, la mimique compliquée de son langage mystérieux. Ainsi Lady Morgan, ci-devant Miss Owenson, dans son ouvrage sur la *France*, l'a précieusement dépeint. A Londres comme à Paris, ce précieux ornement féminin qui faisait, aux mains des Dolorès d'Espagne, l'admiration même de Benjamin Disraëli, connut les plus hauts triomphes. C'est en effet à Londres, au *South Kensington Museum* que s'ouvrit, au siècle dernier, en mai 1870, sur l'initiative de la regrettée reine Victoria, la plus grande et la plus complète Exposition d'Eventails qu'on ait jamais vue. Quatre cent treize modèles d'éventails originaux, presque tous de la plus grande richesse, y prirent place sous les vitrines. Pour le *Catalogue of the loan Exhibition*

of fans, M. Samuel Redgrave écrivit une charmante préface. Les dames du grand monde de Londres firent à cette réunion si complète de la plus futile mais aussi de la plus délicieuse des parures de la femme, un succès considérable. Les éventails de la comtesse de Paris, de la Reine d'Espagne, de la princesse royale de Russie, de M[mes] de Gallifet, de Sagan, de Pourtalès et de bien d'autres élégantes composèrent, aux yeux des collectionneurs, des savants, des historiens, des artistes et des curieux, le plus complet et le plus riche ensemble qu'on puisse imaginer.



L'éventail de plumes.
XVIe siècle.

LES ÉVENTAILLISTES MODERNES.

Les éventaillistes modernes, aussi bien inspirés que ceux du passé, ont repris, pour la suivre, la belle tradition des Desrochers, des Alexandre et des Duvelleroy. Tous nos grands peintres contemporains ont décoré des éventails. Aujourd'hui comme

hier, les plus grands noms de l'art concourent à embellir de leurs trouvailles ces objets charmants par lesquels nos aimables contemporaines, sont non moins assurées que leurs devancières, de régner encore par la suite dans la mémoire des hommes.

Certes, nous n'étonnerons personne en attribuant à Paris le premier rang dans cette industrie de luxe et d'art. Cette suprématie d'art industriel existait tout au moins il y a vingt ou trente années. On n'y comptait alors, en effet, pas moins de trois mille peintres éventaillistes dont la plupart, MM. Eugène Lami, Lambert, Maurice Leloir, Rosa Bonheur, Gérôme, Chartran, Mme Madeleine Lemaire, de Nittis, Adrien Moreau, Mme Louise Abbéma, Vibert et combien d'autres étaient très recherchés.

Après Paris, Vienne, l'élégante capitale autrichienne, vient en seconde ligne ; l'Espagne, cette terre classique du jeu de l'éventail n'occupe plus que le troisième rang dans cette classification artistique.

LES COLLECTIONNEURS.

Le goût des collectionneurs s'est, depuis longtemps, exercé sur ce coquet accessoire de la toilette de nos élégantes, et l'on citait à la fin du siècle dernier plusieurs de ces collections qui possédaient une haute valeur.

Parmi celles-ci, il convient de rappeler celle de

Mme la baronne James de Rothschild, qui compte de nombreuses pièces estimées entre un mille et dix mille francs, sans parler d'un éventail signé Watteau, d'un prix inappréciable.

La collection de Mme la duchesse d'Aumale, à Chantilly, fut aussi renommée; ainsi que celle de la reine Isabelle, dont les vitrines, au palais de Castille, à Paris, renferment près de huit cents éventails de toutes les formes et de tous les temps. S. M. l'Impératrice de Russie en possède également une collection fort remarquable ainsi que la comtesse de Paris, la princesse Christian, et la plupart des princesses royales européennes, c'est encore une mode dans les maisons régnantes.

Ajoutons enfin qu'avant les désastres de 1870 l'impératrice Eugénie conservait aux Tuileries une série d'éventails précieux, dont le joyau de prix était une pièce signée Gavarni, qui avait été exécutée spécialement par le grand artiste pour la souveraine.

Si, après avoir évoqué ces souvenirs du passé, nous arrivons aux échantillons de la production moderne, nous n'en finirions pas d'énumérer les œuvres d'art que sous forme d'éventails se flattent de posséder nos plus jolies mondaines.

C'est en effet une mode qui n'a jamais cessé d'être en vigueur que de mettre dans une corbeille de mariée un éventail de prix. Mme la princesse de Sagan, les duchesses d'Uzès, de Luynes, vicomtesse de Trédern, Lady Warrick et toutes les riches héritières des Etats d'Amérique, en ont reçu ainsi qui peuvent rivaliser, par leur goût et leur valeur

artistique, avec les pièces les plus rares des collections classées.

L'ESPAGNE ET L'ÉVENTAIL.

Mais il nous faut jeter un coup d'œil en Espagne, au pays même de l'éventail, dans la contrée des sérénades, des escopeteros, des gitanos et des belles senoras. C'est en Espagne que nous trouvons le fameux manejo de abanico si aisément appris par toutes les senoritas de la chrétienté. On y appelle le jeu de l'éventail abanicar, de même que le jeu de la prunelle se nomme ojear, et l'un ne va pas sans l'autre; les deux se complètent : à galant coup d'éventail, coup d'œil brûlant qui enflamme, d'où le sage proverbe castillan (refrane) ojos que no veen, corazon que no quebra.

Une femme sans éventail est une chose inconnue en ce bienheureux pays. L'éventail suit partout la signora même à l'église, où vous rencontrez des groupes de femmes de tout âge, agenouillées ou accroupies sur leurs talons, qui prient et s'éventent avec ferveur... Manœuvrer l'éventail est un art totalement inconnu en France. Les espagnoles y excellent ; l'éventail s'ouvre, se ferme, se retourne dans leurs doigts si vivement, si légèrement, qu'un prestidigitateur ne ferait pas mieux. Les éventails qui se ferment et s'épanouissent produisent un petit sifflement qui, répété plus de mille fois par minute, jette sa note à travers la confuse rumeur qui flotte

sur la promenade et a quelque chose d'étrange. Lorsqu'une femme rencontre quelqu'un de connaissance, elle lui fait un petit signe d'éventail, et lui jette en passant le mot azur.

Benjamin Disraëli, dans Contarini Fleming, a donné quelques jolis aperçus sur l'éventail espagnol.

« Une dame espagnole, dit-il, ferait honte avec son éventail à une troupe de cavaliers. Tantôt elle le déploie avec la lenteur pompeuse et la consciencieuse élégance de l'oiseau de Junon; tantôt elle l'agite avec une morbidesse nonchalante ou avec une attrayante vivacité ; tantôt l'éventail se referme avec un frémissement qui ressemble au battement d'ailes d'un oiseau et vous fait tressaillir. Psst ! au milieu de votre confusion, l'éventail de Dolorès vous touche le coude ; vous vous retournez pour écouter, et celui de Catalana vient de vous piquer au flanc. Instrument magique. Dans ce pays, il parle une langue particulière ; la galanterie n'a besoin que de ce délicat bijou pour exprimer ses plus subtiles conceptions ou ses plus raisonnables exigences. »

L'EXERCICE DE L'ÉVENTAIL.

Au commencement du XIXe siècle, si on en croit le *Spectateur*, une dame anglaise établit à Londres une *Académie* pour y dresser les jeunes demoiselles de toutes conditions dans l'exercice de l'éventail.

Cet exercice se décomposait en six temps et le curieux bataillon enjuponné, rangé en bataille, devait manœuvrer deux fois le jour et obéir aux commandements suivants : Prenez vos éventails, déferlez vos éventails, déchargez vos éventails, mettez bas vos éventails, reprenez vos éventails, agitez vos éventails. L'agitation de l'éventail était, paraît-il, le chef d'œuvre de tout l'exercice et le plus difficile à obtenir dans ces singulières compagnies de riflemen de l'éventail. A cet effet, la colonnelle institutrice, qui dirigeait les opérations avec un large éventail « à la Marlborough », avait composé, en faveur de ses écolières, un petit traité très clair et très succinct dans lequel elle avait su concentrer tout l'*art d'aimer* d'Ovide ; cette théorie avait pour titre les *Passions de l'éventail* et tendait à faire, de ce meuble coquet, l'arme la plus dangereuse dans la guerre de l'amour.

L'ingénieuse institutrice avait en outre établi à des heures particulières un cours spécial pour hommes, dans le but d'enseigner aux jeunes gentlemen l'art de faire leur cour à un éventail d'après les règles qui garantissaient le succès après trente ou quarante leçons.

LA CHANSON DE GESTE DE L'ÉVENTAIL.

Au cours d'un récent voyage en Andalousie nous avons été curieux de rechercher quel pouvait être le véritable langage « la chanson de geste » de

l'éventail et une Espagnole très ancien style, très amoureuse de vieilles traditions nous a révélé la signification du port de l'éventail dans les diverses circonstances de la vie et plus particulièrement au point de vue des relations amoureuses.

Tenir l'éventail fermé et le cordon passé au bras droit veux dire : « Je cherche un fiancé. »

Tenir l'éventail fermé et le cordon au bras gauche : « Je suis fiancée, rien à espérer. »

Approcher l'éventail des lèvres : « Je doute de toi, tu me sembles railleur ou perfide. »

Se ranger les cheveux sur le front avec le bout de l'éventail : « Je pense à toi. »

S'éventer rapidement : « Je t'aime vivement, tendrement, ne tarde pas à venir. »

S'éventer nonchalamment : « Tu m'es indifférent, tu peux te retirer, n'attends rien de moi. »

Le fermer rapidement : « Je crains que tu me trompes. »

Le laisser tomber : « Je t'appartiens. »

Le porter au cœur : « Je souffre, je soupire et je t'aime. »

Se couvrir une partie de la figure : « Prends garde à mes parents. »

Compter les feuilles de l'éventail : « Je désirerais te parler, ou bien : dire le jour de la semaine pour un rendez-vous. »

Frapper doucement dans la paume de la main avec le bout de l'éventail : « Je ne sais encore bien si tu me plais, je doute de mes sentiments ou encore annoncer l'heure du rendez-vous. »

Faire passer l'éventail d'une main à l'autre : « Je

crains que tu ne sois pas celui qui m'est destiné. »

Paraître à la fenêtre sans éventail : « Je ne sortirai pas ce soir. »

Frapper précipitamment dans la paume de la main : « Je suis impatiente de te voir, et aime-moi. »

Se couvrir toute la figure avec l'éventail : « Tu es très vilain je suis fâchée ou boudeuse. »

Garder l'éventail dans la poche : « Je ne cherche pas d'amours. »

Regarder fréquemment la gravure de l'éventail : « Tu me plais infiniment. »

L'ART DE LE MANIER.

L'art du maniement de l'éventail ne s'apprend pas en vérité ; il est inné chez la femme, comme sont innés chez elle ses moindres gestes qui captivent, ses douces caresses enfantines, son parler, son regard, sa démarche, sa galanterie. Dans l'arsenal où sont les armes de la coquetterie féminine, la femme s'empare naturellement de l'éventail et sait en user dès le jeune âge dès qu'elle sait jouer à la grande dame avec sa poupée. Elle sent d'instinct que toutes les ruses de l'amour, toutes les roueries de la galanterie, toute la grâce des oui ou des non, tous les accents des soupirs, sont cachés dans les plis de son éventail ; elle comprend que derrière ce frêle rempart elle étudiera l'ennemi, qu'en se démasquant à moitié elle ouvrira une terrible meur-

trière et que plus tard, sous l'éventail déployé, elle risquera des aveux furtifs et recueillera des demi-mots qui lui iront au cœur. L'éventail est, avant tout, un accessoire de toilette, un moyen de motiver des mouvements gracieux, sous prétexte d'agiter l'air pour le rafraîchir. Ce rideau mobile fait tour à tour l'office de laisser voir ce que l'on veut masquer et de voiler ce que l'on veut découvrir.

Non seulement l'histoire des éventails formerait de gros volumes de large format, mais encore la seule bibliographie des œuvres littéraires, critiques, anecdotiques, artistiques, des poésies, des comédies, des essais qu'il a inspirés contiendrait des milliers d'articles et des nomenclatures extraordinaires. Depuis les Annales chinoises et les textes Indous jusqu'aux antiquités d'Herculanum, depuis la comédie Italienne de Goldoni jusqu'au poème *the Fan* de John Gay publié vers 1850, les citations seraient si abondantes qu'un livre tout entier n'y suffirait pas. Nous n'insistons donc pas sur cet ornement féminin qui évoque toutes les littératures, toutes les poésies, toute l'histoire de l'humanité.

On peut à bon droit se demander si l'éventail n'est pas arrivé à la limite de son histoire la plus glorieuse? — l'avenir ne paraît point lui réserver une vogue aussi somptueuse que celle que nous venons d'indiquer dans son passé — l'heure est proche où le zéphir viendra de toute part ventiler les hommes par d'énormes hélices mues par l'électricité; puis, des inventions nouvelles sont en train de modifier la forme si délicieuse de ces grands papillons. On doit redouter avec raison une révolution prochaine qui

reléguera l'éventail au rang des choses mortes, parmi les anciennes armes abandonnées par la femme. Il faudra regretter ce sceptre de la grâce. Rien ne le remplacera.



L'éventail. — 1800.

CHAPITRE XII

LA CANNE, L'OMBRELLE, LE PARAPLUIE

La Canne, l'Ombrelle, le Parapluie, les Bijoux, Breloques et Colifichets.

L'origine du parasol. — L'ombrelle signe de suprématie. — Le parasol à vue panoramique d'histoire. — Les jolies cannes de femmes. — Le parapluie. — Les bijoux et les pierres précieuses. — L'anneau d'alliance. — La bague d'amitié. — Le langage mystique de l'anneau. — Le collier et les boucles d'oreilles. — Autres ornements féminins qui réclameraient des monographies. — La coquetterie des femmes dans l'histoire.

Ainsi que l'éventail, le parasol a vu le jour au pays du thé et des porcelaines. La femme de Lou-Pan, célèbre charpentier des Célestes, imagina la première, contre l'ardeur du soleil, le premier bouclier de soie. Plus délicatement peint, tisssé d'étoffes diaphanes, emmanché de bois odoriférant, il devient l'ombrelle légère. Cette ombrelle elle-même, brodée de bynus ou de fin lin se trouve représentée chez les Grecs, dans les reliefs des poteries et dé-

crite dans les dialogues d'Aristophane. Aux Tesmophories comme aux Panathénées, les longues théories de vierges se déroulent sous le gracieux vol des ombrelles rytmiques. En Perse, dans l'Inde et les anciens royaumes, il n'est pas rare de voir les monarques et les puissantes reines emportées au galop des coursiers ou aux pas des porteurs, se défendre à la fois, par l'ombrelle et par l'éventail, des rayons ardents. — L'ombrelle fut presque toujours un signe de suprématie, de royauté ou de gouvernement.

Les Latins au bain ou à la promenade, au cirque ou dans la villa, protègent, à l'aide du Parasol, le teint délicat de l'esclave favorite. Ovide nous fait voir dans les « Fastes » Hercule, armé d'un parasol, défendant des flèches du soleil sa bien-aimée Omphale. D'autre part, les Chinois l'utilisent à la façon d'un stick pour aider la marche de leurs petits pieds difformes et les mousmés des maisons de thé, les jolies Geishas du Japon légendaire le déploient, en belles nuances, dans les rues de Tokio, tout transparent, laqué, doré et d'une éblouissante polychromie.

Ce n'est guère qu'au XVIe siècle que les gracieuses châtelaines, adoptant en cela comme pour l'éventail ou les fraises goudronnées, l'influence italienne, s'arment pour la promenade ou pour le voyage de la canne légère et de la soyeuse ombrelle. Le philosophe Montaigne, allant par monts et par vaux à travers l'Italie y retrouva ces mêmes ombrelles dont se servaient alors aussi bien les impératrices que toutes les dames de la péninsule. Au temps d'Elisabeth, en Angleterre, et de Henri IV, en France, le parapluie

et l'ombrelle, voire la canne, sont en faveur. Cette dernière, très recherchée des frondeuses, partage, avec l'éventail, le soin de commander aux guerriers et aux poètes des ruelles. Jusqu'à la Révolution s'en poursuit l'usage, et nous voyons, au XVIIIe siècle, Granchez, un des bijoutiers de Marie-Antoinette et propriétaire du *Petit Dunkerque*, magasin fameux alors à Paris, situé à l'angle de la rue Dauphine et du quai Conti, exposer de « jolies cannes de femme, en bambou, chiquetées et garnies d'or. » Sébastien Mercier, décrivant le *Tableau de Paris*, à la date de 1782, y écrit « que les femmes sortent et vont seules dans les rues et sur les boulevards, la canne à la main. » — Les gravures des maîtres du temps nous représentent le bel air des élégantes, le stick en main, soit à la ville, soit à la campagne — cela leur donne une allure décidée qui ne messied pas à leur beauté et en souligne le caractère déterminé.

Au même siècle, Daniel de Foë, publiant son *Robinson Crusoë*, fut le premier en Angleterre à propager, auprès des ladies, le bon renom des parasols. Avant Daniel de Foë, le dramaturge Ben Jonson, dans l'une de ses plus jolies comédies, représentées en 1616, y fait allusion; et le célèbre Lake, dans la relation de son *Voyage en France*, y consacre un chapitre. A tel point que les dames de Londres, curieuses d'en posséder des semblables, en accueillirent la vogue et qu'une industrie de la Cité, inventeur d'éventails-ombrelles ne manqua pas de réaliser très rapidement, dans un tel commerce, une très grande fortune.

Le XVIIIe siècle, ami de toutes les grâces, de tous

les hochets, de tous les caprices, plaça le parasol à la place d'honneur, au-dessus des têtes mutines des favorites. Devenu d'une légèreté exquise et d'une charmante décoration, ce fut, pour ces mains mignonnes moins qu'un sceptre, une fleur plutôt et des plus légères. Les solitudes champêtres de Versailles, d'Hampton-Court ou de Sans Souci en Allemagne, fleuries de ces ombrelles aimables et colorées connurent, par les allées droites et les boulingrins, le spectacle nouveau de ces radieuses fleurs ambulantes. Au rendez-vous, à la chasse, au jardin, le parasol accompagne désormais, aux mains du petit nègre ou de la servante, l'éventail, le pot de fard et la boîte à dragées. Louis XV en permit l'usage même aux processions. Car il y eut l'ombrelle papale, religieuse, lithurgique qui, à elle seule, défraierait une chronique.



L'ombrelle à la fin du XVIIe siècle.

Les pays du Nord, bien que le soleil y soit moins menaçant aux délicats visages, virent se propager peu à peu l'emploi du parasol.

En Angleterre, dans la première moitié du dernier siècle, le parasol et le parapluie étaient d'un usage très restreint; néanmoins, dans un passage du

Tattler, Swif y fait allusion en 1760, lorsqu'il nous peint une petite couturière retroussant sa jupe et



La canne féminine au XVIIIe siècle.

marchant à pas pressés, tandis que la pluie ruisselle sur son parapluie huilé :

The tucked up semptress walks with hasty strides
While streams rum down her oiled umbrella's sides.

D'autre part, on peut admirer à Woburn-Abbey un remarquable portrait de la duchesse de Bedfort, suivie d'un petit nègre qui élève, au-dessus d'elle, un somptueux parasol de cérémonie.

Il est juste d'ajouter que, pendant les premières années du siècle dernier, on ne pouvait guère se procurer de parapluies à Londres que dans les cafés, où ils étaient mis en réserve pour être loués aux consommateurs pendant les grosses pluies d'orage. Le premier citoyen anglais qui ait importé réellement l'usage absolu du parapluie dans sa nation fut Sir Jonas Hanway, le fondateur de l'hôpital de la Madeleine. Cet audacieux, car il fallait de l'audace pour braver ainsi les préjugés du peuple le plus préjugiste du monde, ce téméraire eut le courage de ne plus sortir sans parapluie dans les rues de Londres à dater de l'année 1750. Comme la plupart des innovateurs, il fut honni, conspué, bafoué, caricaturé; il eut à essuyer, dans ses promenades, les quolibets et les insultes de la foule, les pierres et les bousculades des gamins; mais il eut aussi l'honneur de triompher, et de voir peu à peu, après vingt ans de persévérance, son exemple suivi, tant et si bien que, lors de sa mort, en 1786, il put constater, avec orgueil, que le parapluie, grâce à lui, était « implanté » à jamais en Angleterre à l'égal d'une impérissable institution.

L'histoire de l'ombrelle, de la canne ou du parapluie est d'une importance plus considérable qu'on ne s'imagine. A ne considérer que l'Extrême Orient seulement, la monographie serait déjà hors de nos moyens. Disons donc surtout, pour ne pas prétendre ici au rôle d'historien, mais demeurer plutôt physiologue et observateur, que l'ombrelle ajoute des grâces nouvelles à la femme! C'est son arme du dehors qu'elle porte crânement, soit à ses côtés, soit

inclinée sur l'épaule. Elle protège sa parure en assurant son maintien, elle entoure comme d'un nimbe les charmes de son visage. Telle une vapeur rosée elle atténue et adoucit les contours des traits, ravive les teintes évanouies, entoure la physionomie de ses reflets diaphanes. Il y a d'ailleurs aujourd'hui tant de sortes d'ombrelles : celle de la grande dame, de la jeune personne, de la bourgeoisie, de la petite ouvrière, de même qu'il y a l'ombrelle de ville, de campagne, de bain de mer, de jardin, de voiture et l'ombrelle cravache ou de cheval, car ce fut un genre d'ombrelle qui eut son heure de vogue. Un écrivain d'art, M. Charles Blanc, dans son ouvrage l'*Art dans la parure et dans le vêtement*, dit excellement : « Dans l'œuvre d'art qui s'appelle la toilette d'une femme, l'ombrelle joue le rôle du clair obscur; dans le jeu des couleurs, elle est comme un glacis, dans le jeu de la lumière, elle est comme un store. »



Le parapluie du galant étudiant.

L'ombrelle, pourrions-nous ajouter, est comme le nimbe de la femme moderne; un nimbe rayonnant qui met toujours sa beauté en valeur.

LES BIJOUX ET PIERRES PRÉCIEUSES.

Pour l'étude des bijoux qui sont les plus vaniteux ornements de la femme, une bibliothèque de documents ne serait point suffisante. Les copieuses monographies de la bague, du bracelet, du collier et de la boucle d'oreilles, qu'un auteur érudit pourrait composer, demeurent encore à l'état de désiderata.



Le parapluie anglais. 1815.

Des légendes sur les bijoux! Il y en a de merveilleusement jolies. Les plus belles nous viennent, sans conteste, d'Orient, du pays féerique par excellence.

Là-bas, au pays du soleil levant, tout revêt une teinte de pourpre et d'or, tout devient fabuleux. C'est de là-bas que nous vient la légende des bijoux.

Sara, l'épouse légitime d'Abraham, voulant se venger de son esclave Agar qui l'avait supplantée dans les affections de son mari en lui donnant un fils, devint mère à son tour et, reprenant tous ses droits d'épouse, elle en profita pour martyriser Agar avant de la chasser au désert. Elle lui fit percer les oreilles pour y suspendre des anneaux d'argent à l'instar de ceux qu'on passait aux bes-

tiaux pour les enchaîner au pâturage. Mais ainsi accommodée, elle parut si charmante aux femmes de la tribu que toutes se firent percer les oreilles pour s'orner de boucles semblables.

Furieuse, Sara lui fit alors entraver les bras et les jambes avec des anneaux pesants de même métal pour bien marquer son humble condition d'esclave. Mais, là encore, elle fut déçue dans sa vengeance : ces entraves rendirent la démarche d'Agar si gracieusement nonchalante, ses bras alourdis pendirent si harmonieusement le long de son corps souple et délié que la mode s'en répandit aussitôt dans toute la partie féminine de la tribu.

Depuis les plus vieux siècles et depuis que l'homme se fiance à la femme, dans tous les pays et dans tous les temps, celle-ci a porté l'anneau. Sans parler des précieuses bagues antiques, rappelons celles qu'en Italie, au XV[e] siècle et au XVI[e] siècle, l'époux apportait à l'épouse. Ornées des plus purs diamants, elles protégeaient, paraît-il, le bonheur conjugal. Aujourd'hui, dans la Grèce moderne, contrairement à la Grèce antique, l'anneau d'or est réservé à l'époux, et à l'épouse revient un anneau d'argent.

En Angleterre, jusqu'au temps de la réforme, ce fut à la main droite que les jeunes fiancées portèrent l'anneau d'alliance. En Norvège, non seulement la fiancée, mais aussi le fiancé mettent au doigt index l'anneau prometteur. En Amérique c'est au troisième doigt que les jeunes promises portent la bague d'engagement. Il existe enfin, un ornement souvent fort recherché entre jeunes filles : *la bague d'amitié*. Ornée le plus souvent d'une pierre bleue

en signe de fidélité et de sincérité, celle-ci est souvent pour le cœur le joyau le plus enviable. Parfois, la bague a son langage : portée à l'index, par exemple, elle signifie, dit-on : « *Je me marierais volontiers* », c'est la bague de la nubilité murie; au doigt du milieu elle exprime : « *j'ai donné mon cœur* », au quatrième doigt il faut ainsi interpréter son avis : « *ne me recherchez pas, je suis mariée ou fiancée,* » au petit doigt, elle implique le renoncement à l'hymen et signifie : « *Je veux coiffer Sainte-Catherine.* »

Le bracelet, dont on peut dire que l'usage remonte aux premiers temps du monde, n'est pas moins éloquent. Sous forme de serpent enroulé, il triompha au poignet et au bras des patriciennes de Rome. Les bayadères de l'Orient en ornèrent, parfois, dans les danses hiératiques, les chevilles de leurs pieds. Parmi les femmes célèbres de l'histoire, la belle Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrée et la reine Anne d'Autriche possédèrent les plus beaux bracelets du monde. Quant à l'anneau souvenir, il fut inventé, lors de son mariage avec le prince Albert, par la reine Victoria. Composé d'une sorte de cercle d'or avec un chaton gravé, il reproduisait le profil de la jeune souveraine avec la légende *Victoria Regina ;* cet anneau était augmenté, alentour, à la manière de breloques, d'une série de petites bagues destinées à être données en cadeau aux amies de la Reine. Des bagues portant le nom de *Louise* ont été offertes ainsi aux invités le jour du mariage de la fille aînée du prince de Galles avec le duc de Fife.

Pour le collier, il est la plus éclatante parure que le génie de l'homme eût inventé pour orner le cou charmeur de sa compagne. Pline rapporte que les dames romaines avaient au cou des perles passées à un fil d'or et les poètes grecs disent que le cou d'Hélène était orné d'un collier d'or massif, présent de Vénus. En Egypte, les glorieuses reines, les Nitokris et les Cléopâtre se paraient de pectoraux et de riches colliers d'or ou de perles où de fins scarabées gravés sur onyx ou sur cornaline étaient suspendus. Au moyen âge, l'usage du collier se répandit aussi bien pour les dames que pour les chevaliers. Pendant la Renaissance, de glorieux orfèvres, Jean Ducerceau en France, et Benvenuto Cellini en Italie, en conçurent de prodigieusement beaux. L'un des plus célèbres, de nos jours, la propriété d'une très riche dame anglaise, est composée de médaillons d'or éniellés et entourés de rubis. Chacun de ces médaillons représente, en relief, un événement de la vie du Christ. Le travail en est de la plus grande beauté. Le collier de perles à un seul rang, portée au XVIIe siècle, avait reçu le nom *d'esclavage de perles*. On le tint en considération jusqu'au XVIIIe siècle. Mais alors éclata l'affaire dite du *Collier de la Reine*. Et ce collier là, par ses conséquences et sa fatalité, autant que par sa magnificence, suffit à emplir, de son nom, toute l'époque. Le collier de nos dames contemporaines, que Falize ou Froment-Meurice ou Lalique en aient serti le joyau, ajoute, par son éclat, au théâtre, au bal ou en soirée, au charme onduleux des épaules et du col de neige.

Puis aux lobes rosées des fines oreilles, c'est entre l'aigrette de la chevelure et la parure des *rivières* diamantées, les fragiles boucles d'oreilles. Aussi anciennes que les colliers, les anneaux ou les premières bagues, elles remontent dans l'histoire, jusqu'au temps primitif où l'homme amoureux s'empressa à parer les oreilles de son épouse avec les fruits des cerises ou les bluets des prés. C'est dire que les nymphes et les dryades des bois en connurent la mode. L'usage qu'en firent les dames romaines était considérable. Et celles-ci en portèrent de si beaux et de si pesants que leurs oreilles s'en trouvèrent rompues et qu'une corporation de *masseuses*, les *auriculeo ornatris* fut constituée uniquement dans le but de donner ses soins aux coquettes blessées. La mode des bonnets dits *hennins*, adoptée pendant le moyen âge, ne permit guère, pendant plusieurs siècles, aux boucles d'oreilles de triompher. Mais la Renaissance les remit en faveur ainsi que la breloque de perle et d'or qui, des cheveux, tombait sur le front en pendeloque. Ce fut, au XVIII[e] siècle, le fameux Lempereur qui aida, après deux siècles, à l'engouement des pendants d'oreilles, et nous voyons de nos jours, l'exquise boucle d'oreilles, revenue enfin la reine des parures, conçue d'une seule perle ou d'un seul rubis, étinceler, ainsi qu'une goutte de lait idéal ou de sang l'Adonis, au lobe transparent de l'oreille des élégantes.

A ces parures précieuses, à ces diamants et à ces pierreries, ajoutons la montre si petite parfois, que les élégantes la portent au poignet, enchaînée dans le porte-bonheur. Nommons les agrafes, soit d'ar-

gent, de métal ou de mosaïque, placées en fermoir au devant de la ceinture ou sur les souliers, les boutons de chemises ou de manchettes, les délicates et légères épingles à chapeaux, aux têtes arrondies ornées de dessins fragiles; les médaillons et les camées.

Nommons enfin les épingles de métal ou joyaux de la coiffure ; d'ambre, peignes lourds et sertis ornementés de perles, de pierreries et d'or, larges dents d'écaille plongeant profondément dans les belles toisons artistiques dressées. Et terminons, par ce jeu de breloques, le petit miroir, la boîte à poudre, la trousse à ongles que portent selon les modes, pendues à leurs ceintures par défaut de poches à leurs robes, beaucoup de dames de nos jours. Citons les longues et fines chaînes d'or ou d'argent. Enfin le réticule, petit sac d'étoffe ou de cuir, qui n'est plus tout à fait d'usage, mais qui se porta longtemps quand la mode militaire des sabretaches le mit en vogue ou quand le sentiment charitable en fit des aumonières. Ainsi, dans leurs mul-



Le réticule à rébus. — 1798.

tiples aspects, avec leur fugaces changements, nous seront révélés quelques-uns seulement des ornements de la femme parmi ceux qui touchent davantage à l'art et à l'expression du sortilège féminin. Ah! dire toutes ces histoires anecdotiques, vivre dans ce passé des choses féminines, faire renaître toute la symbolique de ces ornements, combien serait tentante une telle entreprise et passionnante pour nos goûts! Mais l'heure n'est plus à ces patientes exhumations; il faut actuellement des études condensées, faciles à assimiler et à classer dans la mémoire. C'est pourquoi nous terminons ici cette série de douze chapitres sur les *Artifices de la Beauté et les arts de la parure féminine.* Dix autres, vingt autres volumes pourraient suivre, bien qu'aussi légèrement traités que celui-ci et le sujet ne serait pas encore épuisé. Dans l'histoire de l'humanité tout entière, la coquetterie des femmes a revêtu plus de formes, a suscité plus d'inventions, a livré plus de batailles que le génie des plus grands conquérants, des plus illustres hommes de sciences, des plus profonds philosophes.

L'étude de la politique des peuples, de la littérature des nations, de l'esthétique ancienne et moderne est peu de chose auprès de celle qui concourt à suivre à travers les âges les variations des modes et les transformations de l'adornement de la beauté de la femme.

TABLE

V. — LES ARTIFICES DES MANIÈRES, DES ATTITUDES ET DES GESTES

Imp. PAUL DUPONT. — Paris, 1er Arrt. — 257.11.1902 (Cl.)

